



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

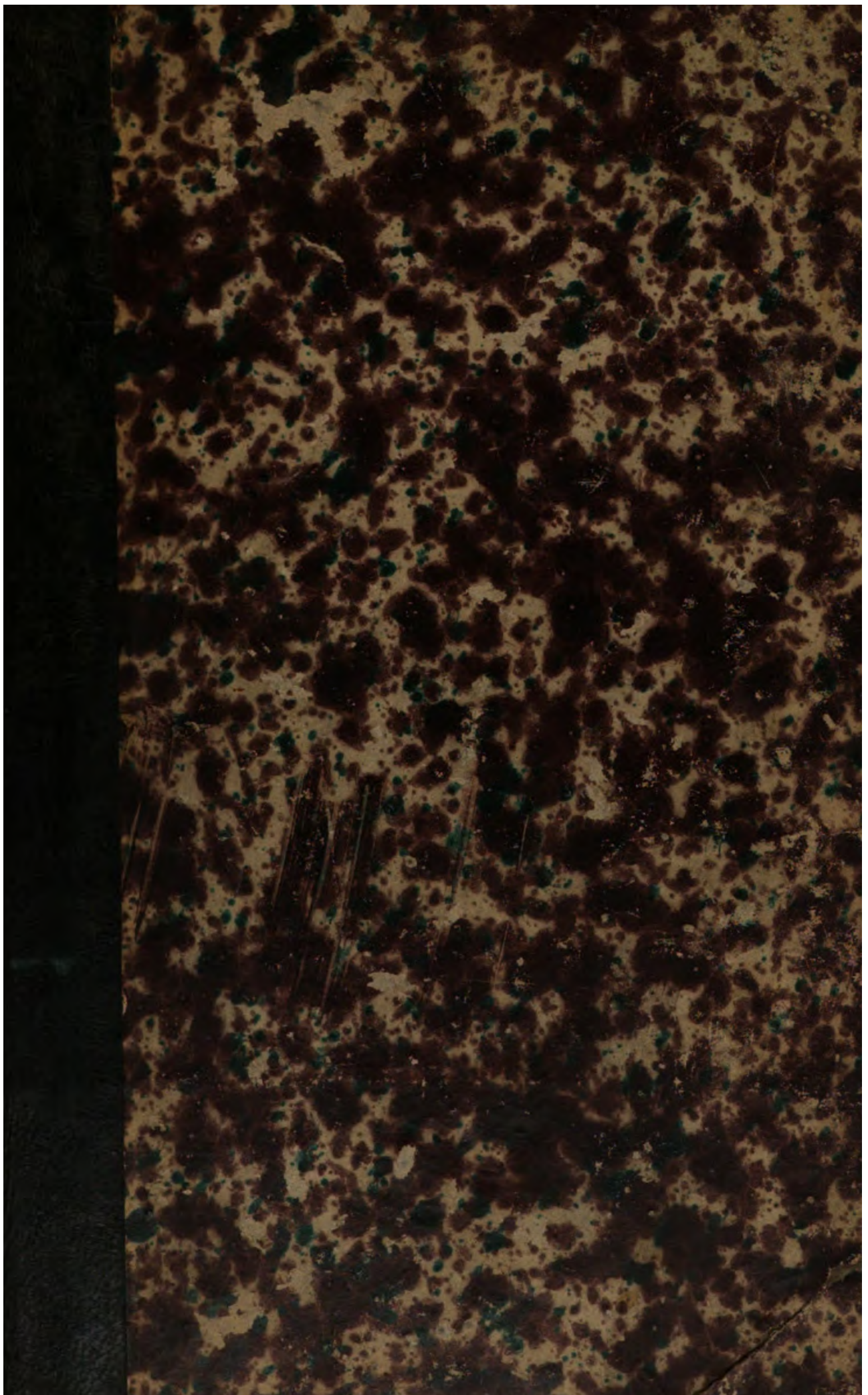
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



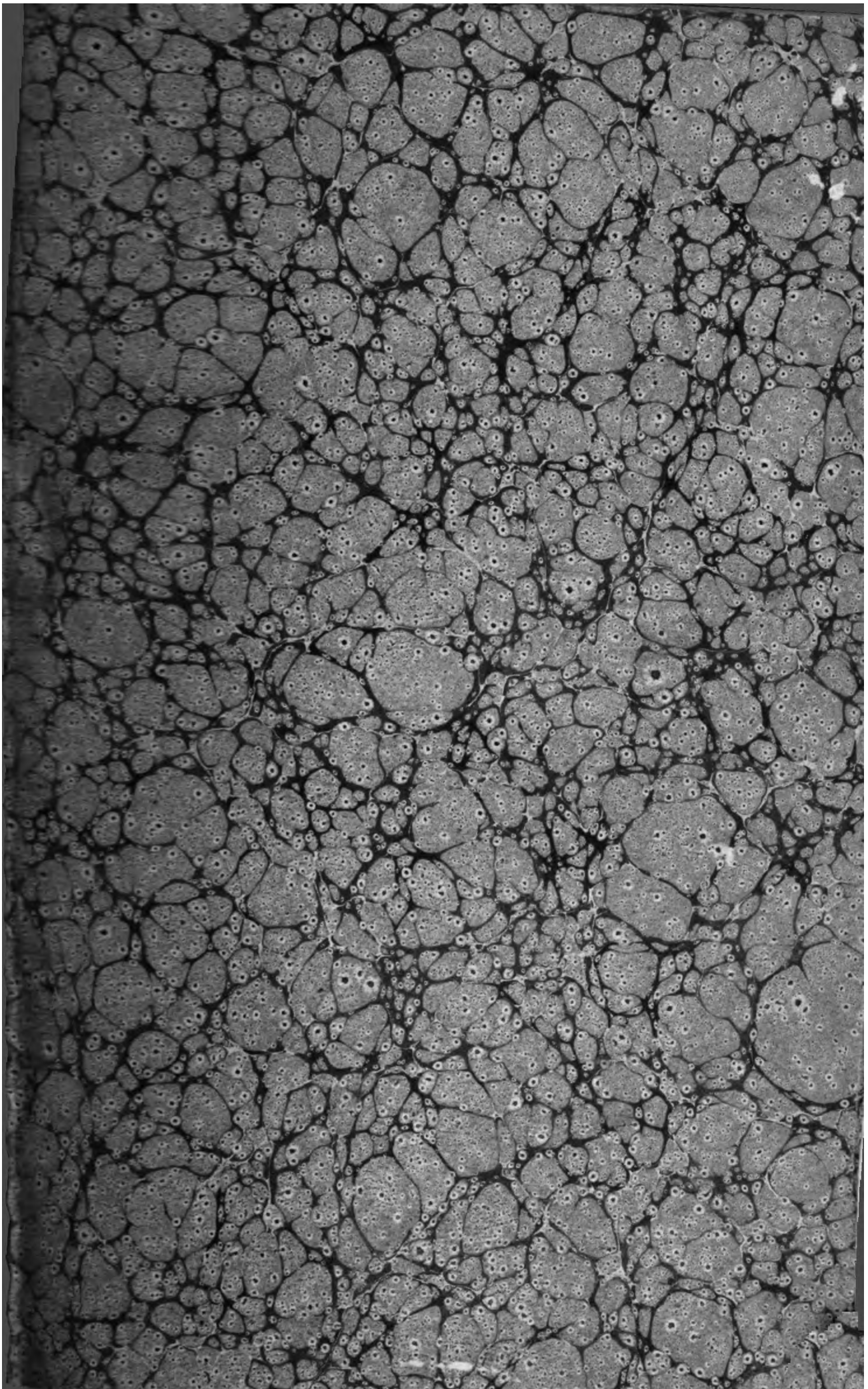
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





Vet. Fr. III B. 103



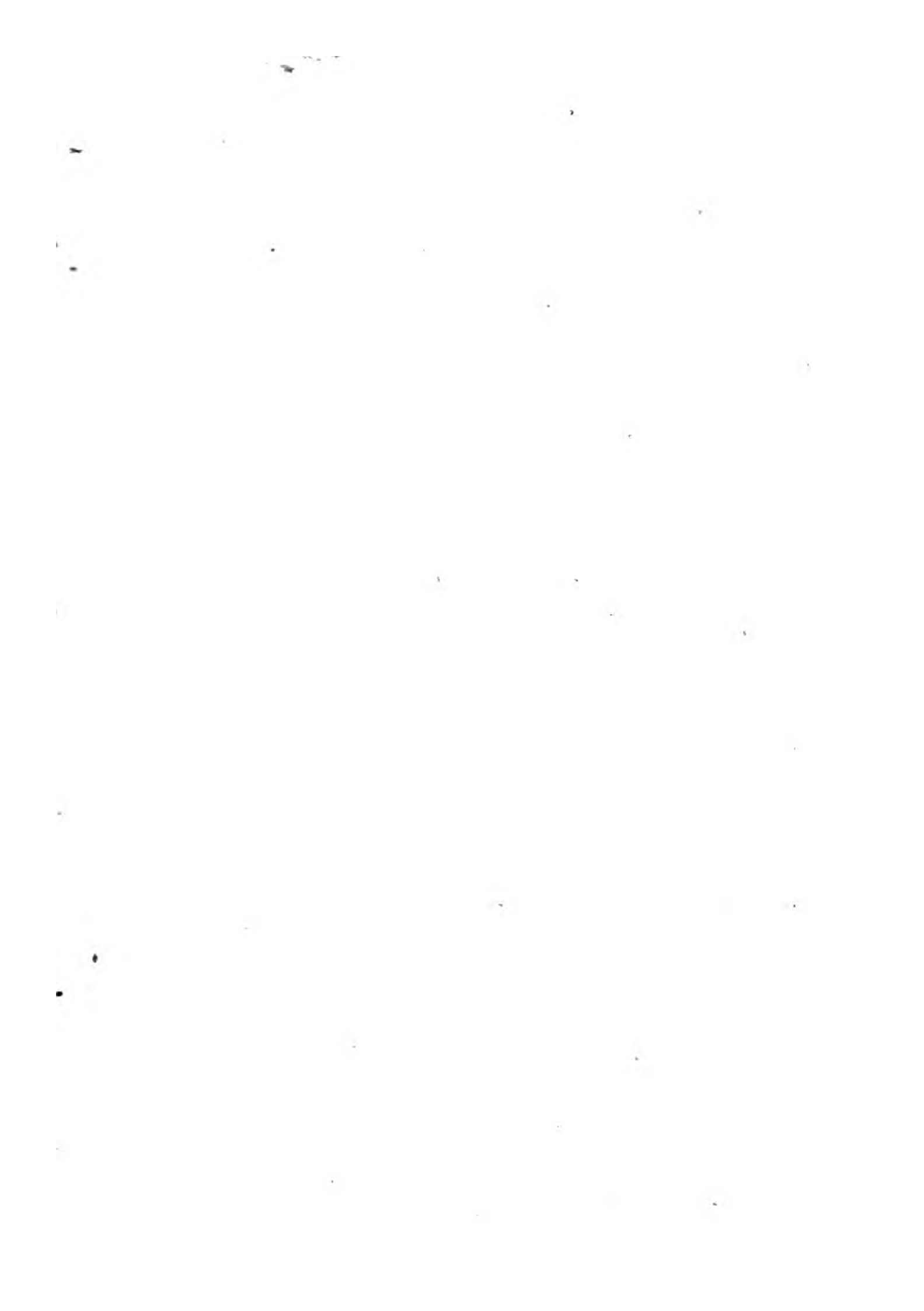




édition  
originale rare

cachets de cabinet de lecture  
par endroits

manque tous les faux titres  
de tous les chapitres  
de cliq. 25 tables à 12 pages  
1 notes d'envoi et manuscrite à 15 pages  
3 marges complètes







**JEAN**  
**ET JEANNETTE.**





EN VENTE CHEZ BAUDRY ÉDITEUR.

<b>LES AMOURS DE BUSSY - RABUTIN</b> , par Madame Dash.....	4 vol. in-8.
<b>ESAU LE LÉPBEUX</b> , par Emm. Gonzalès.....	5 vol. in-8.
<b>LA MARQUISE SANGLANTE</b> , par M <sup>me</sup> Dash...	3 vol. in-8.
<b>TAQUINET LE BOSSU</b> , par Paul de Kock.....	2 vol. in-8.
<b>LA FAMILLE ALAIN</b> , par Alphonse Karr.....	3 vol. in-8.
† <b>L'AMOUR QUI PASSE ET L'AMOUR QUI VIENT</b> , par Paul de Kock.....	2 vol. in-8.
<b>LA MAISON DOMBEY PÈRE ET FILS</b> , par Charles DICKENS, traduit par Benjamin Laroche...	2 vol. in-8.
† <b>DEUX FEMMES</b> , ou <i>l'Égoïste et le Dissipateur</i> , par L. de Constant.....	2 vol. in-8.
✕ <b>LE CHATEAU DE MONTBRUN</b> , par Él. Berthet.	3 vol. in-8.
<b>SCÈNES DE LAVIERUSSE</b> , par un conseiller d'État	4 vol. in-8.
<b>CÉSAR BIROTTEAU</b> , par Balzac.....	2 vol. in-8.
✕ <b>SORTIR D'UN RÊVE</b> , par Eugène de Mirecourt..	2 vol. in-8.
† <b>C'ÉTAIT ÉCRIT</b> , ou <i>Lion batave</i> , par V. Gaver..	2 vol. in-8.
✕ <b>LES STUARTS</b> , par Alexandre Dumas.....	2 vol. in-8.
<b>L'AMOUREUX TRANSI</b> , par Paul de Kock.....	4 vol. in-8.
<b>UNE TÉNÉBREUSE AFFAIRE</b> , par Balzac.....	3 vol. in-8.
† <b>LE DUC D'ENGHEN</b> , par Marco de St-Hilaire..	1 vol. in-8.
✕ <b>LES HABITATIONS NAPOLÉONNIENNES</b> , par le même.....	1 vol. in-8.
<b>LE GANTIER D'ORLÉANS</b> , par J. Lafitte.....	3 vol. in-8.
<b>SATANSTOÉ</b> , ou LA FAMILLE LITTLEPAGE, par Cooper.	2 vol. in 8.
† <b>LES JUMEAUX DE LA RÉOLE</b> , par André Delrieu, auteur de <i>la Vie d'Artiste</i> .....	2 vol. in-8.
† <b>UN MARIAGE COMME IL Y EN A TANT...</b>	1 vol. in-8.
† <b>ROSE ET MARIE</b> , par l'auteur de <i>l'Échelle du Mal</i> .	1 vol. in-8.
✕ <b>DETTE DE JEU</b> , par P.-L. Bibliophile Jacob....	2 vol. in-8.
† <b>LES TROIS MOUSQUETAIRES</b> , par Al. Dumas.	8 vol. in-8.
† <b>L'AMANT DE LA LUNE</b> , par Paul de Kock.....	10 vol. in-8.
<b>D'ARTAGNAN, CAPITAINE DES MOUSQUETAIRES</b> , pouvant servir de complément à <i>Vingt Ans après</i> , par Dumas, ouvrage complet en 2 beaux	vol. in-8.
† <b>ALICE DE LOSTANGE</b> , par M <sup>me</sup> Camille Bodin. †	2 vol. in-8.
† <b>LE GARDE D'HONNEUR</b> , par Roger de Beauvoir.	2 vol. in-8.
† <b>L'HÔTEL PINODAN</b> , par le même.....	4 vol. in-8.
<b>LES BOURGEOIS DE PARIS</b> , par A. de Bast..	2 vol. in-8.
<b>LA COMTESSE DE BRENNES</b> , par Léon Gozlan.	3 vol. in-8.
<b>LES DEUX FAVORITES</b> , roman historique du temps de Duguesclin, par Emmanuel GONZALÈS....	3 vol. in-8.

**JEAN**

ET

**JEANNETTE**

PAR

**THÉOPHILE GAUTHIER.**



**I**

**PARIS**

**BAUDRY, LIBRAIRE-ÉDITEUR**

de **LA TULIPE NOIRE**, par Alex. Dumas, **FRANCINE DE PLAINVILLE**, par Mme Camille Bodin,  
**LES AMOURS DE BUSSY-RABUTIN**, par Madame la comtesse Dash,  
des **DEUX FAVORITES**, par Emmanuel Gonzalès, etc.

34, RUE COQUILLIÈRE.

---





I.



La marquise de Champrosé est à sa toilette; ses femmes l'accommodent. Le galant édifice de sa coiffure touche à sa fin. Des houppes de cygne s'échappe un nuage de poudre à la maréchale dont la marquise

préserve ses yeux en tenant cachée sa charmante figure dans un cornet de maroquin vert-pomme, au grand désespoir de M. l'abbé, qui proteste contre cette éclipse.

Enfin l'opération est terminée ! Les cheveux blonds cendrés de la marquise relevés en hérisson sur le sommet de la tête, crépés en neige sur chaque face, ont disparu sous cette poussière blanche qui s'allie si bien aux tons de pastel de sa peau. Un long *repentir*, faiblement bouclé, descend le long de son col et vient jouer sur sa poitrine un peu découverte.

Madame de Champrosé abaisse le fatal cornet, et son joli visage, frais comme une rose pompon, apparaît dans tout son éclat ; l'abbé ne se sent pas d'aise, il s'est levé

brusquement de la duchesse où il était étendu et papillonne dans la chambre.

Dans sa joie, il heurte les meubles, renverse les porcelaines, gêne les femmes, fait japper le petit chien et glapir le sapa-jou effrayés de sa turbulence ; il jette au loin le malencontreux cornet, qu'il appelle l'éteignoir des grâces, et va se placer au bon point pour détailler les charmes de la marquise.

— Au vrai, marquise, dit l'abbé dans son enthousiasme, cette coiffure vous sied à ravir ; les amours ont pétri votre teint, et vous avez aujourd'hui les yeux d'un lumineux particulier.

— Vous trouvez, l'abbé, répond la mar-



quise en minaudant et en jetant un coup d'œil à sa glace, entourée de dentelles, posée sur sa toilette; cependant, j'ai passé une nuit affreuse, et j'ai une migraine horrible.

— Je souhaiterais à la baronne de ces migraines-là, qui vous mettent la joue en fleur et vous font plus fraîche qu'Hébé : la vraie migraine a l'œil battu et le teint plus jaune qu'un coing, et je m'inscris en faux contre la vôtre.

— Eh bien ! soit, je n'ai pas eu la migraine, mais j'ai des vapeurs.

— Par la cerise de votre bouche, par les roses de vos pommettes, par le brillant humide de vos prunelles, je soutiens que vous

allez au mieux et que vos vapeurs sont de pures chimères.

— L'abbé, vous êtes d'une barbarie insoutenable. Je suis mourante, et vous me brutalisez de compliments à brûle-pourpoint sur ma fraîcheur et mon air de santé.

Allons, dites-moi tout de suite que je suis potelée et rougeaude; comparez-moi à quelque divinité mythologique de plafond qui a des joues de pomme d'api et des appas de nourrice.

— Là, là, ne vous fâchez point : j'avais mal vu et vous admirais d'habitude et de confiance. Je m'aperçois, en effet, que vous avez une mine d'enterrement et de lendemain de bal.

Allons, tendez-moi votre petite main blanchette, que je vous tâte le pouls ; je me pique un peu de médecine, et je donne des avis qui ne sont pas à mépriser.

D'un air languissant qui fait un contraste parfait avec les lis et les roses de son teint, madame de Champrosé tend à l'abbé, qui le prend délicatement entre le pouce et l'index, un joli bras fait au tour qui sort d'un sabot de dentelle.

L'abbé paraît écouter et compter les pulsations avec une attention profonde, et à sa bonne figure rebondie où le rire a creusé deux fossettes pouvait se prêter à une expression grave, il eût semblé sérieux en ce moment.

La marquise le regarde, émue, retenant sa respiration, de l'air de quelqu'un qui attend son arrêt.

— Êtes - vous convaincu maintenant , dit-elle, en voyant la mine pleine de componction de l'abbé.

— Hem ! hem ! fit l'abbé, voilà un pouls qui ne dit rien de bon ; cette gentille veine bleue ne se comporte pas bien sous mon pouce. Elle est capricieuse en diable.

— Serais-je gravement malade ? soupira la marquise.

— Oh ! non pas, répliqua l'abbé d'un ton rassurant, il ne s'agit pas ici de ces grosses maladies comme rhumes, fièvres ou fluxions de poitrine, qui regardent

Tronchin ou Bordeu, mais je vous soupçonne véhémentement d'avoir le moral affecté.

— Le moral, c'est cela ! s'écria la marquise enchantée d'être si bien comprise.

— Il y a là-dessous quelque peine de cœur, continue l'abbé, et Cupidon a fait des siennes. Ce petit dieu malin ne respecte pas toujours les marquises.

A cette assertion, madame de Champrosé prit un air suprêmement dédaigneux, et dit à l'abbé :

— Des peines de cœur, fi donc ! me prenez-vous pour quelqu'un de bas lieu, ou bien ai-je l'air d'une grisette amoureuse !

— Ce n'était qu'une supposition. Je la retire.

— J'ai peur que vous ne voyiez depuis quelque temps mauvaise compagnie, et que vous ne donniez dans la fréquentation des bourgeois, pour m'accuser de pareilles choses.

— Peut-être le veuvage vous pèse-t-il, et avez-vous de ces mélancolies qui viennent d'être seule le soir dans un vaste hôtel.

— Décidément votre esprit est en baisse, dit la marquise en modulant un petit éclat de rire clair, argentin, vibrant, plein d'une naïve insolence de grande dame.

— Alors, qu'avez-vous donc, car les dia-



gnostics me trompent et ma science est en défaut.

— Je m'ennuie, répond la marquise avec un air d'accablement et en se laissant aller sur son fauteuil

A ce mot, la figure de l'abbé prit une expression d'étonnement extrême : ses fossettes se comblèrent, et ses yeux restèrent fixés sur madame de Champrosé pleins d'inquiétude et d'interrogation : le dix-huitième siècle ne s'ennuyait pas avec ses magots, ses porcelaines, ses trumeaux tarabiscotés, ses petits soupers, ses faciles conquêtes, ses couplets égrillards, ses gouaches libertines, ses sofas, ses tabatières, ses nymphes, ses carlins et ses philosophes.

Il n'avait guère le temps de s'attrister, ce joyeux dix-huitième siècle ! Aussi le mot de la marquise consterna-t-il l'abbé et lui parut-il incompréhensible.

— Qu'une marquise riche de deux cent mille livres de rentes, et charmante, veuve à dix-huit ans du mari que voilà, fit l'abbé en tendant la main vers un pastel ovale où grimaçait sous le harnais du dieu Mars une figure jaune, sèche, ridée et plus que sexagénaire, dise qu'elle s'ennuie, cela manque de toute vraisemblance.

— Cela est pourtant...

— Vous dont l'existence coule parmi les Ris, les Jeux et les Plaisirs, vous ennuyer !

— Que pourrai-je faire pour sortir d'un état si funeste ?

— Si vous changiez votre sapajou contre un ouistiti, et votre carlin contre un gre-din ?

— C'est une idée que vous me donnez là : j'essaierai ; mais j'ai bien peur que ce moyen ne me suffise pas.

— A votre place, je renouvellerais la tenture de ce cabinet ; le bleu a quelque chose de trop langoureux qui pousse à la rêverie ; une nuance plus égayée conviendrait mieux à la situation de votre âme : rose tendre, par exemple.

— Oui, rose tendre glacé d'argent, cela

me tirerait un peu de mes idées noires ; je manderai mon tapissier, En attendant, trouvez-moi quelque chose qui m'amuse.

— Voulez-vous que je vous fasse la lecture ? la table est couverte de brochures, de livres et d'anas de toutes sortes d'auteurs. Ce n'est pas que je fasse le moindre cas de ces grimauds, de ces gratte-papiers ; mais quelquefois, parmi les saugrenuités que ces espèces tirent de leurs cervelles biscornues, il se trouve des drôleries dont on peut rire sans conséquence.

Voici le *Grelot*, l'*Écumoire*, les *Matines de Cythère*, dit l'abbé en feuilletant les volumes. Vous plairait-il d'entendre le discours où la fée Moustache métamorphosée

en taupe par la rancune du génie Jonquille, énumère à Tanzaï Néadarné les perfections du prince Cormoran, son amoureux ? C'est un beau morceau.

La marquise de Champrosé fit un signe d'assentiment, s'arrangea dans sa bergère, allongea sur un tabouret ses petits pieds chaussés de mules qu'une chinoise n'eût pas trouvées trop grandes, et parut résignée à l'audition du chef-d'œuvre.

L'abbé commença le panégyrique de Cormoran, par Moustache, d'un ton minaudier et supercoquentieux :

« C'était le plus beau danseur du monde. Personne ne faisait la révérence de meilleure grâce ; il devinait toutes les énigmes,

jouait bien tous les jeux, tant de force que d'adresse, depuis le trou-madame jusqu'au ballon. Sa figure était charmante et empaquetée, si l'on peut le dire, dans les agréments les plus rares ; il savait accompagner de toutes sortes d'instruments une voix charmante qu'il avait.

» Outre les talents que je viens de nombrer, il faisait joliment des vers. Sa conversation enjouée et sérieuse satisfaisait également par ses grâces et sa solidité. Austère avec la prude, libre avec la coquette, mélancolique avec la tendre, il n'y avait pas à la cour une dame dont il n'excitât la jalousie.

» La supériorité de son esprit ne le rendait pas insociable ; complaisant avec fi-



nesse, il savait se plier à tout; il possédait mieux que pas un le jargon brillant, et il n'y avait personne qui ne fût comblé de l'entendre; et, quoique cet être farouche, intitulé le bon sens, n'agît pas toujours civilement avec ce qu'il disait, l'élégance insoutenable de ses discours faisait qu'il n'y perdait rien, ou que le bon sens caché derrière une multitude miraculeuse de mots placés au mieux, aurait paru d'une insipidité affadissante à ses sectateurs les plus absurdes, s'il eût été vêtu moins légèrement. »

Un imperceptible bâillement, réprimé par politesse, contracta la mâchoire de madame de Champrosé, qui d'abord avait souri aux aimables qualités de Cormoran.

« En effet, continua l'abbé, la raison est vulgaire : elle paraît toujours ce qu'elle est ; elle craint de se noyer dans l'enjouement, et ne manque pas de faire un saut en arrière quand une idée singulièrement tournée se présente ou qu'une imagination lumineuse se place commodément dans le cœur.

» Après cela, si elle triomphe, c'est d'une façon si insultante pour l'humanité, l'amour-propre le mieux élevé y trouve tant de décri, y perd tant de ses grâces, prend si mauvaise opinion de lui-même, qu'il faudrait qu'il fût bien ridicule pour ne pas lui rompre en visière. »

— Grâce ! abbé, dit la marquise, en lais-

sant voir toutes ses belles dents blanches dans un bâillement coquet.

Ce que vous lisez là est sans doute le plus joli du monde, mais je n'y saurais rien comprendre et n'en ai guère envie de m'y efforcer.

Le volume fut replacé sur la table. On annonça des visites : le petit chevalier de Verteuil, le gros commandeur de Livry ; le financier Bafogne, un Midas qui n'avait pas d'oreilles d'âne, bien qu'il les méritât, et qui changeait en or tout ce qu'il touchait...

On s'accorda à trouver l'œil de madame de Champrosé légèrement battu et sa mine inquiétante, quoique toujours jolie ; seulement le petit chevalier se récria et dit

qu'il était déshonorant, pour la jeunesse française, qu'une charmante marquise se mourût d'ennui au milieu du joyeux règne de Louis XV, le bien-aimé.

Il fut décidé qu'une promenade serait de bon effet, et que l'air du boudoir, chargé de parfum d'ambre, portait aux nerfs, causait des vapeurs et faisait donner dans mille bizarreries, que le grand air dissiperait infailliblement ; le chevalier promit d'être de la dernière folie, le commandeur jura de ne point parler de ses conquêtes ; Bafogne prétendit qu'il comprendrait les turlupinades du chevalier en se les faisant répéter seulement trois fois ; quant à l'abbé, une affaire l'appelait ailleurs, il devait retrouver la compagnie chez le garde, au

pont tournant, où l'on dînerait en revenant du Cours-la-Reine, avant d'aller à l'Opéra.



## II.

Ce qui fut dit fut fait : l'on attela les quatre chevaux soutes de lait à la calèche lilas tendre vernie par Martin, qui, par sa coupe, représentait la conque de Vénus.

La marquise étala ses grâces languissantes sur les coussins de velours banc, le chevalier dit des choses de l'autre monde en termes d'une singularité piquante et d'un inattendu merveilleux : il déchira le tiers et le quart, la cour et la ville, raconta des histoires scandaleuses avec des détails d'une vivacité incroyable et juste assez gâzés pour ne pas forcer la pudeur de la marquise à se réfugier derrière l'éventail.

Le commandeur allait commencer le récit d'une de ses bonnes fortunes avec une demoiselle de l'espalier, mais il s'arrêta à temps : le financier ne fut que suffisamment stupide pour l'emploi.

Le cocher coupa toutes les voitures avec

une insolence inouïe, et qui sentait son cocher de bonne maison, sûr de ses maîtres. Tout alla au mieux. Le garde s'était surpassé ; les mets furent déclarés exquis, et les vins de choix, par l'abbé, qui se piquait d'être gourmet et de ne laisser point surprendre sa religion en pareille matière.

A l'Opéra , les Indes galantes furent chantées avec moins de cris que d'habitude, grâce aux critiques de Jean-Jacques Rousseau, citoyen de Genève, qui avait tympanisé dans ses écrits le *urlo francese*, et les danseurs exécutèrent un ballet où le sentiment de l'amour était peint par des attitudes voluptueuses, mais décentes, qui jetaient une douce langueur dans l'âme et

arrivaient au cœur par le chemin des yeux : et cependant, lorsque madame de Champrosé rentra chez elle, assez tard dans la soirée, elle s'ennuyait toujours !

La marquise avait-elle donc une de ces humeurs atrabilaires et sauvages, un de ces esprits insociables qui prennent tout au rebours et se forgent dans la solitude de lugubres chimères ?

On ne peut mieux née, et ayant toujours vécu dans l'extrêmement bonne compagnie, débarrassée des préjugés gothiques d'une vertu ignoble qui l'eût empêchée de demander le bonheur au plaisir, madame de Champrosé ne donnait pas dans le travers des idées romanesques ; pourtant elle

ne pouvait se dissimuler qu'elle connaissait d'avance les plaisanteries du chevalier et les ariettes des Indes galantes.

Bien des fois déjà elle était allée se promener au Cours-la-Reine en calèche découverte, précédée de son coureur Almanzor, Basque dératé et léger comme un cerf. Ce n'était pas non plus la première fois qu'elle soupait chez le garde, et, sans avoir l'esprit tourné aux nouveautés de mauvais goût, la marquise eût souhaité quelque divertissement d'un régal plus vif.

Lorsque Justine vint pour mettre sa maîtresse au lit, elle lui trouva l'air extrêmement abattu, et en femme de chambre favorite à qui la fidélité de ses services donne

des droits à une certaine familiarité, elle hasarda quelques questions auxquelles la marquise répondit avec cette ouverture de cœur d'une personne qui souffre et se veut soulager de sa peine en la contant : veuve depuis deux ans d'un homme pour qui l'extrême différence d'âge ne lui permettait d'avoir que du respect, la marquise de Champrosé, sans avoir eu personne en pied, s'était laissé faire la cour d'assez près; et peut-être Justine, si elle n'eût été la discrétion même, eût-elle pu affirmer que si sa maîtresse ressemblait à quelque femme de l'antiquité, assurément ce n'était point à la belle Arthémise, veuve de Mausole.

Après avoir écouté le récit des douleurs



de sa maîtresse, Justine dit avec le ton le plus respectueux :

— Il me semble que madame n'a pas d'amant en ce moment-ci.

— Non, ma pauvre Justine, répondit madame de Champrosé, d'un air découragé.

— C'est la faute de madame, car les soupirants ne lui manquent pas, et j'en sais un tas des mieux situés, qui font le pied de grue devant ses perfections.

— Oh! sans doute, on n'est point encore laide à faire peur, dit la marquise en lançant un coup d'œil à un trumeau de glace.

— Le chevalier de Verteuil est fou de madame.

— Combien de louis t'a-t-il donnés pour me le souffler dans le tuyau de l'oreille, à mon coucher ou à mon lever?

— Madame sait que je suis le désintéressement même. La passion du chevalier me touche, voilà tout. Mais s'il ne plaît pas à madame, il y a encore le commandeur de Livry qui l'adore.

— Oui, il m'aime un peu plus que Rose ou la Desobry. Que le chevalier et le commandeur perdent la tête pour moi, cela m'est bien égal si je ne la perds pas pour eux.

Je voudrais aimer quelqu'un de jeune,

de frais, de pur, de naïf, qui croie encore au sentiment et dont je sois la première flamme; il m'ennuie de partager avec les filles d'Opéra et les impures!

— Ce que madame demande là est bien difficile, répondit Justine, pour ne pas dire impossible.

— Et pourquoi cela, Justine?

— MM. les ducs, marquis, vicomtes et chevaliers n'ont pas les mérites qu'il faut pour aimer de la sorte que madame désire.

— Tu crois?

— Oh! j'en suis sûre; les femmes se jettent à leur tête par vanité, coquetterie

ou intérêt: ils ont leurs poches pleines de poulets, de miniatures et de tresses de cheveux, et puis, comme dit madame, l'Opéra est un lieu terrible pour la commodité de soupirs.

— Ainsi, à ton avis, Justine, les gens de qualité ne sont point capables d'une flamme au goût dont je la voudrais?

— En aucune façon; et à moins que madame la marquise ne déroge, j'ai bien peur qu'elle ne puisse se satisfaire l'imagination.

— Déroger; y penses-tu, Justine?

— Ce n'est point un conseil que je donne, c'est une réflexion que je fais.

— Je ne saurais descendre plus bas qu'un baron.

— Les barons manquent totalement de naïveté, et il y en a qui sont pires que des ducs.

— Eh bien ! je choisirai mon soupirant parmi les écuyers.

— Les écuyers se font si retors par les morales qui courent !

— Je ne puis cependant pas aimer un roturier.

— Un roturier seul vous aimera.

— Quelle folie étrange !

— L'amour est notre richesse, à nous

gens de rien qui ne possédons ni titres, ni châteaux, ni carrosses, ni diamants, ni petites maisons au faubourg.

— Comme tu dis cela ?

— Il faut nous en tenir à l'amour ; le plaisir est trop cher.

— Tu as donc un amoureux bien épris, bien tendre, bien fidèle ?

— Puisque madame le dit, je ne la démentirai pas.

— Sans doute quelque prince de la Livrée, mon coureur Almanzor ou Azolan, le chasseur du marquis ?

— Pardonnez-moi, madame, des do-

mestiques de grande maison deviennent  
presqu'aussi vicieux que des maîtres.

— Qui est-ce donc ?

— Un pauvre garçon très-ordinaire,  
courtaud de boutique de son état, qui n'a  
d'autre beauté qu'une santé vermeille, et  
d'autre mérite que de m'aimer comme une  
bête.

— Cet amour-là est le bon. Que tu dois  
être heureuse !

— Oui, surtout les jours où madame  
n'a pas besoin de moi et m'accorde la per-  
mission de sortir. Ce soir, par exemple, si  
vous m'en donniez le congé, j'irais à un  
petit bal, au Moulin-Rouge, pour les noces  
de ma cousine.



— Est-elle jolie, ta cousine ?

— Comme un cœur ! Des yeux bleus, des cils longs comme le doigt et un air de rose-sière.

— Quelles gens y aura-t-il à ce bal ?

— Oh ! des gens très-huppés, des bourgeois ayant pignon sur rue, des fils et des filles de marchands, des clerks d'huissier et de procureur ; il y aura un violon, un fifre et un tambourin ; on soupera, et le matin on ira cueillir des lilas dans les prés Saint-Gervais.

— Tu me donnes envie d'aller à ce bal, cela me distrairait. Quelle drôle de mine doivent avoir tous ces gens-là !

— Si cela pouvait amuser madame, rien ne serait plus aisé; je lui mettrais un de mes costumes et la ferais passer pour une de mes amies.

Avec mon fourreau et mon casaquin de poul de soie rayé rose et blanc, un fichu de linon, un chignon plat et un bavolet de dentelles, elle sera parfaitement déguisée et cependant toujours belle.

— Flatteuse, et tu crois que tes habits m'iront bien ?

— Nous sommes à peu près de même taille, seulement madame a le corsage plus fin que moi, mais avec un pli et deux épingles on arrangera cela.

Madame de Champrosé, éveillée par le

piquant d'une fantaisie, n'était plus la femme nonchalante de tout-à-l'heure ; elle avait quitté son air languissant et ses poses endormies. Son œil brillait ; sa petite narine rose frémissait.

Elle aidait elle-même Justine à tirer, sur sa jambe faite au tour, de fins bas gris de perle à coins rouges ; à chausser des souliers mignons ornés de petites boucles d'argent. Le savant édifice, élevé le matin avec tant de soins et de travail, fut démoli en quelques coups de peigne. Madame de Champrosé n'en fut pas moins jolie.

Le déshabillé de Justine se trouvait aller au mieux à la marquise ; car en ce temps-là les femmes de chambre, se modelant sur les soubrettes de comédie, se permettaient

d'être aussi bien faites que leurs maîtresses, quelquefois mieux, ce qui n'était point le cas de Justine ; car madame la marquise de Champrosé ne devait point ses charmes aux ressources mystérieuses d'une toilette savante.



Elle n'avait rien à cacher, rien à réparer, et restait jolie même pour sa soubrette, à l'encontre de ces héros qui n'en sont plus pour leurs valets de chambre.

Justine envoya chercher une voiture de place qu'on fit approcher de la petite porte du jardin, et la marquise, bien emmitoufflée d'une calèche en taffetas gorge de pigeon, dont le capuchon lui rabattait sur les yeux, s'élança joyeuse dans le char de louage dont le cocher fouetta les haridelles

**dans la direction du Moulin-Rouge, croyant  
emmener deux femmes de chambre allant  
en partie fine.**

### III.

A peu près à l'heure où madame de Champrosé venait de quitter son hôtel, déguisée en grisette endimanchée, un souper avait lieu chez la Guimard, célèbre su-

jet de l'Académie royale de Musique et de Danse.

Ce souper réunissait plusieurs seigneurs des plus beaux noms de France, qui ne dédaignaient pas de venir se délasser chez cette belle damnée, comme l'appelle M. de Marmontel, de l'ennui que leur avaient causé des sociétés plus décentes.

La salle à manger, décorée avec un goût qui faisait honneur à l'esprit de l'illustre impure, et une richesse qui faisait honneur à la magnificence de M. de S\*\*\*, réunissait tout ce qu'un luxe délicat peut mettre au service d'une élégance raffinée : les marbres les plus précieux avaient été rassemblés à grands frais pour en revêtir les lambris où des dorures placées à propos ,

mais sans cette surcharge qui sent son traitant et son financier, encadraient des peintures ajustées à la destination du lieu, et dues au pinceau moelleux et léger de M. Fragonard, l'élève des Grâces et le peintre ordinaire de Terpsychore ; de petits cul-nus d'Amour fouettés de rose entassaient dans des corbeilles les dons de Cérès, de Bacchus et de Pomone ; l'un d'eux même acceptait des mains d'Amphytrite différents poissons de couleurs variées, entre autres un homard qui lui pinçait le doigt et lui faisait faire la plus gentille grimace du monde ; des guirlandes de fleurs et de fruits d'une touche spirituelle autant que fraîche rattachaient entre eux ces médaillons auxquels leur auteur avait mis tous ses soins, par reconnaissance pour son aimable protectrice.



La table était servie avec une délicatesse inouïe : ce n'étaient que raretés, primeurs, mets exquis à profusion : le vin d'Aï et de Sillery, ce vin vraiment français qui rit dans la fougère et semble pétiller de bons mots, refroidissait au milieu de la glace dans des urnes d'argent ciselées par Germain, et, fréquemment renouvelé, animait la gaîté des convives.

Des personnes moins habituées à de pareilles magnificences auraient oublié la bonne chère pour contempler le surtout, merveille de Clodion, où ce statuaire, qui excelle dans ces sortes d'ouvrages, s'était vraiment surpassé.

Ce surtout de bronze doré représentait l'histoire de la nymphe Syrinx poursuivie

à travers les roseaux par le grand dieu Pan ; l'exemple du dieu libertin était suivi par une foule d'œgipans, de satyres et de faunes qui agaçaient, lutinaient, embrassaient et renversaient les nymphes compagnes de Syrinx, sur des joncs et des feuillées formant de jolis motifs d'ornement.

Ces figurines avaient une liberté dans l'exécution, une volupté dans les attitudes, une passion dans les gestes qui les faisaient paraître vivantes, et décelaient chez le sculpteur un grand feu d'imagination et une facilité merveilleusement tournée aux choses de galanterie ; les nymphes surtout étaient charmantes ; leur pudeur, bien qu'effarouchée, n'avait rien d'outrageusement sauvage.

Dans son trouble, elle faisait les trahisons les plus utiles aux charmes qu'elle essayait de cacher. Les roseaux et les herbes se fermant ou s'ouvrant à propos, laissaient tout voir sans montrer rien.

Dans les figures de ces nymphes, les connaisseurs prétendaient reconnaître les traits de plusieurs des beautés à la mode (cette supposition n'avait rien d'in vraisemblable), et, dans les masques des satyres et des œgipans, ceux de traitants, de financiers, et même de certains vieux seigneurs fort connus par leur luxure.

La société n'était pas des plus nombreuses, mais elle était choisie ; quatre ou cinq hommes, et à peu près autant de femmes, la composaient.

Comme nous l'avons dit, les hommes appartenait au plus grand monde, aux familles les mieux situées à la cour ; quant aux femmes, c'étaient des impures, des damnées, des comédiennes, pour qui la scène n'était qu'un prétexte, car on ne sait pas pourquoi la bonne compagnie, lorsqu'elle veut se divertir, est forcée d'avoir recours à la mauvaise, ce qui ferait croire que le vice a plus d'agrémens que la vertu, conclusion que doit réprover la morale.

La Guimard présidait le souper avec cette grâce spirituelle, cette volupté et ce feu qui faisaient d'elle la grande prêtresse du plaisir, religion qui comptait bien peu d'athées dans ce galant dix-huitième siècle.

Sa maigreur célèbre s'expliquait par l'entraînement de la danseuse, qui avait bien voulu sacrifier quelques-unes des rondeurs de la femme à la légèreté de son art : cette maigreur, qui n'avait rien de désagréable, ne se traduisait que par des élégances, des grâces et des finesses. Sa taille, dégagée d'appas superflus, s'enchâssait naturellement dans un corsage fluet comme le corps d'un papillon, dont sa jupe étincelante semblait former les ailes.

Sa main frêle et diaphane se jouait dans des bagues de diamants qu'une petite fille de dix ans n'eût pu mettre à son doigt.

Sa poitrine, intrépidement décolletée, étalait les plus délicieux néants, et l'on peut dire que jamais le rien ne fut plus joli,

Son col mince et blanc avait beaucoup de noblesse et lui faisait porter la tête comme un oiseau ou comme une fleur.

Ce qu'il avait fallu de millions jetés au vent et de fortunes absorbées pour arriver à cette ardente maigreur, on pouvait le supputer dans les yeux dévorants illuminés de fantaisies impossibles qui animaient cette figure, dont le fard rougissait, sans l'altérer, la pâleur délicate.

Beaucoup de femmes ont eu le goût du luxe et des plaisirs, la Galimard en avait le génie.

Les trois autres avaient ce teint de pastel fait d'un nuage rose et blanc veiné d'azur, cet œil en coulisse tout chargé de mo-

querie et de désir, ce nez irrégulier, ni grec, ni romain, plein de caprice et d'esprit ; cette bouche en cœur prête pour le baiser ou le sarcasme, ces fossettes où les Ris donnent l'hospitalité aux Amours, cette physionomie mobile, éveillée et piquante si bien en accord avec les mœurs, les arts et les modes du temps, et dont le type est aujourd'hui perdu.

Leur ajustement, de la plus charmante folie, plein de nœuds de rubans et de papillons de pierreries et de fleurs, égayait les yeux par ses couleurs agréables et tendrés, car, vu la saison, ces dames étaient en habit de printemps vert-pomme, rose et bleu de ciel ; la Guimard, seule, était en blanc, comme une vestale, sans doute par

antiphrase ; il n'y avait de coloré dans toute sa personne que ses lèvres et le haut de ses pommettes.

Toute la lumière se concentrait sur elle et semblait la désigner comme reine de la fête.

M. Fragonard, lui-même, s'il eût voulu faire un tableau de cette fête, n'eût pas autrement disposé les groupes et contrasté les nuances.

Certes, si l'on demandait à un jeune homme et même à une homme d'âge mûr, s'il connaît un moyen plus agréable de tuer le temps que de faire un excellent souper dans une salle éclairée par un incendie de bougies, avec les plus gens d'es-



prit de la cour et les plus jolies femmes de l'Opéra et de la Comédie, il répondrait que non, et que rien n'est comparable au plaisir de porter des santés à la plus belle avec du vin de champagne, assis entre deux nymphes brillamment parées, dont le rire éclate et dont la joue rougit sous le fard, d'aise et de plaisir.

#### IV.

Eh bien! ce divertissement paraissait très-peu réjouir le vicomte de Candale, qui, renversé sur sa chaise, attendait d'un air triste et nonchalant que la mousse qui écumait dans le cornet de cristal de son

verre se fût éteinte pour le porter à ses lèvres, et répondre à la santé que la belle Guimard, debout, et sa jolie main appuyée sur la table, venait de porter en ces termes :

— A monsieur le vicomte de Candale, autrement dit le beau ténébreux.

— Oui, à la santé du nouvel Amadis des Gaules ! crièrent en chœur les autres convives en tendant leurs verres du côté du vicomte de Candale.

Le vicomte, après avoir choqué son verre avec celui de chaque convive, le vida silencieusement et le reposa près de lui.

— Ce cher vicomte, dit en souriant une jolie femme, dont l'œil déjà vif était allumé

par une touche de fard placée à propos sous la paupière, ce cher vicomte, a-t-il reçu quelque mauvaise nouvelle? Est-ce que, par hasard, l'oncle dont il hérite et qui paraissait sentir le ridicule qu'il y a de ne pas mourir à soixante-dix ans, aurait renvoyé ses médecins et se remettrait à vivre ?

— Tais-toi, Cidalise, reprit une grande fille en taffetas vert-pomme glacé d'argent et qui faisait avec sa voisine un contraste parfait ; M. de Candale n'est point encore si bas percé qu'il en soit à soupirer après les héritages ; cet incomparable fils de famille mange à même sa légitime, et il a encore de quoi être aimé à l'Opéra pendant un lustre,

— Oh ! dit Cidalise, quand il n'aura plus d'argent, on lui fera crédit et on l'aimera sur billets payables avec la dot de sa femme.

— Et moi, dit une blonde fort jolie en se penchant à l'oreille du vicomte avec un abandon voluptueux, je l'aimerai pour rien.

— C'est bien cher, Rosette, répondit Candale en donnant une petite tape amicale sur l'épaule nue et frémissante de la jeune femme. Je préférerai, je crois, dans une extrémité pareille, déclarer ma flamme à Cidalise en engageant mes héritages futurs sur papier timbré ; mais rassurez-vous, je ne suis pas beaucoup plus ruiné qu'à l'or-

dinaire, et j'ai toujours quelques milliers de louis en réserve pour les choses inutiles.

— Alors qu'avez-vous donc, Candale, dit la Guimard intervenant dans la conversation ; vous êtes d'un morne inouï, et l'on ne vous reconnaît pas.

Vous d'habitude si vif aux reparties, vous donnez dans la gravité à faire peur, et vous vous tenez à ce souper comme quelqu'un de robe siégeant sur les fleurs de lis. Nous ne jugeons personne, mon cher.

— C'est vrai que ce pauvre Candale a la plus piteuse mine du monde, et fait piètre contenance devant les flacons et les beautés, cria de l'autre bout de la table le mar-

quis de Valnoir, qui se sentait déjà de ses nombreuses libations à Bacchus, et s'était plusieurs fois fait donner de l'éventail sur les doigts par une voisine peu sévère pourtant.

— Je vais le confesser, moi, dit la blonde Rosette en prenant le vicomte par la main, et en l'entraînant vers une riche paphos qui se contournait sur ses pieds rocaille, au fond de la salle, et offrait aux entretiens amoureux toutes les facilités désirables.

— Cher frère, il faut d'abord vous mettre à genoux, c'est l'attitude obligée au tribunal de la pénitence, dit Rosette avec un air de componction tout-à-fait édifiant.

— Je n'y dérogerai pas, répondit le vi-

comte, surtout lorsque le confesseur a l'œil si tendre et la voix si douce.

Et il s'agenouilla devant Rosette, qui pencha vers lui sa tête charmante.

— Quel remords vous agite, que vous portez de par le monde cette physionomie lugubre et pitoyable ?

Quelle conquête avez-vous manquée : à quelle innocence, à quel mari avez-vous fait grâce dans un moment de vertu ridicule ? car ce sont là des fautes dont on ne se console point.

— Je n'ai rien de ce genre à me reprocher. D'innocence, je n'en ai rencontré nulle part. Quant aux époux, ils sont trop



Vulcains pour qu'on en ait pitié; ma conscience est donc en règle de ce côté-là.

— Dès que vous n'avez point commis de ces péchés-là, je vous absous, et il n'est pas nécessaire que vous restiez agenouillé; prenez place à côté de moi, et baisez ma main pour toute pénitence.

Candale se releva et posa galamment ses lèvres sur la main fine et potelée de Rosette.

— Alors, expliquez-moi cette physionomie funèbre.

Si ce n'est pas le remords qui l'assombrit, c'est le chagrin, et quel chagrin pouvez-vous avoir : un amour malheureux? Il ne doit pas y en avoir pour vous.

— Vous me flattez ; mais je n'ai point les conditions qu'il faut pour ce malheur-là, puisque je n'aime personne.

— Savez-vous que ce n'est ni galant ni français ce que vous venez de dire, monsieur.

Apprenez qu'à Paris un homme du monde est toujours censé amoureux de la femme à laquelle il parle.

— Vous n'êtes pas une femme, puisque vous êtes mon confesseur.

— Nullement. Vous vous êtes relevé et nous causons. Fi ! monsieur le vicomte ! Je suis femme, et très-femme.

— Eh bien ! petite, si j'étais amoureux

de toi, ce n'est pas cela qui me rendrait triste, car tu ne me recevrais pas en tigresse d'Hircanie, si j'en crois ce que tu me chuchottais tout-à-l'heure à l'oreille.

— Qu'ai je donc dit tout-à-l'heure ?

— Que tu m'aimerais quand même je serais ruiné.

— Oui ; mais comme vous n'êtes pas ruiné, je ne vous aime plus ; j'aurais fait cette générosité à votre indigence.

Nous qui recevons toujours, il nous plaît quelquefois de donner ; c'est une douceur non pareille.

Et, en disant cela, la voix enjouée et

moqueuse de Rosette avait pris un ton d'attendrissement, et ses beaux yeux bleus s'étaient illuminés d'une douce lueur dont Candale fut frappé.

— Quel regret j'ai de ne pas être aussi pauvre qu'un poète ! J'ai bien envie, pour me mettre dans l'état qu'il faut pour être aimé de vous, de jouer toutes les nuits.

— Vous pourriez gagner.

— De marier des rosières, de doter des académies, de faire faire des cascades dans le jardin de mon château, ce qui ruine même les rois.

— Tout cela ne serait pas nécessaire, continua Rosette en faisant bouffer sa jupe

étalée, si vous m'aimiez un peu, je me résignerais à souffrir votre richesse ; mais vous n'avez la moindre flamme à mon endroit.

— C'était vrai tout-à-l'heure ; maintenant, peut-être, ce ne l'est plus, répondit Candale en se rapprochant de Rosette autant que le permettait le panier, et en saisissant sa main qu'elle abandonna sans résistance.

— Eh bien, savez-vous le secret de Candale ? cria le marquis de Valnoir en s'avançant d'un pas mal assuré que maintenait encore l'habitude de l'ivresse, vers le groupe qui s'était isolé pendant quelque temps du tumulte général de l'orgie.

— Oui, je le sais, répondit Rosette en se levant et sans retirer la main que tenait le vicomte; il m'a confié ses malheurs, et je vous le ramène tout consolé.

— Peste! quelle consolatrice, il faudra lui confier la guérison des désespoirs, grommela le marquis de Valnoir en reconduisant d'un air ironique le couple vers la table.

Le vicomte de Candale, s'il n'était pas guéri radicalement de sa tristesse, avait l'air à coup sûr beaucoup moins mélancolique, son œil avait repris du brillant, et il répondit avec beaucoup de grâce et d'esprit à toutes les plaisanteries qu'on lui lançait des quatre coins de la table, et la Guimard avoua que les malfaisantes vapeurs qui

offusquaient la gaîté du jeune gentilhomme étaient dissipées complètement, et qu'elle reconnaissait son Candale d'autrefois.

Une santé générale fut votée en l'honneur de Rosette, qui avait opéré ce miracle, et les verres furent vidés religieusement jusqu'à la dernière goutte, grâce à la vigilante police du marquis de Valnoir qui mettait une solennité ponctuelle à ces sortes de libations, et ne permettait à personne d'être moins ivre que lui.

Au milieu de la Bacchanale qui suivit cette santé, sans que personne prît garde à eux, tant chacun était occupé de ses propres affaires, Candale et Rosette s'éclipsèrent.

Rosette, qui ne devait s'en aller que

plus tard avec l'amie qui l'avait amenée, monta dans le vis-à-vis du comte de Candale.



Ce genre de char semble avoir été inventé par l'Amour pour la facilité des aveux et des larcins galants ; beaucoup d'amants timides y ont dû au hasard d'un choc un bonheur qu'ils n'eussent point eu l'adace de demander.

Le pled rencontre le pied, le genou frôle le genou, les mains se touchent, les bouches et les joues viennent au devant les unes des autres. Pour peu que l'énorme cocher, plus ivre que de coutume, coupe brusquement un ruisseau, peu de vertus sortent d'un vis-à-vis comme elles y sont entrées.



Rosette, comme on a pu le voir, n'était pas d'une vertu bien farouche, et Candale ne péchait pas par un rigorisme outré ; eh bien ! nous pouvons affirmer, ce qui ne paraîtra croyable à personne, que, pendant le trajet, qui fut assez long, le cocher du comte étant trop spirituel pour pousser ses chevaux quand son maître était en vis-à-vis avec une jolie femme, Candale ne se permit pas la moindre liberté, bien que Rosette se penchât souvent vers lui et montrât son émotion par ses soupirs étouffés et le mouvement de sa gorge qui faisait trembler son bouquet.

Oui, ce fait invraisemblable au dix-huitième siècle se produisit ce soir-là.

**Candale remit Rosette chez elle sans lui**

avoir pris un seul baiser; et la quitta après l'avoir saluée au seuil de son appartement.

Lorsqu'il fut remonté dans sa voiture, il dit en bâillant :

— Dieux ! que ces filles et ces soupirs m'assomment ! Mais comment vais-je finir ma nuit ?

Si j'essayais de m'encanailler un peu et d'aller incognito à ce bal dont Bonnard m'a parlé, et où il doit se trouver quelques jolis minois de la bourgeoisie et du peuple, plus frais que tous ces museaux célèbres lustrés de pommade et de fard qui semblent s'être polis comme les idoles sous les baisers des dévots !

Rosette, à qui pareille aventure n'était jamais arrivée, s'abandonna toute rêveuse aux mains de ses femmes, qui l'accommodèrent, et se coucha dans une solitude dont elle paraissait étonnée et chagrine.

— Ah! Candale! Candale! murmura-t-elle en s'endormant.

V.

Madame de Champrosé, que nous avons laissée en fiacre avec sa fidèle Justine, s'amusa fort des cahots du sapin qui vacillait sur ses ressorts fatigués, et pendant le trajet qui dura longtemps, bien que le cocher,

grassement payé, fouettât ses deux rossinantes avec toute la conscience imaginable, elle poussait des petits cris mêlés de rire chaque fois que la machine chancelante penchait d'un côté ou d'un autre, suivant les inégalités d'un pavé détestable, car monseigneur le lieutenant de police s'occupait beaucoup plus alors de chercher des histoires scandaleuses pour l'amusement du roi son maître, que de la commodité des citadins.

Enfin, l'on arriva. car on finit toujours par là, même quand on est parti en fiacre.

Un petit Savoyard, porteur d'un falot, tendit galamment le coude aux dames, qui descendirent par le marchepied glissant

avec une maladresse affectée, qui leur laissa le temps de faire voir aux gens attroupés à la porte une cheville bien tournée et un bas bien tendu.

Le bal était commencé, les fenêtres de la guinguette du Moulin-Rouge, vivement illuminées, montraient que les ordonnateurs de la fête, quoique bourgeois, n'avaient pas lésiné sur l'huile, fournie d'ailleurs par quelques-uns d'entr'eux, qui exerçaient la noble profession d'épicier : des tapissiers avaient apporté des banquettes et des festons de fleurs de papier, de sorte que la salle n'avait pas si mauvaise grâce qu'on eût pu se l'imaginer d'abord.

L'orchestre, grimpé sur un tréteau, recouvert d'une housse passementée de pail-

lon, occupait l'embrasure d'une porte dont on avait enlevé les battans : il se composait d'un violon qui, après avoir raclé sa partie au spectacle d'Audinot ou des grands danseurs du roi, n'était pas fâché de gagner un petit écu de trois livres, dans le reste de sa nuit, à faire danser des bourrées et des rigodons; d'un tambourin, qui marquait fortement la mesure pour la rappeler à des oreilles disposées à la mettre en oubli; et d'une flûte, qui ne se permettait qu'un nombre suffisant de couacs.

Certes, M. Rameau, qui sait inventer de si savantes combinaisons musicales, eût pu trouver cet orchestre un peu maigre et barbare, mais il suffisait de reste à ce qu'on exigeait de lui : il suppléait au nom-

bre par le zèle ; le violon grattait les boyaux de son instrument avec furie, et faisait les démanchés les plus extravagants du monde accompagnés de grimaces de possédé ; la flûte gonflait ses joues comme un suppôt d'Éole dans le ballet des vents, et soufflait dans son turlututu de manière à se rendre la face du plus beau cramoisi ; le tambourin, agitant ses bras en démoniaque, battait sa peau d'âne à la crever, et tous trois, de peur de perdre la mesure, la battaient fortement du pied, comme des ménétriers de village, et faisaient lever un nuage de poussière de la planche qui les supportait.

Un broc de vin où ils buvaient tour à tour de larges lampées , était placé à



côté de ces Amphions, et l'hôte du Moulin-Rouge le remplissait complaisamment, ayant appris par expérience que rien n'est salé comme la musique, à en juger par l'altération inextinguible des musiciens.

Cette harmonie qu'on entendait de l'escalier divertissait madame de Champrosé qui, jouant elle-même fort proprement du clavecin, était à même de distinguer les licences que cet orchestre sauvage se permettait avec les règles de la musique.

Dans le trajet, madame de Champrosé avait permis et recommandé à Justine de ne la point traiter avec un respect qui n'eût pas été naturel entre cousines.

Elle lui ordonna même de la tutoyer, et

comme elle ne pouvait pas s'appeler de son nom véritable, elle avait choisi celui de Jeannette comme simple, pastoral et candide au possible.

Quand Justine parut, accompagnée de Jeannette, tout le monde se précipita vers elle avec beaucoup d'empressement; elle présenta sa fausse cousine le plus naturellement du monde, et les galanteries de l'assemblée éclatèrent en compliments qui, pour être mal tournés, n'en furent pas moins acceptés avec plaisir : les dieux, les rois et les jolies femmes avaient tout dans ce genre, et madame la marquise trouva que ces petits bourgeois étaient plus gens de goût qu'on ne le supposait : un peu de balourdise, en matière de madrigal, ne

nuit pas toujours, cela prouve la sincérité.  
Trop de facilité inspire la défiance.

Ainsi madame de Champrosé, qui était peu flattée d'entendre l'abbé ou le commandeur la comparer à Hébé, rougit-elle de plaisir en entendant un jeune fils de droguiste de la rue Sainte-Avoie dire en passant près d'elle : Quelle joue de pêche !  
— On y mordrait !

Il est vrai qu'on ne pouvait rien voir de plus joli, de plus mignon, de plus frais et de plus fin que la fausse Jeannette.

Quoiqu'elle portât l'habit de cour avec un air de princesse et la noble impudence d'une personne des mieux nées, le simple

costume de la grisette lui seyait encore mieux.

Le cotillon lui donnait encore plus de grâce que le panier de six aunes.

Déarrassée de tous les attifets que la mode entasse, elle en était cent fois plus charmante : ses beaux cheveux, d'un blond cendré, au lieu d'être crépés, pommadés, étagés en édifice extravagant sur carcasse de fil de fer et surchargés de nœuds, de plumes, de fleurs et de papillons de porcelaine, à peine nuagés d'un ciel de poudre, retombaient sur un col blanc en large chignon, et, relevés à la chinoise sur le haut de la tête, marquaient les sept pointes et découvraient un front poli et d'une forme parfaite.

Madame de Champrosé n'était pas de ces ennuyeuses beautés à la grecque ou à la romaine, qui sont meilleures pour le marbre que pour l'amour. Ses yeux charmants, pleins d'esprit, animaient une physionomie éveillée, bien que capable, à cause de son extrême jeunesse, de jouer la naïveté en perfection.

Son nez, à la Roxelane, manquait heureusement de ces régularités qu'on célèbre, mais qui ne plaisent point; quant à sa bouche, c'était, pour le dessin, une miniature de l'arc de Cupidon, et pour la couleur, une de ces cerises doubles que Jean-Jacques Rousseau jetait du haut de l'arbre sur le sein de mademoiselle Gallet.

Quoique fort grande dame, elle n'a-

vait rien d'in vraisemblable en grisette.

Son pied était bien petit et son soulier bien mignon ; mais il est reconnu que les grisettes parisiennes, qui trottent comme des perdrix, valent, pour la petitesse du pied, les marquises andalouses, et mettent beaucoup de coquetterie à se chauser.

Pour les mains, dont les doigts effilés et roses dépassent une petite mitaine de filet noir, leur délicatesse s'expliquait naturellement.

Mademoiselle Justine n'avait-elle pas dit que sa cousine était ouvrière en dentelles, et, certes, ce n'est point à entrelacer des fils d'Arachné que l'on peut s'érailler les doigts et se casser les ongles.

Jeannette devint tout de suite l'héroïne du bal ; à peine pouvait-elle s'asseoir sur la banquette appuyée à la muraille, à côté de Justine, qu'elle était aussitôt invitée : un galant avait été lui chercher un gros bouquet de roses du roi, qu'elle tenait en dansant, et dont elle avait placé un bouton sur son sein, à l'endroit où les pointes de son fichu se rejoignaient.

Dorat, le poète mousquetaire, eût dit que c'était pour parfumer la fleur. Un autre, clerc d'huissier de son état, lui avait fait le régal de deux oranges et d'un éventail de papier vert, au dos duquel était gravé un air d'Ernelinde.

Ces galantries réjouissaient fort Jeannette, qui recevait tout d'un air riant, et

s'amusait des gros roulements d'yeux et des grands soupirs du jeune droguiste et du troisième clerc; elle ne s'était pas imaginé que ces espèces ressemblassent autant à des hommes que cela.

Ces bourgeois et petites gens que jusqu'alors elle avait à peine entrevus du haut de son carrosse, fourmillant dans la crotte ou éclaboussés par son cocher, ou fuyant sous un déluge de pluie, la surprenaient par des façons presque humaines; elle n'aurait pas cru que ces animaux-là pussent s'exprimer en langage intelligible, dire des choses sensées et même galantes.

Elle éprouvait le même étonnement que si son carlin eût un jour, au lieu de japper, pris subitement la parole, ou que son



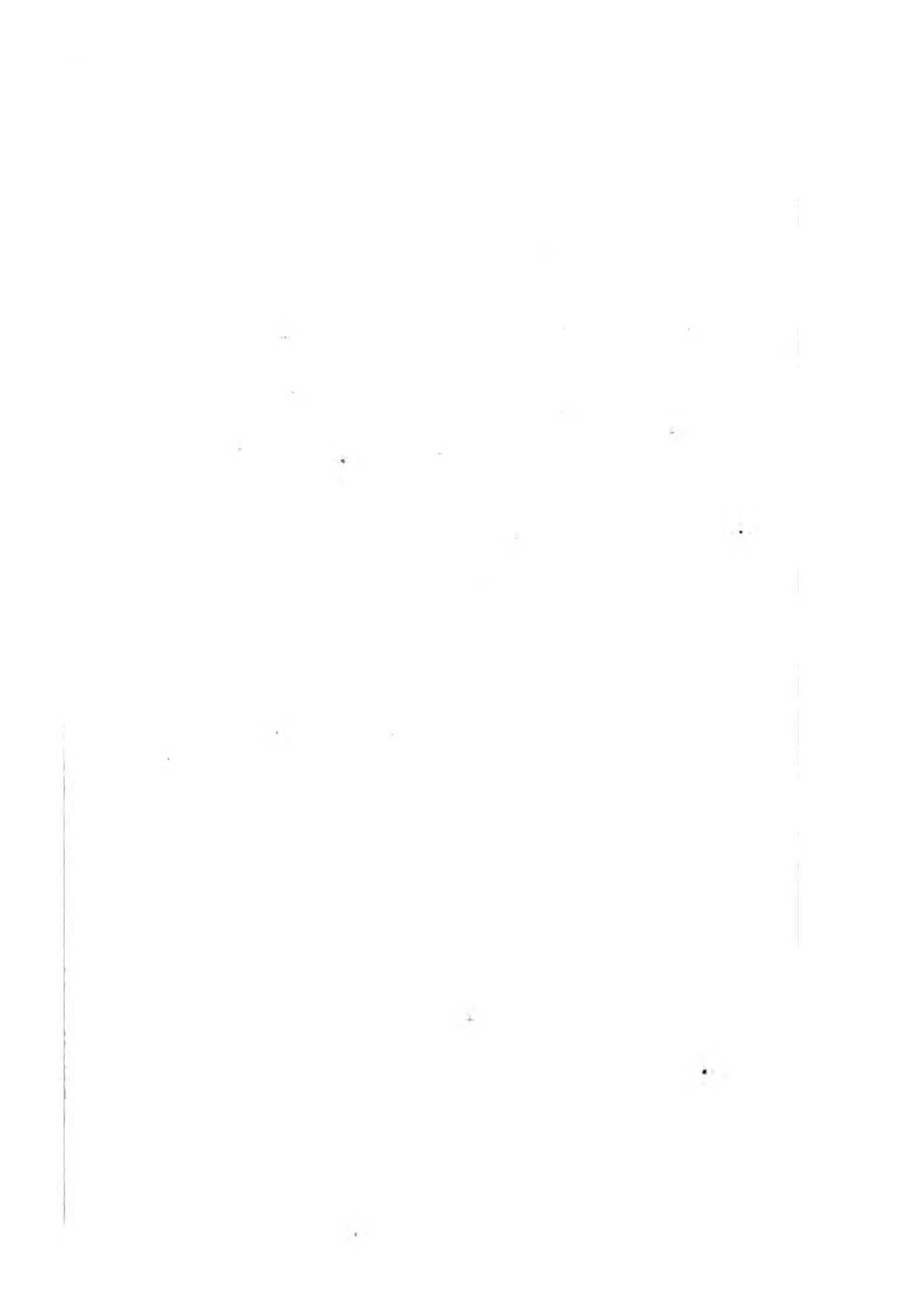
sapajou se fût mêlé à la conversation, et encore cela l'eût beaucoup moins surprise : son carlin était si intelligent et son sapajou si spirituel ! ayant été élevé par M. l'abbé.

Ce n'est pas que madame de Champroisé eût des hauteurs affectées et fût méprisante le moins du monde ; elle n'était pas entichée de sa noblesse, ne parlait jamais de ses aïeux, et se souciait fort peu de son arbre généalogique ; mais elle n'avait jamais été en rapport avec d'autres gens que ceux de sa classe, qui tous se croyaient d'une argile choisie et d'un sang particulier.

Elle remarqua que le troisième clerc d'huissier avait la jambe aussi bien tournée que celle du chevalier de Verteuil, qui la

dandinait perpétuellement pour la faire remarquer.

Ce qui l'étonna profondément, c'est que le fils du droguiste, bien qu'il ne rît pas à tout propos et hors de tout propos, avait les dents d'un aussi bel Orient que les perles dont M. l'abbé tirait si fort vanité, qu'il eût ri en apprenant les nouvelles les *plus désastreuses*.



## VI.

— Ces marouffles sont aussi bien faits que des gentilshommes et ne disent pas beaucoup plus de sottises, pensa madame de Champrosé, en acceptant une invitation pour la contredanse suivante.

Entraînée par l'élan et la naïveté du plaisir général, la fausse Jeannette s'abandonnait de tout cœur à la danse et tendait sans façon ses pâles mains aristocratiques aux pattes rougeaudes de ses compères, lorsqu'il s'agissait de former la ronde, surprise d'avoir, malgré son extrêmement bonne naissance, la trivialité de s'amuser elle-même comme une personne de peu ou de rien.

• On eût dit qu'avec les paniers, les diamants et le rouge, elle avait dépouillé cette langueur qui ne s'attache qu'aux gens qui sont de qualité, et dédaigne les constitutions plus massives de la bourgeoisie.

L'admiration naïve de ces piteux la flattait ; si elle n'était pas des plus fine-

ment exprimée, elle avait du moins le mérite de la sincérité.

Pour toutes ces bonnes gens, elle n'était que Jeannette, cousine d'une femme de chambre, soubrette en haut lieu, il est vrai, mais nullement titrée.

Là, point de marquisat autre que celui de ses beaux yeux, et point de richesses que celles de son corsage.

Elle fut heureuse de ne pas déchoir en prenant l'anonyme, qui n'est pas favorable à beaucoup de personnes, même des plus haut placées.

Elle dansait la gavotte, le menuet, la bourrée, en tâchant de ne pas laisser trop voir les grâces que lui avait apprises Mar-

cel, et de se restreindre aux naturelles, qui lui allaient encore mieux.

Cependant, quoiqu'elle s'amusât fort, elle n'avait encore rien vu qui répondît particulièrement à son projet, et parmi ces bonnes figures elle n'en trouvait pas une qui lui produisît l'effet désiré.

*Les coups de foudre* étaient à la mode, en ce temps où l'on avait beaucoup abrégé les formalités gothiques dont s'entourait la pruderie de nos aïeux, et il était convenu que les cœurs faits l'un pour l'autre pouvaient s'entendre à première vue sans se faire languir par tous ces soins mortels.

Mais madame de Champrosé, quelque désir qu'elle eût d'être foudroyée, ne trou-

vait pas un tel charme à la conversation de l'aimable droguiste présomptif et aux œillades du délicieux troisième clerc d'huissier, qu'elle ne jouît de sa parfaite liberté d'esprit et de cœur ; et, comme dans une figure de la contredanse, Justine, en passant auprès de sa maîtresse, semblait l'interroger de l'œil et lui demander si sa fantaisie avait fait un choix parmi ces galants, d'un imperceptible mouvement de tête elle lui fit signe que non.

Si elle restait insensible, elle avait fait d'effroyables ravages dans les cœurs de cette petite bourgeoisie, et les beautés du lieu, qui brillaient d'un éclat passable avant le lever de l'astre nouveau, se trouvaient presque à demi-éteintes par sa lumière.



Mesdemoiselles Javotte, Nanette et Denise, presque abandonnées de leurs adorateurs habituels, restaient dans une solitude maussade, comme si elles eussent été douairières ou des aïeules destinées par la multitude de leurs automnes à faire tapisserie de haute-lice le long de la muraille.

Elles avaient pourtant de fortes couleurs sur leurs joues de pommes d'api, des corsages remplis à craquer, et des bas de soie à coins rouges tirés sur leurs jambes dodues, et s'étonnaient qu'une petite personne, à peine potelée, presque pâle, pût lutter contre de si robustes appas et des avantages si palpables.

Pour ramener à elles leurs amoureux en-

volés, elles faisaient des avances les plus marquées, louchaient à force d'œillades en coulisse, riaient bruyamment d'un rire un peu jaune, et même Denise, en passant près du jeune droguiste, qui jusque-là s'était posé sur le pied de son soupirant ordinaire, et acquitté fort régulièrement de cet office, ne put s'empêcher, pour ramener à elle une attention qui s'éloignait, de lui faire ce qu'en termes vulgaires on appelle un pinçon ; mais le passionné droguiste, qui parlait en ce moment à Jeanette, aussi stoïque que le petit garçon spartiate qui se laissait ronger le ventre par le renard, ne témoigna point par un cri ou par un geste qu'il eût la chair tordue par des doigts qui ne manquaient pas de vigueur et à qui la colère en eût don-

né quand même ils eussent été faibles.

Il ne retourna même pas la tête, et Denise fut obligée de revenir à sa banquette sans recueillir de sa démarche l'aumône d'un coup d'œil ou le fruit d'un sourire.

En vain Javotte étendait le pied aux yeux du troisième clerc et faisait briller sa bouche de marcassites ou de cailloux du Rhin pour s'attirer le compliment que le jeune suppôt de Thémis ne manquait pas de lui faire à cette occasion, cela ne servit de rien, les regards du clerc étaient trop occupés ailleurs pour s'abaisser jusque-là, et mademoiselle Javotte en fut pour ses frais de coquetterie.

Nanette, qui d'ordinaire n'avait pas le

temps de s'asseoir, tant elle était poursuivie, perdit au moins une demi-douzaine de contredanses.

Bien que personne dans cette réunion, ne soupçonnât la qualité de la marquise, on eût dit que la force de la naissance et du sang plus pur produisait son effet sur ces braves gens, qui, certes, avaient, à l'endroit de la fausse Jeannette, des attentions et des délicatesses involontaires que ne leur eût pas inspirées une grisette d'égale beauté.

Plaire à ces espèces, n'était pas le but de la marquise, bien qu'elle fût flattée de l'admiration qu'elle inspirait.

Des reines, dit-on, et des plus sévères,

ont été quelquefois plus sensibles aux grossiers compliments d'un matelot qu'aux madrigaux étudiés des courtisans et des poètes de cour.

Il y a, dans certaines brutalités, quelque chose qui ne déplaît pas aux personnes les plus délicates, et madame de Champrosé jouissait délicieusement des compliments adressés à Jeannette.

La grisette répondait à la marquise de la sincérité des galanteries du chevalier, du commandeur et de l'abbé.

Cependant, tourner des têtes de roturiers ne lui suffisait pas, elle aurait voulu être touchée elle-même de caprice ou de passion, et ne pas borner son escapade à

de simples rigodons dans une guinguette.

L'air modeste de la mariée, chez qui la pudeur modérait l'amour et qui cherchait à contenir l'ardeur de son jeune époux, dont les baisers bruyants, accueillis par les rires de l'assemblée, la faisaient rougir jusqu'au blanc des yeux, ramenait l'imagination de la marquise à des idées de bonheur simple et vrai comme la nature le dispense à ceux qui ne méconnaissent pas ses lois.

Elle songeait à cette main tordue par la goutte, dans laquelle elle avait mis sa main au sortir du couvent, à cette figure morne, ridée et froide du marquis de Champrosé, espèce de momie desséchée par l'ambition et la débauche, qu'elle avait trouvée si laide et si ridicule sans

perruque, sous le baldaquin de son lit de noces, et elle ne pouvait pas s'empêcher de dire que la cousine de sa femme de chambre était mieux traitée par l'hymen qu'elle ne l'avait été elle-même.

Il est vrai que le marié n'avait pas soixanté quartiers, mais il n'avait pas soixante hivers, ce qui est une compensation.

Pendant que la marquise faisait ces réflexions, en s'éventant de son éventail de papier vert avec une aisance qui eût pu la trahir à des yeux plus expérimentés, le fils du droguiste et le troisième clerc, méditant des aveux dont la rédaction compliquée s'embrouillait dans leur tête, restaient fichés devant elle comme des pieux, avec

l'air le plus piteux et le plus risible du monde ; madame de Champrosé s'en amusait sous cape, et, par une malicieuse cruauté, ne les aidait pas le moins du monde, en sorte qu'ils roulaient des yeux comme des nègres qui ont une pendule dans le ventre.

Justine, voyant sa maîtresse ainsi bloquée, vint à elle, et, lui prenant le bras, fit quelques tours dans le bal en causant à voix basse.

— Madame s'est-elle ennuyée au bal de ma cousine, et que lui semble de ces petites gens?

— Non, je me suis amusée comme une femme qui danse, et ces bourgeois me semblent assez joyeux.



— Est-ce là tout?

— Oui.

— Le fils du droguiste est pourtant bien vu dans la rue Sainte-Avoie, et les plus jolies filles ne dédaignent pas son coup de chapeau.

— C'est possible, mais il ne m'inspire nullement l'envie de déroger.

— Et le troisième clerc?

— A tout ce qu'il faut pour passer second clerc, rien de plus.

— Je suis désolée que madame en soit pour ses frais de dérangement.

— J'ai presque envie de faire avancer le fiacre et de retourner à l'hôtel.

— Si madame me permettait de lui donner un conseil, ce serait de rester encore un peu.

— Tu t'amuses donc beaucoup ?

— Je ne m'amuse pas si madame s'ennuie, mais ce sera peut-être lorsque nous serons parties que ce que nous cherchons arrivera.

On attend encore quelques jeunes gens, et d'ailleurs, d'un bal comme d'un feu d'artifice, le plus beau c'est la fin, le bouquet.

Madame de Champrosé se rendit à de si bonnes raisons et n'eut pas tort, comme on le verra tout-à-l'heure.

Comme la vie est faite et que le train du monde est bizarre !

Si Madame de Champrosé avait quitté sa place un quart d'heure plus tôt, elle n'eût jamais été amoureuse.

## VII.

Les prévisions de Justine ne tardèrent pas à se justifier, et montrèrent toute la sagesse de cette femme de chambre modèle, que M. de Marivaux n'eût pas manqué d'introduire dans une de ses comédies

sous le nom de Lisette ; et madame de Champrosé n'eut qu'à se louer d'avoir écouté le conseil de sa suivante.

Le bal était à peu près à la moitié d'un bal raisonnable, c'est-à-dire à deux heures du matin, et déjà l'on passait les rafraîchissements, consistant en cidre doux, vin de Surènes et châtaignes grillées à la poêle, lorsqu'il se fit un grand bruit à la porte, et un personnage, qui paraissait d'importance, opéra son entrée d'une façon superbe et triomphante : c'était l'intendant du marquis de\*\*\*, qui, bon prince ce soir-là, ne dédaignait pas de venir se déridier un instant, et se reposer des soucis de la grandeur dans cette petite fête.

L'intendant, qui frisait la cinquantaine, avait une trogne vermeille sous sa petite perruque à boudins serrés, qui montrait que le culte de Bacchus possédait en lui un desservant plein de ferveur, en même temps que ses mollets nerveux, enfermés dans des bas chinés, et sa carrure qui se moulait dans un large habit marron, montraient qu'il était encore, malgré son âge, un vert-galant, et ce qu'on appelle à Cythère un payeur d'arrérages.

Ce personnage, auquel toute l'assemblée marquait beaucoup de déférence, et à qui on donnait du M. de Bonnard gros comme le bras, en amenait un autre qu'il annonça sous le nom modeste de M. Jean, un parent de province qui venait à Paris dans

l'espoir d'entrer commis aux gabelles, par sa toute puissante protection.

« Il est un peu timide, ajouta à cette explication reçue avec toute la bénignité possible le majestueux M. de Bonnard, secouant d'un air d'aisance aristocratique, à la manière de grands seigneurs, qu'il tâchait de singer, quelques grains de tabac d'Espagne arrêtés aux plis de son jabot; mais j'espère que ces dames ne le traiteront pas trop en provincial et voudront être indulgentes pour les débuts d'un jeune garçon tout frais débarqué par le coche d'Auxerre, et qui ne demande pas mieux que de se former aux belles manières de Paris. »

**Cette petite harangue terminée, maître**

Bonnard pirouetta sur son talon avec assez de prestesse, et, croyant avoir fait tout ce qu'il fallait pour son protégé, l'abandonna à lui-même, — lâchant le coq parmi les poulettes, — et s'en alla dire des gaudrioles aux mères et pincer la joue aux filles, d'un air semi-paternel, semi-libertin, dont le secret est perdu.



M. Jean, que Jeannette regardait de son coin avec beaucoup d'attention, n'avait pas autant de disgrâce qu'on aurait pu l'attendre d'un provincial ; il se tenait même avec assez d'aisance, surtout en pensant à l'embarras qu'il devait éprouver de se trouver seul dans un bal où il ne connaissait âme qui vive, au milieu de bourgeois ayant pignon sur rue, de droguistes,



de clercs d'huissiers, de femmes de chambre de grandes maisons, mises comme des princesses, et de marchandes cossues, toutes vêtues de soies flamboyantes et portant des coques de perles aux oreilles; il avait la taille bien prise pour une taille de province; son habit de droguet tourterelle à boutons d'acier, sur une veste de soie rayée lilas, ne faisait pas trop mauvaise figure pour avoir été coupé dans une petite ville.

Le nouveau venu, à ce que remarqua Jeannette, avait la jambe belle et le pied petit, et son soulier, ciré à l'œuf, où scintillait une boucle d'acier, le chaussait à merveille.

Quant à sa figure, il avait une physiono-

mie charmante, à laquelle ne nuisait pas un certain air d'ingénuité que les femmes, même les moins usagées, ne haïssent pas de trouver aux jeunes gens; son œil, quoique doux, ne manquait pas de feu, et à la vivacité de son regard, on devinait que s'il n'eût été retenu par sa timidité, il se fût montré aisément spirituel; cette timidité n'allait cependant pas jusqu'à cette bêtise qui étrangle les débutants, leur fait commettre bévues sur bévues, et les rend les plus ridicules du monde.

Quoique de province, il ne paraissait pas éprouver ces vertiges de niaiserie qui poussent un malheureux jeune homme brûlant d'inviter une jolie cousine dont il est amoureux, comme il convient, à de-

mander pour la contredanse un affreux laideron qu'il abhorre.

Il alla, de l'air le plus humblement poli, mais toutefois sans trop de confusion, inviter du premier coup, la plus jolie, la plus élégante et la plus fêtée du bal, c'est-à-dire mademoiselle Jeannette en personne.

Ce coup d'éclat stupéfia trois ou quatre dadais à tournure d'échalas, à cheveux de filasse et à mains rouges, qui tournaient depuis une heure autour de Jeannette comme des hérons en peine, changeant de patte de temps en temps, et méditant le projet chimérique et fabuleux d'inviter la belle ouvrière en dentelles..... pour la prochaine.

Un soupir plein de mélancolie s'échappa de la poitrine des quatre imbéciles, qui, bien que nés rues du Puits-qui-Parle, de la Femme-sans-Tête, de l'Homme-Armé et du Petit-Musc, ne purent s'empêcher d'envier la facilité avec laquelle ce petit gringalet débarqué d'Auxerre se présentait aux jolies filles.

L'aimable droguiste, qui croyait n'avoir pas produit une impression désagréable sur mademoiselle Jeannette, et qui, depuis le commencement du bal, se torturait l'esprit pour en tirer des madrigaux et des compliments qui ne sentissent pas trop leur rue Sainte-Avoie, ne vit pas entrer dans la lice ce nouveau concurrent sans en éprouver du déplaisir.

Car on a beau dire que l'amour-propre aveugle l'homme, il n'aveugle pas assez les droguistes pour ne pas leur faire redouter la présence d'un joli garçon auprès de l'objet de leur préférence.

Le troisième clerc ne put s'empêcher non plus de regarder d'un œil farouche et de maudire *in petto* M. Bonnard d'avoir amené ce jouvenceau propre et tiré à quatre épingles, qui réussissait, au bout d'une phrase, mieux que lui au bout de deux heures de soins et de galanteries, car le sourire avec lequel Jeannette accueillit la demande de M. Jean avait quelque chose de si gracieux, de si doux et de si bienveillant, que le bazochien en éprouva de la jalousie; il n'avait jamais obtenu, lui,

que de petits sourires du bout des lèvres et comme accordés par grâce, et pourtant sa gaîté intarissable eût déridé les morts, et cette soirée avait été pour lui la soirée suprême.

M. Jean prit délicatement mademoiselle Jeannette par le bout de ses jolis doigts, et la conduisit à sa place dans la danse.

Il ne s'acquitta pas mal des figures, ne se montra nullement emprunté, et si M. Bonnard n'avait pas dit que ce jeune homme arrivait de province depuis peu, l'on ne s'en serait vraiment pas douté.

— Vous n'avez jamais vu Paris, monsieur Jean? dit Jeannette à son partenaire dans l'intervalle d'une contredanse.

— Non, mademoiselle, c'est la première fois que je viens dans cette grande ville.

— Et que vous en semble ? répond-elle à ce que vous imaginiez ?

— Oui et non : j'y trouve des monuments superbes qui attestent la puissance de nos rois et la richesse des particuliers ; mais tout cela mêlé à tant de misère, de boue et de fumée, que je ne sais pas si je dois admirer ou blâmer.

Ce que j'ai vu de plus remarquable à Paris, jusqu'à présent, c'est vous, soit dit sans vous flatter.

— Oh ! si vous n'avez vu que moi de remarquable, c'est qu'il n'y a pas longtemps que vous êtes débarqué, et vous n'avez pas

eu le temps de pousser vos observations bien loin.

— J'ai trouvé ! Je ne chercherai plus. Quoique de province, je sais apprécier la beauté, la décence et les grâces, ce qu'elles valent.

— Taisez-vous, vilain flatteur, vous allez me faire rougir.

— Quel plus joli fard pourrait colorer vos joues que le sang de votre cœur ému par l'accent honnête d'un garçon qui vous aime.

— A qui je plais, je le veux bien... Quoique modeste, on sait qu'on n'est point faite à inspirer de l'horreur ; mais comment pouvez-vous dire que vous m'ai-



mez!... Vous me connaissez à peine depuis une heure.

— Une heure! il n'en faut pas tant. Je ne vous ai pas plutôt aperçue, que j'ai senti là que je vous appartenais.

Je ne vous connais pas, grands dieux! N'ai-je pas vu l'expression céleste de votre regard, la grâce charmante de votre sourire, entendu le son argenté de votre voix?

N'ai-je pas touché votre main avec une pression légère? N'ai-je pas, en dansant, respiré votre bouquet parfumé par votre sein; ne sais-je pas que vous avez les cheveux blonds, la taille souple et nonchalante, que vous dansez à ravir?

Qu'aurai-je appris de plus sur vous, quand je vous aurai suivie pas à pas pendant plusieurs mois, comme votre chien ou comme votre ombre ?

Une existence claire et limpide comme la vôtre se pénètre d'un seul coup d'œil.

— Vous croyez ? répondit la fausse Jeanette, qui ne put réprimer un imperceptible sourire à ces dernières paroles de M. Jean ; j'ai des yeux bleus et les cheveux blonds, comme vous l'avez très-bien remarqué ; mais qui vous dit que je ne sois pas perfide, acariâtre, méchante, insupportable ? Toute jeune fille est charmante au bal, et la danse adoucit les caractères les plus revêches.

— Calomniez-vous à plaisir ; les divini-

tés peuvent seules mal parler d'elles, sans blasphémer; mais vous ne me ferez pas changer d'avis.

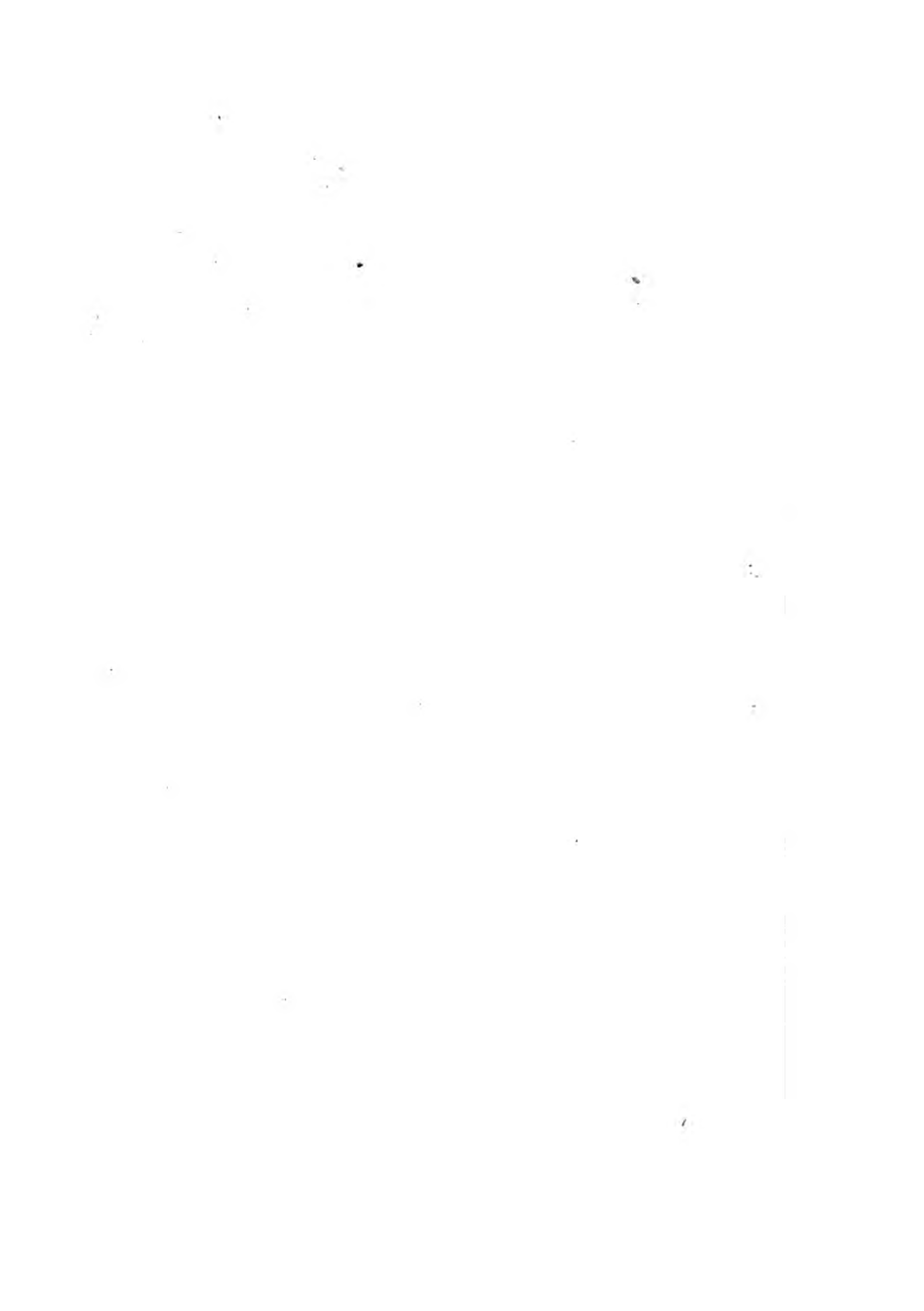
— Eh bien ! soit; je suis un composé de perfections; je ne contesterai pas là-dessus avec vous, quoiqu'il y ait bien de l'exagération dans ce que vous venez de dire.

Mais, de tout cela, il ne s'ensuit pas que je doive accepter votre amour aussi vite qu'il est né.

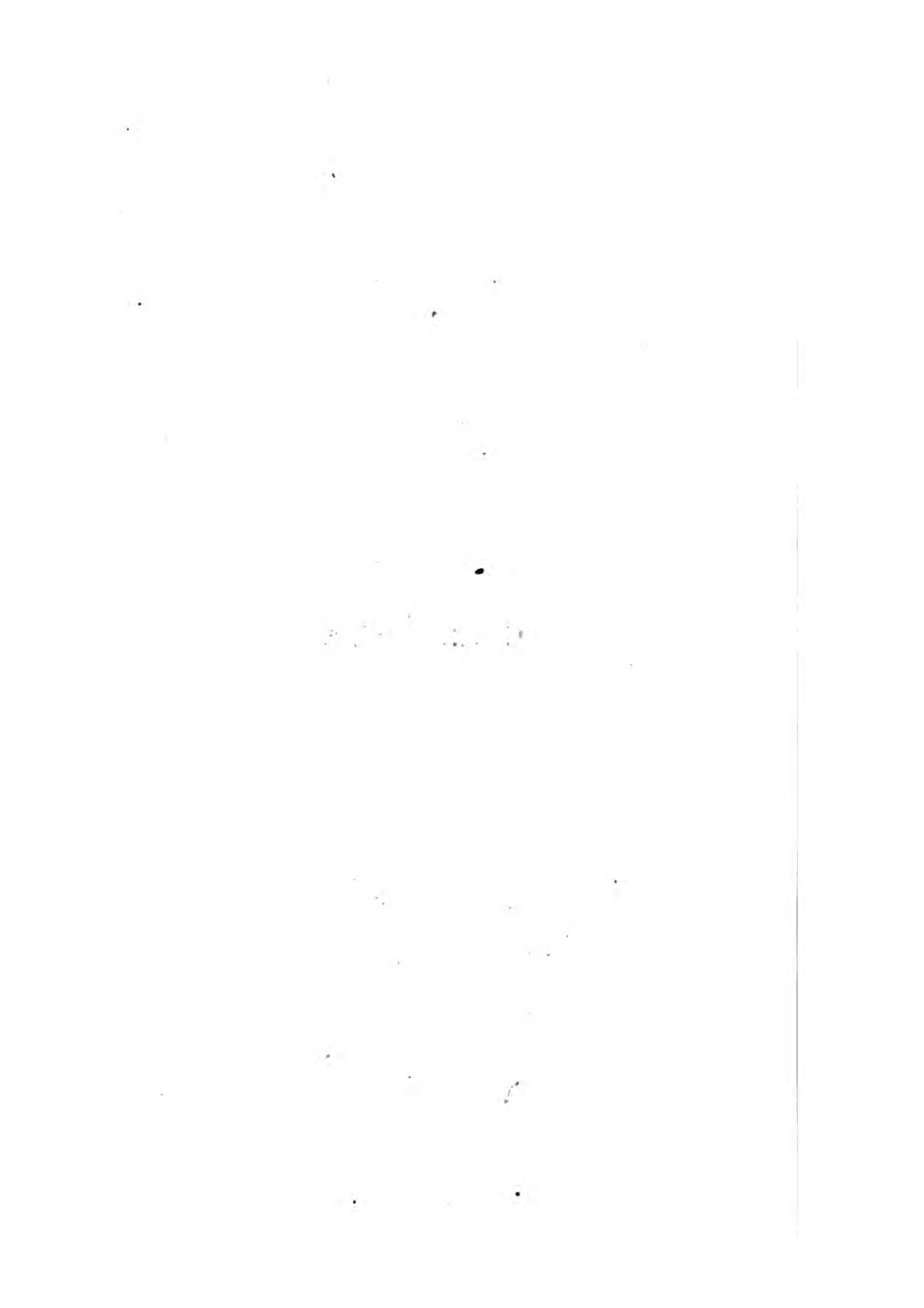
— Qui vous demande cela? Je veux, si vous me le permettez, vous prouver combien peut être durable un sentiment qui n'a eu besoin que d'une minute pour naître et d'une heure pour le développer.

— Oh! je vous en préviens, si cette fan-

taisie née avec le bal ne meurt pas avec lui, et si vous vous souvenez de la petite ouvrière en dentelles que le contraste de plusieurs laiderons vous a fait trouver gentille, vous serez obligé de me faire une cour dans les règles, de filer le parfait amour comme un héros de romans d'autrefois, et il n'est pas dit qu'au bout de toutes ces épreuves je ne vous rie au nez et ne vous fasse une belle révérence en vous disant : votre servante.



## **Chapitre huitième.**



## VIII.

Un nouveau rigodon interrompit cette conversation à propos, et Justine qui se tenait discrètement à l'écart et chaperonnait assez négligemment sa prétendue nièce, comprit bien vite, avec cette pro-



tonde entente du cœur humain en général, et de celui de leur maîtresse en particulier qu'ont les femmes de chambre dignes de ce nom, que madame de Champrosé s'intéressait à M. Jean d'une façon assez suivie, et n'était pas loin de voir son vœu exaucé.

Le bal tirait à sa fin; les ménétriers, fatigués de racler, de souffler et de taper leurs instruments, tâchaient vainement de réveiller un reste d'ardeur en profitant des pauses de la musique pour s'humecter le gosier; le sommeil et l'ivresse les gagnaient; les quinquets commençaient à manquer d'huile, et les bougies, arrivées à leur fin, menaçaient de faire éclater leurs bobèches.

L'Aurore, qui venait de quitter la couche du vieux Tithon, jetait à travers les rideaux ses tons de pastel bleuâtres.

Quelqu'un de bien avisé proposa, avant de rentrer se coucher, d'aller dans les prés Saint-Gervais voir le lever de l'aurore, boire du lait chez le nourrisseur, et cueillir des lilas :— On était au commencement de mai, qui est l'époque de ces fleurs si chères aux Parisiens, et dont ils admirent avec raison les jolis thyrses violets.

La proposition fut accueillie comme elle le méritait, et tout le bal, même les gens d'âge plus mûr, à qui le lit aurait mieux convenu qu'une course dans la rosée, partit avec des cris de joie pour les fameux

prés, une des plus fraîches verdure des environs de Paris.

M. Jean offrit son bras à mademoiselle Jeannette, qui l'accepta, sous la sauvegarde toutefois de Justine, qui répondait de sa vertu.

Le droguiste offrit le sien à Denise, qui, tout heureuse de reprendre son captif, ne jugea pas à propos d'entrer dans des récriminations inutiles.

Le troisième clerc fut tout heureux que Nanette, la belle aux boucles de marcasite, voulût bien marcher à côté de lui, et, ainsi appareillée, la bande s'enfonça couple à couple dans les petits sentiers qui séparent les massifs odorants.

Parmi ces groupes, la plupart d'amants et de fiancés, quelques baisers, grâce aux détours des allées, avaient été pris et rendus, car ces choses-là ne se gardent pas.

M. Jean, lui, n'osa pas s'émanciper jusqu'à de telles hardiesses; mais il serra quelquefois contre son cœur le bras de madame de Champrosé, pour laquelle il fit la plus énorme gerbe de lilas blancs et violets que jamais grisette ait emportée des prés Saint-Gervais dans sa mansarde. Il avait renversé pour elle toute la corbeille de Flore.

C'eût été un charmant sujet de tableau pour M. Lancret, peintre des fêtes galantes, que ces groupes d'amoureux qui

se perdaient exprès dans les étroites allées.

Ces jupes de soie et de pékin, aux couleurs riantes, tranchant sur le fond de la verdure ; ces corsages, qui sans être échan-crés avec la noble impudence des femmes de la cour, laissaient apercevoir ou plutôt deviner des charmes naissants , mais déjà mûrs pour l'amour ; ces bras jetés nonchalamment autour des tailles ; ces têtes rapprochées, sous prétexte de se parler bas ; ces lèvres adressant à la joue la confiance destinée à l'oreille ; tout cela invitait le pinceau d'un artiste accoutumé à sacrifier aux Grâces, et formait un coup d'œil aussi agréable pour les yeux que pour le cœur.

Un peu en arrière, marchaient des

groupes de parents et de personnes entre deux âges, les papas, en grand habit à la française à larges basques, à gros boutons miroitants, d'une coupe pleine de bonhomie, la main fortement appuyée sur la canne à bec de corbin, le lampion carrément enfoncé sur la tête; les mamans, dodues et vermeilles, encore appétissantes, vêtues de leurs robes de noces rélargies et d'étoffes à grands ramages et à grandes fleurs, à la mode au commencement du règne, écoutant les gaudrioles de leurs compères en guignant leurs filles du coin de l'œil, bien qu'elles fussent sûres de la sagesse de leurs enfants.

Ces groupes, que le peintre eût pu colorer de tons plus chauds et plus mûrs,

faisaient ressortir à merveille toute cette jeunesse, éclatante et fraîche, que l'aurore baignait de sa lueur rose, l'aurore, cette jeunesse du jour !

M. Lancret eût assurément mis Jean et Jeannette au centre de sa composition.

Pour se garder de la fraîcheur, Jeannette avait jeté sur ses épaules la calèche de taffetas gorge-de-pigeon ; mais la soie avait glissé, et comme elle penchait la tête, on voyait sa nuque blanche et polie, où brillaient quelques petits cheveux follets échappés au peigne d'acier qui mordait son chignon ; elle se tenait serrée contre M. Jean, pour éviter les branches emperlées de rosée qui dégouttaient sur sa robe et sem-

blaient vouloir lui barrer le passage pour la retenir plus longtemps.

C'était, du moins, la raison qu'elle se donnait à elle-même; car il était sûr qu'elle pesait sur le bras de M. Jean plus que ne l'exigeaient un chemin parfaitement uni et sa légèreté naturelle.

Pour se donner une contenance, elle faisait prendre à sa figure un bain de fleurs en la plongeant dans la grosse touffe qu'on avait cueillie pour elle, noyant ainsi les roses dans les lilas.

On arriva chez le nourrisseur qui se hâta de traire ses vaches étonnées de voir leur étable envahie par cette joyeuse troupe, et qui retournaient la tête tandis que



leur lait écumeux tombait dans des jattes d'une propreté fabuleuse.

Comme le nourrisseur n'avait pas une quantité de tasses suffisante, Jean et Jeannette, qui formaient un couple que déjà l'on ne séparait plus, tant la nature les avait bien assortis, n'eurent qu'une tasse pour eux deux. Jeannette but la première, et Jean put retrouver sur le bord de la coupe l'empreinte des lèvres charmantes de la jeune ouvrière en dentelles.

Les vieux et M. de Bonnard se firent apporter du vin, préférant le jus de la vigne à ce régal arcadique et fait pour des morveux sevrés depuis peu de temps.

Puis enfin l'on se sépara.

Au moment de se quitter, M. Jean demanda s'il aurait ce bonheur de revoir mademoiselle Jeannette, et celle-ci, s'étant consultée quelques minutes avec Justine, lui répondit qu'elle irait le surlendemain reporter de l'ouvrage à une pratique, et que si M. Jean se voulait trouver rue Saint-Martin, à trois heures du soir, on pourrait faire un bout de chemin ensemble.

Puis, le fiacre qui les avait amenées vint les reprendre, et madame de Champrosé, rentrant dans son appartement par l'escalier dérobé, qui ne manquait jamais aux maisons même les plus vertueuses du dix-huitième siècle, se livra, sous le ciel armorié de son lit, à un sommeil que traversa plus d'une fois l'image de M. Jean.



## **IX.**

**La belle dormeuse s'éveilla à midi passé, heure qui n'avait rien d'in vraisemblable, et avant laquelle il était rare qu'elle sonnât jamais.**

Pour tout le monde, excepté pour la fidèle Justine, elle avait bien réellement passé la nuit à l'hôtel, et qui que ce soit au monde ne pouvait soupçonner son équipée à laquelle personne d'ailleurs n'avait le droit de trouver à redire, puisqu'elle était veuve et libre de ses actions ; mais il est si facile de faire ce que l'on veut en gardant les bienséances les plus étroites, qu'il n'y a que les maladroits qui s'ôtent volontairement ce vernis de bonne réputation toujours agréable et nécessaire.

La discrétion de Justine était assurée ; la marquise possédait un secret, que pour tout au monde sa femme de chambre n'eût voulu voir divulguer ; en outre, une rente assez considérable promise à Justine, au

bout d'un certain nombre d'années, si l'on était content d'elle, répondait de sa fidélité.

Madame de Champrosé ne risquait donc rien avec elle.

Les rideaux doubles et les volets rembourrés qui protégeaient ce temple du sommeil contre la lumière et le bruit furent ouverts, et Phœbus admis au petit lever de la marquise, vint lui faire sa cour et papillonner dans la ruelle.

Justine leva sa maîtresse un peu fatiguée, ou plutôt allanguie de ses prouesses du bal, car Terpsychore qui donne de si fortes courbatures aux hommes, n'a pu parvenir encore à lasser véritablement une

femme, tant ce sexe charmant et léger est fait pour la danse.

Un bain était préparé ; Justine y plongea sa maîtresse, et si quelque indiscret se fût trouvé là, sans être couronné de bois de cerf et dévoré par les chiens, comme Actéon, il eût vu des appâts bien plus parfaits que ceux de Diane, car il n'est point croyable qu'une déesse vraiment bien faite se fût gendarmée à ce point d'avoir été surprise nue ; il fallait qu'elle y perdit et ne se souciât point qu'on fit de ses charmes un détail qui ne leur eût point été favorable.

Ce n'était pas le cas de madame de Champrosé de qui l'on pouvait dire que la

parure ne lui ajoutait rien, et même qu'elle lui ôtait.

Quand le corps de madame de Champrosé se fut déroulé dans l'eau parfumée et tiède, une conversation s'établit entre la maîtresse et la suivante : on pense bien qu'il y fut question de M. Jean.

— N'as-tu pas remarqué, disait la marquise à Justine, combien ce jeune homme diffère des autres qui se trouvaient là ? et ne trouves-tu pas qu'il a le meilleur air du monde ?

— Je suis de l'avis de madame, répondit la complaisante Justine ; ce garçon paie effectivement de mine.

— Il n'est point emprunté ni gauche dans ses manières.



— Oh ! pour cela, non ; il a les façons fort bonnes.

— Il s'exprime agréablement, et ses mots, pour être simples, n'en s'en sont pas moins choisis.

— Pour cela, je m'en rapporte à l'avis de madame, qui s'y connaît mieux que moi ; et d'ailleurs ce jeune homme parlait trop bas et trop près de l'oreille de mademoiselle Jeannette pour que je l'entendisse.

— Penses-tu qu'il soit amoureux de moi ?

— Je crois que madame n'a pas besoin de mes lumières là-dessus.

— Il m'a dit des galanteries ; il m'a fait même une déclaration ; mais ce n'est point

assez : je veux savoir s'il sent à mon endroit une de ces passions fortes et soutenues, comme tu dis que les roturiers en éprouvent.

— Autant que je puis me fier à mes faibles connaissances, M. Jean me semble avoir dans le cœur le germe d'un amour véritable.

— Le germe seulement ?

— Un peu de vertu et de résistance feraient de cela une de ces passions dont je parlais à madame, et qui n'existent point dans le grand monde.

— Justine, il me paraît que vous êtes un peu bien impertinente ; il semblerait, à ton dire, que nous autres duchesses et mar-

quises, nous n'ayons pas la défense qu'il faut dans les choses d'amour.

— On n'est pas grande dame pour se gêner en tout, et les règles de morale, faites pour les petites gens, n'ont rien qui doive gêner les personnes de qualité; mais je voulais insinuer que c'était peut-être grâce à cela que les marquis, vicomtes et chevaliers ne sont amoureux que superficiellement.

— Ainsi donc, si je veux être aimée de M. Jean, tu me conseillerais la vertu?

— Je n'aurais pas osé dire cela formellement à madame, de peur de lui paraître ridicule; mais telle est mon idée.

— Quelle fille singulière tu fais, Justine;

tu as vraiment des imaginations de l'autre monde ; mais je m'y conformerai, ne fût-ce que pour voir.

— Madame veut - elle sortir de son bain ?

— Oui ; roule-moi dans un peignoir, et porte-moi à mon lit ; nous continuerons la conversation.

Quand madame de Champrosé se fut établie sur les oreillers que Justine faisait pouffer d'une main légère, l'entretien se poursuivit de la sorte entre la maîtresse et la femme de chambre :

— Justine, cela contrariera peut-être tes idées de vertu, mais j'ai donné rendez-vous à M. Jean, rendez-vous en plein-vent,

il est vrai, et qui ne peut tirer à conséquence ; mais un rendez-vous, enfin.

— Madame, je ne vous blâmerai point de cela. Puisque vous désiriez poursuivre cette aventure, il ne fallait pas en perdre tout d'abord la trace.

Sans ce rendez-vous, comment aurions-nous retrouvé M. Jean, que nous ne connaissons pas, à moins de le demander à M. Bonnard, qui le connaît.

— Tu as l'esprit judicieux, Justine, mais ce projet, quoique bien conçu, ne laisse pas que d'être assez embarrassant à l'exécution.

— Que madame la marquise daigne se reposer sur moi des détails et des fatigues

de l'exécution ; je m'en vais lui dérouler mon plan de campagne : d'abord il me faudrait vingt-cinq louis.

— Prends-les. Il y a de l'or dans le tiroir du petit bureau en bois de rose, là-bas, près de la fenêtre.

— Je les ai.

— Continue, maintenant.

— Avec ces vingt-cinq louis, je vais louer une jolie chambre très-virginale et très-modeste, et je la garnirai de meubles tels que peut les avoir une ouvrière en dentelles qui a les doigts agiles et à qui l'ouvrage ne manque pas ; car si vous voulez voir plus tard M. Jean, avec un peu plus de commodité et de mystère que dans la rue, vous

ne pourrez, à moins de détruire complètement son illusion, le recevoir à l'hôtel de Champrosé, où votre suisse ne serait pas médiocrement étonné de s'entendre jeter un nom si uni.

— Tu raisones à merveille, cette chambre me paraît la plus nécessaire du monde.

— Je l'arrêterai dans la journée, puisque madame en tombe d'accord ; il faudrait ensuite un trousseau complet : fourreaux, déshabillés, casaquins, cornettes, car la garde-robe de madame de Champrosé, toute bien fournie qu'elle soit, ne peut servir à mademoiselle Jeannette. Abondance de bien nuit quelquefois.

— Tu es sentencieuse comme un philo-

phe ; mais tu as raison, ce qui n'arrive pas toujours aux philosophes.

Le trousseau est accordé ; mais que tout cela soit de bon goût. Je ne veux pas pousser le travestissement jusqu'à n'être pas jolie.

— Soyez tranquille, on vous aura des toiles fines qui ne vous blesseront point, des milleraies rose et blanc, ou blanc et bleu, des indiennes à petits bouquets et autres étoffes printannières fraîches et de peu de prix, que la saison autorise, et comme madame est blonde, et que ses cheveux sans poudre vont paraître davantage, il lui faudra de petits bonnets simples et coquets, où, vu l'état de Jeannette, nous pourrons mettre de la dentelle.



— Ce sera charmant, dit en frappant ses petites mains l'une contre l'autre, la marquise déjà tout enthousiasmée de ces toilettes, dont l'idée lui souriait comme à un gourmet celle d'un repas de pain bis, de crème et de fraises fait sur l'herbe, au printemps, devant quelque métairie.

— Madame serait du dernier mieux, même en torchon ; elle pare tout ce qu'elle porte, et d'ailleurs les choses n'ont pas toujours besoin de coûter beaucoup pour être jolies, et elle ne sera pas, je l'espère, trop rebutée de sa garde-robe de grisette.

— Ce qui va me coûter beaucoup, ce sera de ne pas être chaussée de soie.

— Il y a des bas de fil ou de coton, si

fin, que madame ne s'apercevra pas de la différence.

L'on pourrait même risquer le bas de soie sans pécher contre la vraisemblance, car quelques-unes d'entre les plus huppées des grisettes se permettent cette coquetterie.

— Tu me rassures ; mais comment nous arrangerons-nous demain pour aller à ce rendez-vous ? Je ne puis sortir d'ici à trois heures en grisette.

— Assurément, non ; mais madame n'a qu'à se faire conduire par son carrosse à quelque église ou à quelque magasin ayant une double issue où un fiacre nous attendra ; nous y monterons, et nous irons à la

chambre de Jeannette, où j'habillerai madame de façon à lui faire croire qu'elle n'a jamais fait toute sa vie que de la dentelle.

x.



Les choses ainsi convenues, Justine leva la marquise de Champrosé, et, après l'avoir remise aux mains des autres femmes pour finir de l'accommoder, la quitta après lui avoir demandé le congé de sortir.

L'abbé fut introduit et admis comme de coutume à faire sa cour ; malgré les souffrances que devait lui causer l'amour qui le brûlait, il avait le teint rose et paraissait très-frais pour un homme rôti, calciné, tombé en cendres ; le chevalier ne tarda pas à paraître, suivi du commandeur, qui précédait le financier, de sorte que la ménagerie familière de madame de Champrosé se trouva au grand complet.

Ils furent tous enchantés de voir la marquise dans de meilleures dispositions, qu'ils attribuèrent d'un commun accord à l'influence salubre de la promenade au Cours-la-Reine.

Mais pas un parmi ces hommes perspicaces ne devina que la fraîcheur de ma-

dame de Champrosé venait de ce qu'elle avait passé la nuit au bal, et le feu de ses prunelles de ce qu'elle n'aimait aucun d'eux.

Justine ne perdit pas de temps, et, en effet, il n'y en avait pas à perdre, puisque tout devait être prêt pour le lendemain.

Elle loua près d'une église une chambre et un cabinet fort convenables, au prix de cent cinquante livres par an, dont elle paya sur-le-champ un quartier; puis, elle alla chez un marchand de meubles d'occasion, où elle acheta ce qu'il fallait pour garnir les appartements de mademoiselle Jeanette, ayant soin de ne rien choisir que de très-propre, mais qui n'eût point l'air trop

neuf ; et, avec l'aide de deux garçons tapis-  
siers assez adroits, elle eut bientôt mis le  
nid en état de recevoir l'oiseau.

Elle se procura aussi, chez une lingère de  
ses amies, du linge tout fait et assez bon, et  
quatre couturières largement payées eu-  
rent bientôt coupé, bâti et cousu les étouf-  
fes qu'elle leur avait livrées, sur un patron  
à la taille de madame de Champrosé.

Le lendemain tout se passa comme il  
avait été réglé.

Sortie de chez elle, dans sa voiture et  
avec les habits de sa condition, madame de  
Champrosé se fit conduire à l'église de  
Saint-R., entra par une porte, se déroba  
par une autre, et trouva dans le fiacre qui  
l'attendait, une mante que Justine y avait

**mise pour qu'elle la pût jeter sur son costume de grande dame, et monter à la chambrette sans qu'on la remarquât.**

L'escalier était un peu raide et fait en échelle de moulin, une grosse rampe de bois le bordait d'un côté et de l'autre, une corde aidait à l'ascension.

Il y avait loin de là à l'escalier de l'hôtel de madame de Champrosé, si commodément ménagé par le sieur Ledoux, architecte de la favorite, orné de bas-reliefs représentant des bacchanales d'enfants, par Lecomte, et côtoyé d'une rampe ouvree et fleuronnée par le célèbre serrurier Amour; mais ce contraste plut à la marquise, qui posait en chancelant, sur les marches ra-



boteuses, un pied habitué à fouler des degrés de marbre et des tapis moelleux.

En entrant dans la chambre, madame de Champrosé fut on ne peut plus satisfaite du zèle de Justine, car ce petit asile, tout en ne dépassant en rien la médiocrité, avait tout ce qu'il fallait pour nicher convenablement l'innocence ou l'amour.

Si madame de Champrosé eût été philosophe (mais elle ne l'était pas), elle eût pu faire mille réflexions fastidieuses sur la folie des mortels qui se tourmentent de mille manières, pour acquérir un luxe qui n'est point nécessaire au bonheur.

En effet, cet intérieur que le peintre Chardin, si vanté à bon droit par M. Di-

derot, eût aimé à reproduire, formait avec sa boiserie grise, son carreau recouvert d'un tapis usé, sa cheminée de faux marbre surmontée d'un camayeu, sa fenêtre aux vitres étroites et dont quelques-unes avaient un bouillon au milieu, son pot de fayence de Vincennes où trempe une fleur, sa lumière sobre, tranquille, discrète concentrée sur la table à ouvrage, un fond tout aussi favorable à la beauté de la marquise que son opulent boudoir encombré de cabinets de laque, de magots de la Chine, de bicuits de Sèvres, d'impostes de Boucher, de gouaches de Baudouin et de mille superfluités coûteuses.

Le mobilier était des plus simples, mais Justine n'avait rien oublié,

Une couchette de bois ordinaire, peinte en gris et rechampie de blanc, se cachait à demi sous de pudiques rideaux de perse ; quelques chaises à pied de biche, une bergère en velours d'Utrecht vert un peu passé, un peu miroité, mais sans tache ni déchirure, où l'on eût pu jurer que la grand-mère s'était assise pendant dix ans ; une commode en marquetterie à dessus de marbre, à tiroirs garnis de poignées de cuivre rocaille, une petite table bien luisante, bien cirée, à faire honneur à la propreté d'une ménagère flamande, et sur laquelle étaient placés les planchettes, les écheveaux de fil, les pelottes d'épingles et les bobines qui servent à faire la dentelle ; un trumeau garni de sa glace, car il faut bien à la fillette la plus modeste et la plus

pauvre tin bout de miroir pour se regarder, composaient un ameublement qui fit voir plus tard à madame de Champrosé qu'il ne fallait pas de grandes dépenses pour loger le bonheur.

La fenêtre, car cette chambre avait été celle d'une véritable grisette, était entourée d'un cadre de pois de senteur, de liserons et de capucines, les uns en fleur, les autres en train de faire, en attendant mieux, grimper leurs feuilles découpées en cœur, et d'entortiller leurs vrilles après les ficelles tendues par une main prévoyante.

Cette fenêtre donnait sur les jardins d'un vaste hôtel du voisinage, et, par cet accident heureux, la chambre de Jean-

nette échappait à ces horizons de Paris composés d'angles de toits, de tuyaux de cheminées, de grands murs maussades délavés par la pluie, et qui ne sont pas faits à souhait pour le plaisir des yeux.

Les cimes des marronniers, panachées de fleurs, ondoyaient, et le zéphyr en apportait l'amer parfum sur le bout de son aile.

L'examen du logis achevé, l'on procéda à la toilette qui fut faite en un tour de main : il ne s'agissait que de changer de robe et de coiffure, d'aller du composé au simple.

Grâce à l'habileté consommée de Justine, la métamorphose fut complète.

Il n'est peut-être pas si aisé que l'on croit de changer une marquise en grisette ; le contraire serait peut-être plus facile.

Aussi Justine a-t-elle avoué plus tard que cette toilette avait été son coup de génie, son œuvre suprême, et elle a dit que pas une des grandes toilettes de madame ne lui avait coûté de si vifs efforts de conception, et ne lui avait semblé plus impossible à exécuter.

Madame de Champrosé jeta un coup d'œil dans la glace, qu'elle n'avait pas regardée jusque-là, cédant à la prière de Justine qui lui avait demandé de ne point se mirer en détail, mais d'une seule fois pour jouir de la surprise du changement à vue.

La marquise fut à la fois étonnée et ravie ; elle se trouvait une beauté inconnue ; quoique plus charmante que jamais, elle se reconnaissait à peine : tout en elle était changé, jusqu'à la couleur des cheveux et du teint ; par l'absence de rouge et de poudre, l'air, l'expression n'étaient plus les mêmes ; au lieu de cette grâce piquante, de ce grand air, insolence de la beauté, elle avait une physionomie douce, modeste, virginale, presque enfantine, car cette simplicité fraîche la rajeunissait de deux ou trois ans ; elle était une fois plus belle qu'au bal de la veille, où, vêtue des habits de Justine, elle avait nécessairement pris quelque chose de moins pur et de moins distingué, car les habits se moulent sur le caractère, et l'âme de ceux qui les portent

leur font prendre certains plis, et Justine avait une âme de femme de chambre.

— Madame voit qu'elle peut perdre sa fortune sans risque pour sa beauté, et que ses charmes ne sont ni chez la marchande de modes ni chez le bijoutier, dit Justine avec un légitime sentiment d'orgueil; tout ce que madame porte ne vaut pas trente livres.

— Mais aussi, c'est Justine qui m'a habillée, répondit madame de Champrosé, rendant le compliment à sa camériste.

Mais il est plus de trois heures. Donne-moi ce petit carton, et conduis-moi jusqu'à l'angle de la rue Saint-Martin, où tu m'abandonneras à mon sort.



Main body of handwritten text, appearing as a list or series of entries, possibly a ledger or account book. The text is very faint and difficult to read.

## XI.

Le travestissement achevé, madame de Champrosé descendit l'escalier, suivie de sa fidèle camériste, qui la soutenait par le coude avec une sollicitude obséquieuse.

Cela sembla singulier à la marquise, de

marcher elle-même dans la rue ; c'était la première fois qu'elle se trouvait en contact avec le pavé de Paris, si boueux, si inégal, si glissant, et pourtant si plein de charmes pour l'observateur et le moraliste, qui savent y glaner mille anecdotes bizarres ou philosophiques.

Elle voyait le peuple de plain-pied, elle qui jusqu'alors ne l'avait aperçu que du haut de son carrosse, et s'étonnait parmi beaucoup de figures tristes et hâves, sur lesquelles la misère ou le malheur avaient laissé leur empreinte, d'en rencontrer plusieurs qui ne différaient pas beaucoup des visages ayant leurs grandes et petites entrées à Versailles.

Contrairement aux habitudes des gri-

settes qui trottent menu et se faufilent à travers les embarras, la marquise marchait avec une gaucherie adorable ; elle hésitait à chaque pas et semblait essayer chaque pavé, comme une danseuse novice qui tâte la corde de sa semelle frottée de blanc d'Espagne.

Les voitures l'effrayaient et lui arrachaient de petits cris.

Le cœur lui battait fort comme celui de toute jolie femme qui va en aventure, et, sans donner dans les rigueurs des Vestales, la marquise n'avait pas tellement l'habitude de ces équipées qu'elle n'en éprouvât quelque émotion.

Il est vrai que les médisants eussent pu

dire que madame de Champrosé n'avait pas vingt ans, et que sans doute elle se formerait, comme la duchesse de B., la baronne de C. et la présidente de T.

Tout en marchant elle se représentait la hardiesse de sa démarche, qui lui avait paru toute simple en projet, tant il y a loin du projet à l'exécution.

Le rêve est toujours charmant, mais la réalité a ses exigences grossières, faites pour blesser les âmes délicates, que la même situation pensée n'effraierait pas.

Les passants la regardaient sous le nez avec un air de curiosité et un sans façon qui l'eussent indignée, si Justine ne lui avait rappelé à propos que ces œillades, in-

pertinentes pour madame de Champrosé, ne devaient pas offenser mademoiselle Jeannette allant porter de l'ouvrage en ville.

Au bout de quelques rues, la fausse Jeannette, mieux entrée dans l'esprit de son rôle, sautillait sur les pavés sans moucher de boue ses jolis bas de soie gris de perle, et soutenait assez bien les madrigaux un peu vifs des amateurs qui croisaient son chemin.

Justine, hardie et délurée comme une soubrette de comédie, formait l'aile et l'arrière-garde, et empêchait les brusques entreprises des jeunes libertins et de ces vieillards luxurieux qui n'ont pas changé de caractère depuis le bain de Suzanne.

On arriva de la sorte rue Saint-Martin, lieu du rendez-vous.

Là , Justine dut quitter madame de Champrosé, car il n'est pas d'usage que les grisettes aient des dames de compagnie ou des suivantes lorsqu'elles trottent par la ville.

Cependant elle ne s'éloigna pas tout-à-fait et se tint à l'écart, en observation, pour accourir en cas où son assistance serait nécessaire.

Madame de Champrosé, quand Justine l'eut quittée, bien qu'elle fût au milieu d'une rue populeuse, se trouva aussi seule qu'au milieu d'un désert d'Afrique ou d'Amérique, et, prenant son courage à deux

main, se mit à raser les maisons comme une hirondelle furtive.

Sa solitude ne fut pas de longue durée. M, Jean, bien que l'heure indiquée par le rendez-vous n'eût pas sonné encore à l'horloge de la paroisse, faisait depuis longtemps pied de grue, car si l'exactitude est la politesse des rois, la politesse des amoureux consiste à devenir galants, si l'on n'arrive pas trop tôt, l'on arrive trop tard.

M. Jean, qui avait aperçu de loin mademoiselle Jeannette, tout en semblant examiner avec beaucoup d'attention, pour se donner une contenance, un barbouilleur qui ornait d'une couche de peinture l'enseigne du *Chat qui pêche*, s'avança d'un pas vif, mais mesuré, vers la belle ouvrière en



dentelles qu'il salua très-respectueusement lorsqu'il se trouva nez à nez avec elle.

Jeannette joua l'étonnement, lorsque M. Jean lui parla, comme si cette rencontre eût été l'effet du hasard, et la plus aimable rougeur vint colorer ses joues; car bien qu'elle fût du monde, madame de Champrosé avait cette particularité de rougir à la moindre émotion.

Lorsque Justine vit M. Jean cheminer auprès de mademoiselle Jeannette, et le couple remonter vers le boulevard d'un air de parfaite intelligence, elle crut que sa surveillance devenait inutile et se retira discrètement pour laisser le champ libre à sa maîtresse.

Rien n'était plus charmant que ce groupe : on eût dit l'Amour déguisé en commis cherchant à faire la conquête de Psyché travestie en grisette.

En les voyant passer, les hommes disaient : Qu'elle est jolie ! Les femmes : qu'il est bien fait ! c'est Cupidon, c'est Vénus !

Et chacun se souhaitait une telle maîtresse, chacune un tel amant.

La rue Saint-Martin, qui voit voltiger le long de ses boutiques tant de gentilles ouvrières et d'agréables coureurs d'aventures, semblait émerveillée de tant de grâces.

En effet, il était difficile de rêver quelque chose de plus charmant que Jeannette ;

la venue de M. Jean, bien qu'elle l'attendît, avait fait épanouir spontanément sur ses joues deux bouquets de roses que Flore eût enviés pour sa corbeille; un feu modeste animait ses prunelles bleues voilées sous de longs cils blonds, comme sous un éventail d'or, et son sein, agité par les battements de son cœur, soulevait le linon de son corsage.

Quant à M. Jean, il avait, sous ses habits simples et propres, un air de distinction à faire douter de la vertu de sa mère, car il était difficile de supposer qu'un pareil Adonis fût sorti d'une souche provinciale et il fallait que quelqu'un du bel air, en passant par là, eût conté fleurette à madame Jean.

C'était le raisonnement que se faisait madame de Champrosé, persuadée de la roture de M. Jean.

Quant au lecteur il ne s'étonnera pas de la bonne mine du jeune homme, en se rappelant l'ennui du vicomte de Candale au souper de la Guimard, sa froideur avec Rosette dans le vis-à-vis, et le caprice qui lui avait pris d'aller au Moulin-Rouge terminer sa nuit par des plaisirs de moins bon ton, mais plus vifs.

— J'avais peur que vous ne vinssiez pas, dit Jean, entrant en matière sans trop d'embarras.

Un regard de Jeannette contenant un doux reproche, et qu'il était impossible de

traduire autrement ; « Que vous saviez bien que je viendrais , » fut sa seule réponse.

— Le cœur me battait fort , car il y a plus d'une heure que je fais semblant de regarder les enseignes des boutiques.

— Je n'étais cependant pas en retard, répliqua Jeannette en levant son doigt effilé vers le cadran de l'église, devant laquelle le couple passait en ce moment.

— L'amour avance toujours, et pour lui les horloges les mieux réglées retardent quand elles ont à sonner des rendez-vous.

— Monsieur Jean, vous êtes d'une galanterie...

— Galant, non ; amoureux , oui. Les beaux messieurs du grand monde sont galants, ils savent dire mille impertinences aimables ; mais nous autres petites gens nous sommes passionnés et sincères ; ce n'est pas notre esprit, c'est notre cœur qui parle.

A ces paroles, débitées avec feu, madame de Champrosé pensa que Justine avait eu raison de prétendre qu'en amour il fallait déroger pour trouver un cœur neuf au sentiment et capable d'aimer de la bonne façon.

— Eh bien ! oui, j'admets que vous êtes amoureux ; mais il ne faut pas gesticuler de manière à nous faire regarder des passants.

— Pardon, mademoiselle, permettez-moi de vous offrir le bras : à marcher près de vous, j'ai l'air d'un inconnu qui cherche à vous aborder, et qui peut-être vous importune.

Si vous l'acceptez, vous êtes sous ma sauvegarde , et si votre beauté attire encore les regards, du moins ma présence les forcera d'être respectueux.

La marquise de Champrosé, qui sentait que ce raisonnement était juste, et qui s'y serait rendue quand même il n'eût pas été juste, appuya le bout de sa main délicate et gantée d'une petite mitaine de filet sur la manche bien brossée de M. Jean ; ainsi appuyée, elle marcha d'un pied plus sûr

sur le pavé glissant, et parvint bientôt au boulevard.

— Mais je voudrais bien retourner chez moi, répondit du ton le plus naïf et le plus modeste du monde Jeannette, qui n'était pas fâchée de prolonger ainsi le rendez-vous et de donner d'une façon naturelle son adresse à M. Jean.

— Chez vous? rien de mieux; mais où est-ce chez vous?

Jeannette nomma la rue.

Seulement, comme elle ne connaissait nullement les rues de Paris, n'étant jamais sortie qu'en voiture, il lui fut impossible d'en trouver le chemin.



Il eût paru invraisemblable à quelqu'un de moins amoureux et de moins préoccupé que M. Jean, qu'une ouvrière en dentelles ne sût pas le chemin de sa maison ; la jeune femme donna pour excuse qu'elle sortait fort peu et habituellement en compagnie d'une amie qui savait mieux s'orienter qu'elle à travers la grande ville, et que, ce jour-là, elle ne l'avait pas amenée pour une cause que M. Jean apprécierait sans doute.

Ce n'était pas à notre jeune homme de trouver cette excuse mauvaise ; il s'en contenta.

Quant à lui, sa position de provincial nouveau débarqué le dispensait de rien connaître aux rues de Paris ; il n'y avait

d'autre moyen que de demander sa route de carrefour en carrefour, ce qui serait fort ennuyeux, ou bien de prendre une voiture de place. et il faut avouer que tout modeste et réservé que fût M. Jean, la perspective d'un tête-à-tête un peu moins en plein vent, dans ce boudoir roulant qu'on appelle un fiacre, lui souriait très-fort.

Il proposa ce dernier moyen à Jeannette qui l'accepta, non sans rougir un peu, mais elle commençait à être un peu lasse, car de sa vie elle n'avait autant marché.



**XII.**



**Trouver un fiacre, ce ne fut pas long ; il en flânait un par là, la caisse peinte en bleu perruquier et doublée en vieux velours d'Utrecht jaune. En amour, souvent un fiacre vaut un bosquet de Cythère.**

Nos deux amants y montèrent, et dans le trajet qui malheureusement n'était pas long, Jean, avec une hardiesse respectueuse, s'était emparé de la main de mademoiselle Jeannette, qui ne l'avait pas trop disputée, et en couvrait les ongles roses de baisers.

La voiture s'arrêta, et un : déjà ! naïf s'échappa des lèvres de madame de Champrosé. Exclamation qui dut charmer beaucoup M. Jean, car elle pouvait passer pour un aveu, ou tout au moins pour la préface d'un aveu.

M. Jean, qui avait donné la main à mademoiselle Jeannette pour descendre du fiacre, n'avait pas lâché les jolis petits

doigts qu'il tenait pressés délicatement entre les siens.

La stricte bienséance eût peut être voulu qu'il saluât et se retirât; mais M. Jean, quoique de province et le plus respectueux du monde dans ses façons, n'était pas homme à lâcher le toupet de l'occasion lorsqu'il le tenait.

Il suivit Jeannette pour l'aider à monter l'escalier, bien qu'elle prétendit le pouvoir faire aisément toute seule, les grissettes n'ayant point d'écuyer pour leur tendre le poing.

Avec une insistance douce quoiqu'opiniâtre, M. Jean, en dépit de la révérence que lui fit Jeannette, arrivée à sa porte,

pénétra dans la chambre d'un air si candide, si décent, si réservé, que madame de Champrosé ne le put trouver mauvais.

— Ah! que dira Justine, pensa la marquise, dès la seconde entrevue, l'ennemi est déjà dans la place et mon cœur bat la chamade.

Un peu fatiguée de sa course et plus émue qu'elle n'osait se l'avouer, madame de Champrosé se laissa tomber dans l'antique bergère, s'éventant de son mouchoir quoiqu'il ne fût pas très-chaud.

Prenant un petit tabouret, M. Jean vint s'établir aux pieds de Jeannette, ce qui n'était pas si gauche, se dit la marquise,

pour quelqu'un d'Auxerre ; car cette position si respectueuse en apparence, et qui se peut prendre vis-à-vis des reines, a cet avantage de ne se prêter pas moins aux audaces qu'aux adorations.

C'est d'un grand stratégiste dans la guerre de l'amour que de s'y mettre tout d'abord, et les Polybes de la chose l'ont toujours conseillé. C'est donc un coup de maître que de débiter ainsi.

— Vous êtes bien logée, mademoiselle Jeannette, dit M. Jean, en promenant son regard autour de lui.

— Oui, fit négligemment Jeannette, il y a assez de place pour travailler et pour chanter.



— Et pour aimer!

— Oh! pour cela, je n'en sais rien; ma tante Ursule avait des principes. Avec sa mine rébarbative, elle recevait les galants de Turc à Maure.

Malheureusement, elle est morte l'année passée! Pauvre tante! Et ici Jeannette éleva vers le plafond, qui représente le ciel dans les scènes d'intérieur, un œil aussi sec que possible.

→ Que Dieu veuille avoir son âme, s'exclama d'un air de componction suffisante Jean, qui n'était nullement fâché du trépas de cette tante revêche, dragon qui gardait les pommes d'Hespérides, — et vous vivez seule, ici?

— Je ne vois que ma cousine Justine ; vous savez, celle qui m'a conduite au bal ; une bien bonne fille. Je ne sors dans la semaine que pour reporter mon ouvrage, et le dimanche pour aller à la messe et à vêpres.

— Où diable la vertu va-t-elle se nicher ? pensa M. Jean, appliquant à la grisette le mot de Molière au mendiant.

— Ma mère et mon père sont morts lorsque j'étais toute jeune ; c'est ma tante qui m'a élevée, et maintenant que je n'ai plus que Justine, vous êtes la première personne étrangère qui ait mis le pied dans ce réduit. Ma cousine me grondera bien de vous avoir laissé entrer.

— Et moi, je vous en remercie comme d'une précieuse faveur. On ne peut voir voler la fauvette sans désirer connaître son nid. Ce me sera une satisfaction bien douce, en pensant à vous, de pouvoir mettre derrière votre image le fond sur lequel elle se détache habituellement.

Le jour, je vous verrai assise dans ce grand fauteuil, près de cette fenêtre, où un rayon de soleil viendra se dorer à vos cheveux, occupant au travail des doigts faits pour le sceptre; la nuit, je me représenterai votre tête virginale faisant des songes enfantins sur le chaste oreiller de ce petit lit bleu et blanc, et je saurai le matin quelles sont les fleurs que vous respirez lorsque, pour faire honte à l'aurore, vous

allez en vous levant ouvrir votre croisée.

— Oh! monsieur Jean, vous parlez comme écrivent ceux qui font des chansons. Seriez-vous un auteur et méditeriez-vous une pièce pour la comédie? dit Jeanette d'un air un peu alarmé.

— Rassurez-vous, mademoiselle Jeanette, je ne suis pas assez dénué de poésie pour faire des vers.

— Oh! tant mieux, si j'aimais quelqu'un, je voudrais qu'il n'eût d'esprit que pour moi.

— Ainsi donc, vous vivez contente.

— Oui, mon travail de dentelles qui n'a rien de répugnant ni de pénible, et que je

ferais même par amusement, me donne suffisamment de quoi vivre; il est vrai que je vis de peu.



— Et vous ne sentez pas qu'il vous manque quelque chose?

— Nullement. N'ai-je pas du bon lait pour mon déjeuner et une voisine officieuse qui prépare mon humble repas, car dans notre état il faut se conserver les doigts nets.

Mon mobilier n'est-il pas gentil, surtout depuis que ma tante Ursule m'a légué son fauteuil à oreilles et sa belle commode à poignées de cuivre; allez, il y a peu de grisettes qui soient aussi fières et aussi braves que moi: j'ai un déshabillé pour

chaque saison, vert pour le printemps, rose pour l'été, lilas pour l'automne, feuille-morte pour l'hiver, sans compter les fourreaux pour tous les jours.

Quant aux bonnets, ce n'est pas cela qui m'embarrasse, je me fais de quoi les garnir et je me traite en bonne pratique.

En faisant cette énumération de ses richesses, Jeannette s'était levée et déployait ses robes avec un mouvement de coquetteries enfantine suprêmement bien joué ou peut-être naturel.

Ces ajustements, quoique simples, étaient de bon goût, venaient des meilleures faiseuses et pouvaient flatter la marquise, car ils la rendaient jolie aux yeux de M. Jean.

— Vous n'avez pas besoin de tout cela pour être belle, dit galamment le jeune phénix d'Auxerre après avoir admiré les richesses de Jeannette.

— Oh ! pas besoin ! cela est bon à dire ; mais vous ne ferez jamais croire à une jeune fille qu'un joli bonnet gâte une jolie figure, et qu'une robe neuve n'ajoute rien à une taille fine.

M. Jean, se souvenant un peu trop du vicomte de Candale, avait sur le bout de la langue une réponse décolletée et mythologique qui eût été de mise chez la Guimard ou dans les coulisses de l'Opéra, mais qui ne convenait nullement dans la chaste mansarde d'une grisette honnête.

Aussi se borna-t il à convenir que la parure *embellissait la beauté*, axiome que les femmes ont toujours trouvé raisonnable, et qui a été mis en lumière un siècle plus tard par un célèbre faiseur d'opéras-comiques.

Cette concession faite, il revint à son idée première et continua :

— Un fauteuil à oreilles, une commode à poignées de cuivre ne remplissent pas tout un cœur, surtout un cœur de dix-sept ans. Justine est une compagne agréable, mais être deux femmes ensemble c'est être seule. N'avez-vous pas désiré d'avoir un ami?

— Oh! si, mais ma tante Ursule m'a dit



que tous les hommes étaient des engeôleurs et qu'il n'y avait pas d'amitié entre une jeune fille et un jeune homme.

— D'amitié, non ; mais de l'amour.

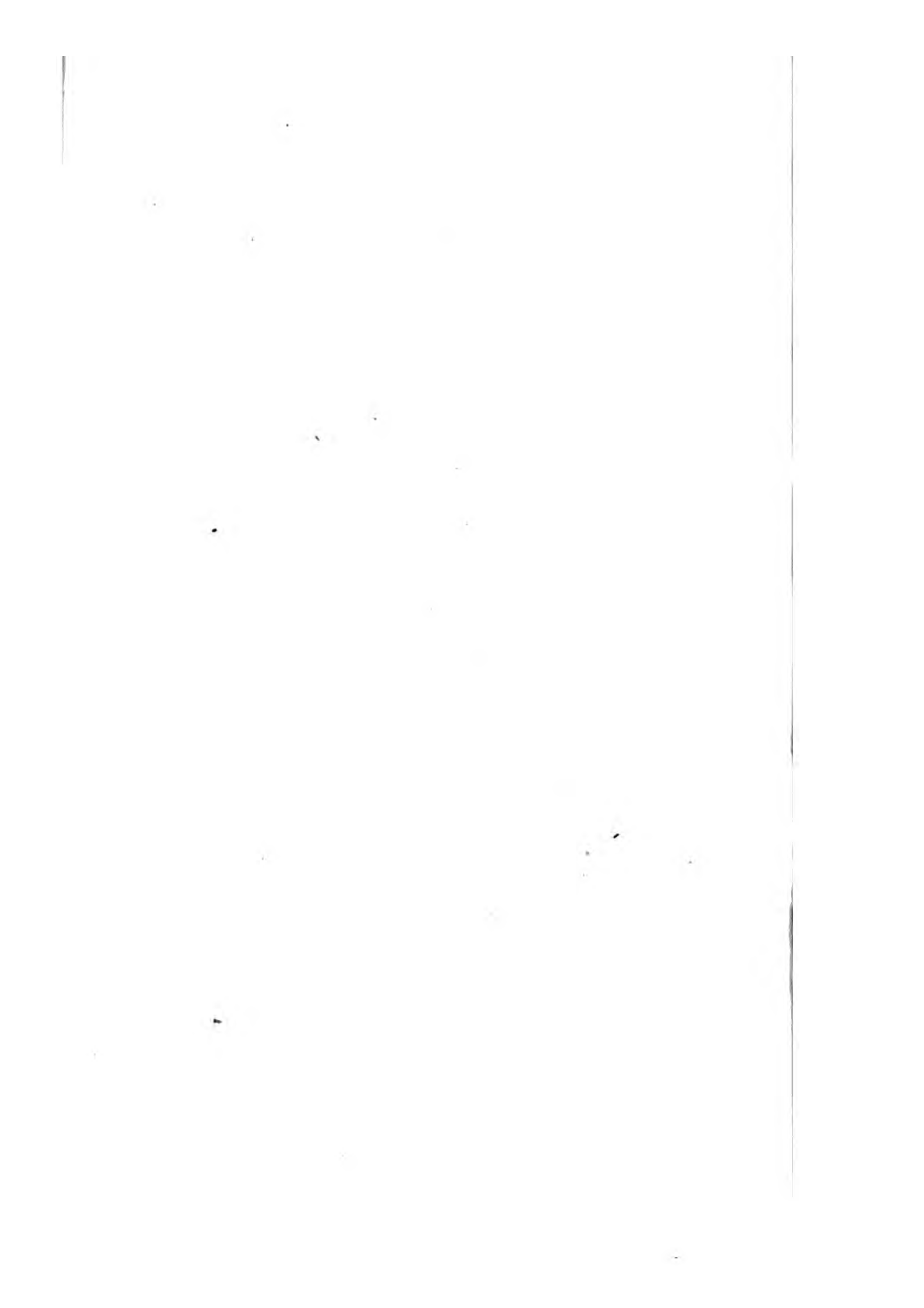
— L'amour est un péché.

— Le plus charmant péché du monde et celui qui se pardonne le plus facilement dans le ciel, dit M. Jean en attirant à lui mademoiselle Jeannette, qui le repoussa d'un « laissez-moi » si faiblement accentué, qu'il n'en fit rien et posa un baiser sur le front rose de la jeune fille, qui se trouvait à la hauteur de ses lèvres.

Un bruit de pas dans l'escalier se fit entendre fort à propos pour la vertu de Jeannette.

M. Jean, pensant que cette occasion se retrouverait, laissa s'envoler la colombe qu'il tenait déjà par l'aile, et prit congé de l'air le plus civil du monde, après avoir pris toutefois rendez-vous pour le dimanche suivant.

Madame de Champrosé prit par contenance un livre dépareillé sur une étagère, Huon de Bordeaux, ou les quatre fils Aymon, nous ne savons plus lequel, se jeta sur le fauteuil, allongea ses pieds sur le tabouret, et attendit Justine qui ne vint pas encore, car le bruit de pas n'avait été qu'une fausse alerte.



### **XIII.**

**Justine ayant vu sa maîtresse sous la sauvegarde de M. Jean, avait profité de l'occasion pour aller rendre visite à ce courtaud de boutique, frais et bête, qui lui semblait le type du véritable amour, et**

dont la solide galanterie lui plaisait plus que les grâces un peu mièvres du chevalier.

S'il ne parlait pas en mots choisis, le courtaud avait auprès des femmes l'éloquence qui persuade, et mademoiselle Justine le trouvait un Cicéron dans le tête-à-tête.

Aussi eurent-ils ensemble une conversation assez longue, et lorsque la femme de chambre vint retrouver madame de Champrosé dans la chambre de Jeannette, le jour était-il entre chien et loup.

Sa maîtresse tenait en main un livre plutôt par contenance que pour s'occuper l'esprit, qu'elle avait suffisamment en éveil

comme cela, car pour une femme les romans qu'elle fait sont plus amusants que ceux qu'elle lit, fussent-ils du citoyen de Genève, de M. Arouet de Voltaire ou de M. de Crébillon le fils.

La prévoyante Justine, qui avait arrangé en route une petite excuse pour rendre son absence un peu prolongée décente et plausible, n'en eut aucun besoin.

Madame de Champrosé ne s'était pas aperçue que Justine eût tardé si longtemps; elle ne vit même pas l'œil brillant, la joue allumée de sa camériste, et sa coiffure un peu irrégulière quoique rajustée qui eût pu lui donner le soupçon que Justine n'avait point passé tout son temps à faire sentinelle; et d'ailleurs la marquise, bonne et

indulgente, ne s'en fût pas autrement formalisée, surtout en ce moment où elle avait besoin d'elle.

— Ah ! vous voilà, Justine, dit la marquise, en sortant de sa rêverie et avec un petit cri qui indiquait plutôt la surprise que l'attente.

— Je suis aux ordres de madame, répondit la soubrette en s'inclinant d'un air respectueux et contrit.

— Justine, défaites-moi, dit la marquise en s'abandonnant aux mains de sa femme de chambre.

— Ce sera bientôt fait, et j'ai là tout ce qu'il faut pour rajuster madame.

L'habile Justine, en quelques tours de peigne, eut bientôt fait disparaître l'ouvrière en dentelles et remis madame de Champrosé à la place de Jeannette.

Le déshabillé à mille raies, le fichu de linon, les bas de soie gris et les petits souliers à boucles disparurent comme par enchantement, pour laisser paraître les vêtements d'une personne de qualité qui ne veut pas tirer l'œil.

Ainsi accoutrée, madame de Champrosé regagna, suivie de Justine, la voiture qui l'attendait, et se fit mener à son hôtel, où son absence, parfaitement motivée, n'avait pas été remarquée.

Pendant le trajet, Justine avait respecté



le silence de sa maîtresse qui, le cœur agité d'émotions inconnues, se livrait délicieusement à ces douceurs nouvelles; un frais étonnement la rendait distraite à la fois et joyeuse; quoiqu'elle ne dît rien, sa charmante figure pétillait de pensées.

Le financier et l'abbé, qui ce soir-là soupèrent avec elle, la trouvèrent la plus jolie du monde sans savoir pourquoi, et d'une beauté qu'on ne lui avait pas vue encore; car cela soit dit sans vouloir faire de comparaison irrespectueuse, il en est d'une femme comme d'un cheval de race : il faut les voir tous deux animés.

Et certes, madame de Champrosé avait une âme ce soir-là : elle sourit fort agréa-

blement au financier, et traita l'abbé beaucoup mieux que de coutume.

Elle riait de leurs plaisanteries, qui lui fournissaient un prétexte d'épancher sa gaîté intérieure, comme s'ils eussent dit les choses les plus piquantes et les plus spirituelles; et cependant M. le financier Bafogne avait de l'esprit comme un coffre et de la grâce comme un sac; et l'abbé, bien qu'il sût du latin et qu'il fût au courant du jargon des ruelles, ne promettait nullement, s'il persistait à être d'Église, d'égaliser l'aigle de Meaux ou le cygne de Cambrai.

Mais, comme le disent certains philosophes qui ont du bon, malgré leur obscurité, rien n'existe qu'en nous-mêmes;

c'est notre gaieté ou notre tristesse qui rend les horizons rians ou tristes : une personne ayant l'âme en joie trouve à se divertir là où d'autres moins heureusement disposées ne voient rien qui les puisse intéresser.

Madame de Champrosé, dans l'état d'esprit où elle était, se fût amusée fort avec des gens de moins d'agrément que l'abbé et le traitant.

Cependant à la fin ils la fatiguèrent, car le vacarme de leurs éclats de rire devenus bruyants et incommodes la distrait d'une pensée trop agréable pour la vouloir perdre dans les banalités d'une conversation superficielle.

Pour indiquer à ses hôtes, disposés à

prolonger la séance, que l'heure de la retraite était sonnée, elle fit quelques-unes de ces petites mines que les gens qui sont du monde comprennent à demi-mot, quibusque souvent l'idée de laisser un rival seul avec la dame de leurs pensées leur fasse faire la sourde oreille.

La marquise contracta sa bouche de rose en un joli bâillement nerveux, comprimé poliment par la paume de la main, mais assez significatif pour qui voulait l'entendre.

Comme le financier qui s'était levé et avait pris son chapeau au second bâillement, vit que l'abbé ne bougeait pas, il se rassit avec une opiniâtreté jalouse.

Voyant Bafogne prendre position dans

sa bergère, comme un homme qui s'arrange pour le reste de la nuit, et l'abbé posé vis-à-vis de lui en chien de fayence, madame de Champrosé sentit qu'il fallait frapper un grand coup, et demanda l'heure qu'il était d'un ton de fatigue et d'ennui assez marqué.

L'abbé, qui était plus usagé que le traitant, comprit qu'il serait de mauvais goût de rester plus longtemps, et, par une manœuvre savante, saisissant le bras de Bafogne, il lui dit d'un ton leste et dégagé :

— Venez-vous, mon cher ? Vous voyez bien que cette chère marquise a besoin de repos.

Bafogne, quoi qu'énormément contrarié,

ne put s'empêcher de faire demi-volte et de suivre la courbure de l'échine de l'abbé dans le salut profond que celui-ci fit à la marquise.

Ces deux messieurs partis, madame de Champrosé, sur qui Morphée semblait tout-à-l'heure distiller ses pavots les plus forts, faits d'expositions de tragédies et de discours académiques, se trouva soudain plus éveillée qu'une chatte guettant un oiseau.

Elle se leva de la duchesse où elle était nonchalamment étendue avec les grâces mourantes d'une femme accablée et fit deux ou trois tours par la chambre ; puis se dirigeant vers la cheminée, elle tira le cordon de moire de la sonnette.

Au tintement argentin de la sonnette, Justine parut aussitôt, car elle sentait l'heure des conversations confidentielles arriver, et elle se tenait prête dans l'antichambre à se présenter au premier appel.

Justine était trop femme de chambre de grande maison pour ignorer combien il est avantageux pour une soubrette d'avoir voix consultative dans les choses de cœur de sa maîtresse.

Quand elle eut défait madame de Champrosé, qui passa un grand manteau de lit de mousseline des Indes garni d'une dentelle de Malines large de trois travers de doigt, et mit sur le coin de l'oreille un petit bonnet le plus coquet du monde, dont les ailes en papillon faisaient le plus char-

mant effet, Justine fit mine de se retirer en adressant à sa maîtresse la question sacramentelle :

— Madame a-t-elle encore besoin de quelque chose?

— Reste, Justine, je ne sens nulle envie de dormir, dit la marquise en se soulevant sur son joli coude rose enfoui dans un oreiller de batiste.

— Madame a quelque chose à me dire?

— Voyez la maligne bête, avec son air étonné. Certainement, j'ai quelque chose à te dire.

— J'écoute, répliqua la soubrette en croisant l'un sur l'autre ses bras nus ornés de mitaines.



— Il faut que je commence moi-même, car tu affectes d'avoir bouche cousue : comment trouves-tu M. Jean ?

— Au mieux.

— Il a les dents belles.

— Fort belles.

— La taille fine.

— Très-fine.

— Ah ça, Justine, allons-nous faire une conversation en écho ?

— Je ne puis qu'être de l'avis de madame. M. Jean me paraît un jeune homme accompli ; il a bonne grâce, se met proprement et danse à ravir.

Quant à son esprit, je ne puis rien dire, car il n'a parlé qu'à mademoiselle Jeanette; mais l'esprit n'est pas nécessaire en amour.

— Il en a, je t'assure, et du plus fin.

— Tant pis.

— Pourquoi tant pis? l'esprit ne gâte rien.

— Je croyais que madame voulait un amour dans le genre naïf.

— Oui; mais est-il indispensable d'être un sot pour aimer?

— On dit : aimer comme une bête; et les proverbes sont la sagesse des nations.

— Que diable, Justine, t'ont fait ces pau-

vres gens d'esprit pour que tu les maltraites à tout bout de champ ?

— Madame, ils ne m'ont rien fait du tout.

— Et c'est pour cela que tu préfères les bêtes ?

— N'est-ce pas une raison ?

— Rassure-toi, M. Jean n'a pas cet esprit que tu crains.

— Je ne cacherai pas à madame que je l'avais soupçonné d'abord d'être poète, à un certain air mélancolique qu'il a.

— Fi donc ! ses ongles sont trop nets, ses cheveux trop bien en ordre, ses bas trop

bien tirés pour cela, et d'ailleurs, je n'ai rien remarqué d'amphigourique dans ses manières de s'exprimer.

— Dès que madame est sûre que ce n'est pas un grimaud de lettres, je le trouve charmant de tout point.

— Penses-tu qu'il m'aime à la façon dont je veux ?

— Je le crois, au juger, fort éperdûment épris de madame, de mademoiselle Jeanette, veux-je dire...

— Oh ! certes, il n'aurait pas la hardiesse de lever l'œil jusqu'à la marquise de Champrosé.

— Peut-être, je lui trouve un certain

brillant dans l'œil, et il a l'air d'avoir le cœur assez haut.

— Mais il faut qu'il ignore que mademoiselle Jeannette est marquise.

— Rien n'est plus facile, car ce jeune homme ne doit pas aller dans les endroits où fréquente madame, et ne monte assurément pas dans les carrosses du roi.

— D'ailleurs, il me rencontrerait, qu'il ne me reconnaîtrait pas : tu as su faire de moi-même deux êtres si différents, que lorsque j'ai sur le dos le casaquin de Jeannette, je ne sais vraiment plus qui je suis.

— Et quand madame le doit-elle revoir, ce beau jeune galant ?

— Dimanche, jour où je suis censée n'avoir point de tâche à remplir ni de besogne à faire en ville.

— Si j'osais donner un conseil à madame, je lui recommanderais, pour la vraisemblance du rôle, de faire un peu la farouche à l'endroit de M. Jean, lorsqu'il lui débitera des douceurs, et de lui donner un peu du busc sur les doigts s'il s'émancipe. Ce sont les façons des petites gens.

— Comme je vais lui dire, finissez ! d'un ton... d'opéra-comique.

— Je dis cela, madame, parce que si Jeanette, qui dans les idées de sa petite sphère doit avoir des préjugés gothiques sur la vertu, se laissait aller tout de suite à des

facilités de grande dame, M. Jean pourrait bien la soupçonner marquise.

— Mais sais-tu que c'est insolent ce que tu dis là.

— Oh ! madame ne peut pas se faire une idée de l'importance qu'on attache à ces choses parmi le menu peuple : aucune défaite n'est vraisemblable avant six semaines ou trois mois de cour ; et puis, en forçant M. Jean à filer le parfait amour comme le font les bourgeoises, madame, j'en réponds, éprouvera des choses qu'elle ne saurait concevoir aujourd'hui.

— Mon Dieu, Justine, que tu es métaphysique ce soir.

— Avez-vous eu faim quelquefois ?

— Quelle singulière question me fais-tu là! — Jamais!... Est-ce qu'on a faim?

— Les paysans et les ouvriers prétendent que si.

— Rien ne me ragoûte à table; je tâte un blanc-manger, je suce une aile de perdrix, je touche à quelques drogues, je bois un doigt de crème des Barbades, et c'est tout.

— Eh bien! si madame restait un jour ou deux sans manger, elle mordrait à belles dents dans un chignon de pain bis et le trouverait délicieux, encore qu'il fût plein de bûches et de son.

— Bon! Et tu me conseilles la diète pour me donner de l'appétit?



— Précisément.

— Il y a peut-être du vrai dans ce que tu dis là.

— Quinze jours de résistance, et je prédis à madame qu'elle sera amoureuse comme une couturière.

— Et M. Jean, que dira-t-il de ce régime ?

— Il s'affolera de mademoiselle Jeanette au point de faire toutes les sottises.

— Tu me dis là des choses de l'autre monde, mais qui ont un certain sens ; tu fais bien de me raffermir dans ces idées, car aujourd'hui même j'ai manqué faire une faute de costume, et oublier que Jeanette n'était pas la marquise de Champrosé.

Il était temps, pour ma vertu, que tu revinsses, et peu s'en est fallu que mon roman ne commençât par le dernier chapitre ; mais pour me conformer à tes plans, je serai désormais d'une pudicité hyrcanienne et bourgeoise.



#### XIV.



Tout en tenant ces menus propos, madame de Champrosé se fit mettre au lit, et Justine se retira lorsqu'elle vit Morphée jeter sa poudre d'or dans les yeux de sa belle maîtresse, ce qui ne tarda guère.

La marquise de Champrosé n'était pas la seule qui fût préoccupée tendrement à l'endroit de M. Jean.

Rosette la danseuse pensait aussi fort assiduellement au vicomte de Candale, depuis le souper de la Guimard.

Rosette, qui avait le cœur sensible, malgré sa vie de Manon Lescaut (et il faut dire à son excuse qu'il n'était guère possible alors d'en mener une autre à l'Opéra), éprouvait des émotions assez rares pour un sujet de la danse récemment sorti de l'espalier : elle aimait !

Ce qui l'avait séduite chez le vicomte, c'était une certaine grâce triste, un vague air d'ennui qui, derrière son esprit, faisait

supposer une âme, chose dont on s'inquiétait fort peu dans ce joyeux dix-huitième siècle.

En ce temps-là il fallait pour plaire avoir la bouche en cœur, le nez au vent, le rouge à la joue ; naturel ou faux, le jarret tendu, l'épée en verrouil, le claque sous le bras, la main au jabot avec un air de marquis de Moncade, offrir des pastilles de sa bonbonnière, débiter des fadeurs ou des équivoques, chanter les derniers couplets contre la favorite, être gai, vif, pimpant, superficiel et surtout rieur, car c'était l'époque des Ris, des Jeux et des Plaisirs, qui devaient régner dans la vie comme dans les ballets et les dessus de porte.

La mélancolie, cette fleur délicate de

l'âme, était considérée comme une maladie qui, d'après son étymologie, regardait M. Purgon et M. Fleurant.

Aussi fallait-il à Rosette un naturel plus tendre et plus distingué pour aimer le vicomte, au moment où ses compagnes, et même des femmes d'un rang plus élevé eussent trouvé qu'il donnait dans le morne et frisait l'ennuyeux, par faute de pointe et de montant.

Quand il était pétillant comme un feu d'artifice, sous le fourmillement des paillettes de son costume et de son esprit, et que dans le premier moment de ses conquêtes il n'avait pas reconnu le vide des plaisirs, Rosette ne s'était pas sentie touchée de son mérite comme elle le fut de-

puis, circonstance qui tendrait à prouver ce paradoxe énorme, que, sous le règne de Cotillon III, à l'Opéra, une danseuse a pu avoir de l'âme, ce qui semble tout-à-fait invraisemblable : ces espèces, n'aimant que l'or, les contrats de rente, les diamants, la vaisselle plate, les carrosses, les laquais de six pieds de haut, et autres choses solides, et ne s'amusant que des plaisanteries les plus insoutenables, en jargon de coulisse ou de débauche.

La pauvre Rosette avait été profondément étonnée de ce que Candale, après l'avoir reconduite en vis-à-vis, l'eût si vertueusement saluée à la porte de sa chambre, car, sans vanité, elle se croyait faite de façon à ne pas mériter tant de respect,



et, dans tout le règne de Louis XV, un fait semblable ne s'était peut-être pas produit.

Rosette n'en dit rien, car cette histoire divulguée eût perdu Candale de réputation.

Aussi le matin, très-inquiète de cette mésaventure, elle fit devant une glace l'examen détaillé de ses charmes : elle déroula ses cheveux qui étaient à pleines mains ; elle regarda ses dents en les découvrant jusqu'à leurs gencives roses.

Jamais jeune loup, égorgeant dans les bois son premier mouton, n'en eut de plus pures ; elle examina son teint plus uni que le satin, que le marbre, que tout ce qu'il

y a d'uni au monde, et elle n'y trouva ni un pli, ni une ride, ni une gerçure, ni une tache de rousseur, ni une vergeture; Hébé, la déesse de la jeunesse; Hygie, la déesse de la santé, ont à coup sûr moins de fraîcheur.

Par un heureux privilège, que le vice a plus souvent que la vertu, les joues de Rosette, malgré le fard et les baisers, conservaient cette fleur de pêche que le moindre contact enlève; elle passa en revue ses bras, qui étaient les plus beaux du monde, et ses jambes, que tout Paris admirait, brillantes comme le marbre sous leur réseau de soie, dans les ballets de Dauberval.

Le résultat de cette inspection fut un sourire. Rosette se trouvait belle.

Elle était rassurée et se donna pour explication que Candale avait ce soir quelque souci dans l'âme, ou bien qu'il était fatigué, quoique le dix-huitième siècle n'admit pas que l'on pût être fatigué.

Elle prit donc une grande résolution, surtout pour une danseuse, plus adroite de ses pieds que de ses mains : ce fut d'écrire au vicomte de Candale !

Les danseuses et même les grandes dames du dix-huitième siècle ne brillaient pas précisément par la calligraphie et l'orthographe.

On a conservé des lettres de madame de Pompadour, de madame la Popelinière, d'un style charmant, mais écrites comme

ne le feraient pas aujourd'hui des cuisinières.

Rosette n'en savait ni plus ni moins que les jolies femmes de son temps. Elle prit une grande feuille de papier et y traça en lettres longues d'un pouce, et de l'aspect le plus hiéroglyphique le billet suivant, qu'elle aurait mieux écrit en trempant le bout de son orteil dans l'encre :

« Mon cher vicomte,

« Je suis très-inquiète de vous, car sans doute vous étiez malade l'autre soir, ou troublé de remords de conscience, lorsque vous vous retirâtes si brusquement et si maussadement. Je vous soupçonne de

m'avoir cédé quelque gros péché quand vous étiez à mes genoux, chez cette grande désossée de Guimard. Venez achever votre confession et ne craignez rien, la pénitence sera douce. Je suis pour vous chez moi toute la nuit et tout le jour, excepté de midi à deux heures, où je répète un pas nouveau avec des gargouillades dont vous serez content, et qui me vont mieux que les rigodons, les tambourins et les loures.

» Adieu, mon cœur.

» ROSETTE,

» Second sujet de danse à l'Opéra. »

» P. S. N'est-ce pas que Guimard est

trop maigre et qu'elle a l'air d'un faucheur quand elle danse ? »

Cette lettre fut portée à l'hôtel de Candale, et remise au vicomte sur un joli plateau d'argent ciselé par Reveil.

Candale ne s'étonna pas autrement des jambages hasardés et de l'orthographe fantastique du poulet qu'il déchiffra assez courageusement, et dit au grand laquais qui attendait la réponse, avec cet air adorable de fatuité des seigneurs d'autrefois, moitié excédé, moitié protecteur :

— C'est bon, j'y passerai.



## XV.

Lorsque madame de Champrosé s'éveilla, sa première pensée fut pour M. Jean. Tous les rêves avaient été pour lui : toute la nuit, sous son ciel à baldaquin, la noble marquise s'était vue dans la petite cham-



bre, louée par Justine , avec le costume de Jeannette, assise dans ce fauteuil qui avait si bien l'air d'avoir appartenu à une aïeule, tenant sur ses genoux l'étroite planchette de l'ouvrière en dentelles et croisant avec ses doigts menus des fils imperceptibles qui s'embrouillaient sous les baisers de M. Jean, dévotement agenouillé sur un petit tabouret devant elle.

Changeant de sphère , madame de Champrosé semblait avoir changé d'âme et de caractère ; l'obsession des galantins qui la bourraient de madrigaux fades , de compliments édulcorés, lui avaient jusque-là produit l'effet de ces sucreries, de ces crèmes fouettées , de ces meringues à la glace qui ôtent le goût des

aliments sains et rassasient sans nourrir.

Trop entourée pour faire un choix, trop prévenue pour éprouver un désir, elle consumait sa vie dans une nonchalance fantasque. Les amours avaient chassé l'Amour. Depuis sa rencontre avec M. Jean, l'Amour avait chassé les amours.

Dès qu'elle fut habillée, le désir d'aller à la petite chambre s'empara d'elle; mais Justine, qui était prudente, malgré ses airs évaporés, représenta respectueusement à sa maîtresse qu'il ne serait pas toujours facile de sortir de l'hôtel incognito, et que les stratagèmes qui réussissaient bien une fois ou deux, à cause de l'imprévu, finissent par s'éventer et se découvrir.

— Madame ferait mieux de prétexter un séjour de six semaines à la campagne, dans un château quelconque.

— Rien ne serait plus facile ; mais si j'annonce que je vais dans une de mes terres, j'y serai attendue ; mes amis de Paris pourraient vouloir me rendre visite, et tout se découvrirait.

— Aussi n'est-ce pas dans un de ses châteaux que je conseillerais à madame d'aller.

— Chez une de mes amies la chose serait bien plus vite découverte.

— N'ai-je pas entendu dire à madame qu'elle avait une parente en Bretagne ?

— C'est vrai, je n'y pensais plus; une vieille tante sempiternelle, perchée comme une chouette dans un ancien donjon, en compagnie d'un tas de hiboux, avec un nom qui fait saigner la bouche tant il est dur à prononcer.

On dit qu'il faut passer par une série de casse-cous pour arriver à cette gentilhommière, qui surplombe de deux ou trois cents pieds sur l'Océan.

— Eh bien, madame ferait bien d'aller rendre visite à sa tante, pour un mois ou deux.

— Justine, que me dis-tu là!

— La parente de madame ne vient jamais ni à Paris ni à Versailles?

— Oh ! non ; elle se croit encore au temps d'Anne de Bretagne et des parlements, et regarde Paris comme une Babylone d'abominations.

— C'est ce qu'il nous faut ; madame, accompagnée de la fidèle Justine, monterait en chaise de poste, s'excusant de ne pas emmener de suite, sur l'humeur quineuse et revêche de la vieille dame, et partirait bien ostensiblement avec un grand bruit de grelots et de fouets ; puis, au premier relai de poste, nous prendrions nos habits de bergère et nous rentrerions dans Paris par une autre porte.

— C'est délicieux ! s'écria la marquise en frappant joyeusement ses mains l'une contre l'autre ; de cette façon, j'aurai de-

vant moi six semaines de liberté! Justine est un vrai trésor.

— Puisque madame la marquise daigne le dire, je n'en disconviens pas, fit Justine avec une révérence comique ; je vau**x** bien mon prix; et M. de Marivaux a mis dans ses pièces du Théâtre-Français des soubrettes qui ne sont pas de ma force.

Madame de Champrosé fit un petit signe d'assentiment, et toutes les choses se passèrent de la façon que Justine les avait réglées.

Le départ convenablement annoncé, la chaise sortit de la cour de l'hôtel, entraînée par trois vigoureux percherons, au bruit d'un tintamarre de fouets qui faisait pous-

ser de pitoyables glapissements aux sylphes fessés dans l'air.

La chaise eut bientôt traversé les rues fangeuses de la grande ville, couvrant les piétons d'un déluge de boue, rouant les chiens, renversant les philosophes qui, à l'instar de Jean-Jacques, tâchaient de se faire accrocher par les équipages, afin de pouvoir mettre dans leurs feuilles des déclamations contre les gens riches à l'adresse de la canaille, que ces sortes d'invectives déclamatoires réjouissent toujours.

L'on sortit de la barrière et l'on entra dans la campagne ; quoiqu'il eût tombé de la pluie dans la matinée et que les chemins fussent détrempés, le ciel brillait dans tout son éclat, et quelques jolis nuages pom-

melés, aussi légers que ceux des plafonds de Fragonard, erraient sur le fond d'un bleu tendre aussi pur que celui de la porcelaine de Sèvres la mieux réussie ; un feuillage d'un vert tendre et gai, car le printemps ne faisait que de naître, et Flore n'avait pas encore vu ses fleurs changées en fruit aller remplir les corbeilles de Pomme, rendait l'horizon agréable et riant comme un décor champêtre peint à l'Opéra par Boucher ; le paysage, quoique moins azuré et vert-pomme dans le lointain, n'en avait pas moins son charme, car la nature, quoique manquant de grâce et un peu grossière, s'entend assez bien à tenir la palette et à manier les pinceaux, et, si elle avait un peu d'académie, on n'aurait rien à lui reprocher.



Il est vrai que les personnages qui peuplaient ces campagnes n'étaient pas habillés taffetas gorge de pigeon et de satin céladon, comme ceux des dessus de porte et des pastorales : les moutons qui paissaient ne méritaient guère l'épithète de blancs que leur prodigue madame Deshoulières ; ils paraissaient n'avoir pas été savonnés depuis longtemps, si même ils l'avaient jamais été ; les tendres agneaux ne portaient au col aucune faveur rose ou bleue, et si la belle Philis eût voulu en serrer un contre son cœur, elle eût infailliblement taché son corsage à échelle, car rien n'était plus crotté que ces agnelets.

Ces moutons étonnèrent un peu la marquise, qui s'était fait, d'après les petits

vers de M. l'abbé, et les gouaches de son éventail, une toute autre idée de la race ovine.

— Qu'est-ce donc que ce tas de haillons qui chemine sur deux grands vilains pieds plats et rouges ?

— Cela, madame, c'est un berger.

— Ciel ! que me dis-tu là, Justine. Tu te moques ! Un berger, ce pataud !... C'est impossible !

— Il ne ressemble guère à ceux de l'Opéra.

— Et il a bien tort, Justine. La réalité devrait copier le faux.

— Sans doute. Marcel et Vestris, quand

ils dansent la courante dans les bergera-  
des, ont bien meilleure façon que cela.

— Et cette autre horreur, qui va battant  
des dindons avec une gaule?

— Nous venons de voir Tircis; mainte-  
nant, nous voyons Philis.

— Justine, tu abuses de ce que je ne me  
connais pas aux choses de la campagne  
pour me dire des histoires incroyables.

Cet affreux morceau de chair mal taillé,  
cette perruque de filasse emmêlée, ce teint  
truité, ces gros jupons rapiécés, cette af-  
freuse cape en guenille, non, ce n'est point  
Philis.

— C'est Philis en personne. Il y a des

milliers de Philis, en France, aussi laides que cela.

— Ah! tu déranges furieusement mes idées pastorales.

En conversant ainsi, madame de Champrosé penchait sa tête tantôt à droite, tantôt à gauche, s'émerveillant de tout ce qu'elle voyait, et toute joyeuse de l'idée que tout en paraissant s'éloigner de M. Jean, elle s'en rapprochait en réalité.

Quand la chaise s'arrêta au relais, madame de Champrosé se prétendit un peu fatiguée, et demanda une chambre d'un air languissant, comme une personne qui se sent attaquée d'une indisposition qu'elle

n'a pu prévoir, et voudrait ne s'être pas mise en route.

La chaise fut dételée, et madame de Champrosé dit qu'elle verrait si dans deux heures elle pourrait continuer son chemin. Comme vous pensez bien, l'indisposition ne fit qu'augmenter, et Justine, du ton d'autorité d'une personne qui s'entend aux choses de la médecine, décida qu'il fallait rebrousser chemin, et l'on repartit, non cette fois dans la chaise de poste, mais dans une carriole louée d'avance par Justine.

Le cheval percheron, attelé à la carriole, ramena d'un joli petit train la marquise et la soubrette à la barrière Saint-Denis, où les malles furent emballées dans un fiacre,

et bientôt les deux femmes se trouvèrent dans le petit logis dont M. Jean, quoiqu'il n'en eût pas l'adresse par écrit, et qu'il n'y fût venu que le soir, sut parfaitement retrouver le chemin.

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

## XVI.

On voit dans certains contes indiens des personnages, soit dieux, soit génies, ou tout simplement magiciens, qui ont la facilité de changer de corps et d'existence sans changer d'âme pour cela.



Grâce à l'industrie de Justine, qui avait su mettre le caprice de sa maîtresse en action, madame de Champrosé, sans talisman, sans paroles de grimoire, se trouvait dans la situation de ces personnages fabuleux.

La transformation, ou, si vous l'aimez mieux, la métamorphose était complète. Rien dans ce réduit ne rappelait à Jeanette la marquise de Champrosé. C'était une existence toute nouvelle.

Il arrive souvent qu'on se déplace dans les conditions même les mieux réglées, mais l'on emporte toujours quelque chose de soi dans la situation qu'on traverse, ne fût-ce que le vêtement, ne fût-ce que le nom ; ici tout était différent, et madame

de Champrosé ne savait plus au juste si elle était marquise ou grisette.

Un rendez-vous avait été pris pour le dimanche. M. Jean, vous le pensez bien, n'eut garde d'y manquer.

Comme c'était jour de fête, le jeune protégé de M. Bonnard, qui était venu de bonne heure, et avait failli surprendre au lit la fausse Jeannette, habituée à se lever tard, proposa, comme c'est l'usage entre commis et grisette, une partie de campagne aux environs de Paris, avec collation de fraises, course à âne dans le bois, et dîner au cabaret du *Lapin-Blanc*.

Ce plan fut agréé. Seulement, Jeannette voulait emmener Justine; mais celle-ci,



qui préférait à la compagnie la plus aimable celle de son courtaud de boutique, garçon peu éloquent sans doute, mais expressif dans le tête-à-tête, s'excusa en disant qu'elle avait à faire des visites qui étaient d'importance et ne se pouvaient remettre. Jean lui sut beaucoup de gré de cette éclipse, et madame de Champrosé ne lui en voulut pas.

On gagna la barrière en fiacre ; M. Jean, encore qu'il ne fût que surnuméraire aux gabelles, paraissait avoir apporté d'Auxerre un nombre suffisant d'écus de six livres dans sa bourse de peau, et se pouvait permettre ces magnificences qui eussent effrayé et épuisé de petits clerks de la bazoche, et même des fils de droguistes.

Les environs de Paris, sans être de la beauté dont les voyageurs prétendent ceux de quelques autres villes, offrent cependant un agréable mélange de cultures de jardins, de marais et de bocages, où les oiseaux et les amours peuvent trouver à se nicher.

Les maisons des cultivateurs avec leurs toits rustiques, les moulins à vent tournant leur aile flasque, les guinguettes qui rient et qui chantent animent ce paysage qui, sans être agreste ni pittoresque, a néanmoins de jolis détails et des charmes imprévus.

Et d'ailleurs il n'y a pas besoin des ombrages et des fraîcheurs de Tempé pour encadrer les amours d'une grisette parisienne et d'un commis.

Jean et Jeannette s'en allaient donc par la campagne, le long des haies où la jeune femme apercevait toujours quelque fleurette à cueillir, le long des blés trop jeunes encore pour pouvoir prêter leurs gerbes et leurs rideaux à l'amour.

L'on arriva ainsi en devisant au bois, où Jeannette fut hissée sur un âne, à son grand amusement, et parcourant plusieurs allées, accompagnée de Jean et de l'ânier, frappant de conserve la croupe de maître Aliboron, qui ne s'en inquiétait pas autrement et happait, tout en trotinant, quelque brindille de feuillage ou quelque tige de chardon, d'où il faisait voler les papillons aussi empressés à courtiser la fleur épineuse que la rose dont on les peint si épris.

La conversation qu'ils eurent ensemble serait difficile à rapporter. Des phrases insignifiantes prennent beaucoup de valeur par l'éclair de l'œil, le tremblement de la voix, la rougeur des joues.

Jean et Jeannette s'aimaient déjà trop pour se le dire, et jouissaient sans avoir le besoin d'exprimer ce qu'ils sentaient du bonheur de se trouver ensemble, dans les champs, parmi les fleurs et la verdure un beau jour de printemps.

Comme l'amour est une passion primitive, on la ressent peut-être avec plus de vivacité quand on se trouve au sein de la nature. Les conventions humaines et sociales s'oublient plus facilement lorsque rien de factice ne les rappelle, et telle vertu



qui serait restée farouche à la ville, s'humanise aux champs.

C'est pour cela que les poètes qui, sous leurs images, cachent quelquefois des idées philosophiques, ont peuplé les montagnes, les vallées, les bois et les prairies, les fontaines, d'Orcades, de Dryades, de Napées, de Limniades, de Nayades, de Pans, d'Égyptans, de Satyres et de Faunes, fort galants et fort amoureux, et n'ont rien imaginé de semblable pour les villes.

— Madame de Champrosé, cependant, ne succomba point à ce charme, et, si elle entendit les conseils des oiseaux qui se becquetaient dans leurs nids, des fleurs qui se penchaient l'une vers l'autre en entr'ouvrant leurs calices, elle ne les écouta point.

Fut-ce par rigorisme ou par souvenir des recommandations de Justine, ou M. Jean, rendu timide par l'émotion, ne sut-il pas profiter de l'ombre protectrice des bosquets et des facilités de la fougère? Non.

L'état où se trouvaient les deux jeunes gens était si délicieux, qu'ils craignaient d'en sortir par quelque entreprise qui eût pu augmenter leur bonheur, mais peut-être aussi le troubler.

C'est ainsi qu'une marquise et un vicomte, déguisés l'une en grissette, l'autre en commis, mangèrent des fraises dans les bois, sans que la vertu eût à gémir que de quelques serremments de mains et de quelques baisers sur le front ou les cheveux,



dont la bergère la plus prude se serait à peine formalisée. — S'il semble étrange à quelque lecteur que M. Jean, qui avait paru plus vif et plus délibéré à son début, se soit alangui de la sorte, nous répondrons qu'alors il était pris de goût seulement, et que maintenant il est pris d'amour.

La sensible lectrice comprendra, nous y comptons, cette nuance délicate.

Les amoureux prétendent vivre d'air, à la façon des Sylphes dont M. Crébillon le fils et M. le comte de Gabalis racontent des choses on ne peut plus étonnantes; mais cette assertion nous paraît fort hasardée, et il est certain que Jean et Jeannette, malgré tout le plaisir qu'ils avaient à cueillir des violettes, des fraises et des baisers

dans les bois, arrivèrent avec un certain contentement au cabaret du Lapin-Blanc.

Le cabaret du Lapin-Blanc faisait assez bonne figure sur le bord de la route.

Son enseigne, comme depuis un temps immémorial, avait été barbouillée par un descendant fort éloigné d'Appelles, des deux côtés d'une plaque de tôle qui brimballait au vent et qu'ombrageait une longue brange de pin ; mais l'hôtelier, peu sûr du talent de l'artiste, et se défiant de la fidélité de la représentation du lapin blanc, avait jugé à propos d'établir dans une cage une enseigne parlante où les yeux les plus ignorants ne se pouvaient tromper.

Un énorme lapin blanc, aux oreilles dé-

mésurées, aux gros yeux vermillés, brochait des babinès en broutant une carotte à côté de sa fallacieuse image, qu'on aurait pu prendre pour un cheval, un cerf ou un éléphant.

La façade du Lapin-Blanc était enluminée, comme le teint d'un buveur, d'une joyeuse couche de rouge qui indiquait aux desservants de la dive bouteille un temple ou tout au moins une chapelle de Bacchus.

Sur le toit de vieilles tuiles moussues où avaient fleuri quelques joubarbes se promenaient des pigeons de toutes couleurs, pauvres oiseaux de Vénus, ne prévoyant pas la crapaudine et les petits pois, et faisant l'amour comme si la broche ne tour-

nait pas incessamment au rez-de-chaussée.

Les poulets montraient dans la cour la même insouciance, bien que quelque gâtesauce, veste blanche au dos, casque à mèche, coutelas au côté, sortît de temps à autre de la salle basse et en empoignât un par l'aile, malgré ses piailllements, car le cabaret était bien achalandé, et la vrille de fumée de sa cheminée, qu'on voyait en spirales bleuâtres sur un fond de verdure, ne s'arrêtait jamais.

Autour de la maison s'étendaient des tonnelles en treillages formant cabinets, et toutes couvertes de houblon, de vigne vierge, de rosiers grimpants et de chèvre-

feuille. C'était champêtre, rustique et galant au possible.

Les parfums des fleurs corrigeaient à propos les arômes culinaires, plus substantiels, mais moins suaves, et une feuille de rose tombait dans un verre, comme pour mêler Vénus à Bacchus.

Les deux amants s'établirent sous une de ces tonnelles, vis-à-vis d'une table garnie d'une grosse nappe bise fort propre, traversée d'une large raie rose, de couverts d'étain, de verres à côtes, et d'un broc d'un petit crû d'Argenteuil assez vert, mais naturel, et n'ayant point reçu le baptême, chose rare chez les cabaretiers, grands convertisseurs de vins, et qui n'en

souffrent point dans leurs caves qui ne soient bons chrétiens.

Le repas fut le plus gai du monde ; les mets, quoique simples, étaient assez bien préparés , et l'appétit leur servait de sauce.

A coup sûr, si quelqu'un eût passé sur la route et regardé à travers les découpures du feuillage ce commis et cette grisette mangeant et riant à belles dents, il n'eût pas soupçonné que ce commis était un vicomte, la grisette une marquise , M. Jean M. de Candale, et mademoiselle Jeannette madame de Champrosé.

On revint à la ville par le plus joli clair de lune, et Jeannette, qui prenait tout-à-

fait l'esprit de son rôle , salua gracieusement M. Jean au seuil de sa maison , dont elle lui referma fort proprement la porte sur le nez.

C'est ainsi que cette journée , commencée sous les auspices de Vénus , déesse de l'Amour , finit sous ceux de Minerve , déesse de la Sagesse.

## XVII.

La pauvre Rosette attendit vainement le marquis de Candale, à qui le personnage de M. Jean rendait difficile d'en soutenir un autre ailleurs.

Elle s'étonna de ce manque de galante-



rie dans un gentilhomme si accompli , et en prit une humeur qui lui fit rabrouer fort aigrement un officier de mousquetaires, un petit-collet , et même un fermier-général qui se voulait émanciper à sa toilette, quoique ces derniers soient en bonne odeur à l'Opéra, et n'y trouvent pas de cruelles, à ce que l'on prétend.

Le soir, elle dansa son pas tout de travers, perdit la mesure, confondit les temps, et risqua de se faire siffler, car elle cherchait des yeux le vicomte dans la salle, et, ne le voyant pas dans sa loge habituelle, elle tâchait de fouiller du regard les clavécins et les bonnets d'évêque où elle le soupçonnait en bonne fortune avec quelque rivale; elle ne put rien découvrir et

rentra toute dépitée dans la coulisse, sans même penser au peu d'effet de la gargouillade qu'elle venait d'exécuter assez mal, il faut le dire, et qui lui eût attiré, bien réussie, des applaudissements qui, certes, eussent fait enrager son amie Guimard.

Le souper, qu'elle était dans l'habitude de donner après la représentation, fut le plus triste et le plus maussade du monde, quelques efforts que fissent pour l'égayer les convives et les parasites qui ne manquent jamais à ces sortes de fêtes. — Ce fut peut-être pour la première fois qu'on s'ennuya chez Rosette.

Le lendemain, voyant que Candale n'arrivait pas, elle résolut un grand coup de tête : ce fut de l'aller trouver, quoique son

amour-propre de femme en pût souffrir ;  
mais l'amour, qui est plus fort que la mort,  
n'a pas de peine, lorsqu'il est véritable, à  
l'emporter sur la vanité.

Elle s'habilla comme une femme qui  
veut être irrésistible, avec un goût, une  
grâce et une richesse inouïs. Il semblait  
que les fées eussent arrangé de leurs mains  
les frêles merveilles de sa coiffure, et bâti  
sa robe avec des pétales de fleurs, tant elle  
était frêle et légère, quoique relevée d'a-  
gréments de toute sorte.

Son chignon à la Dubarry, invention  
charmante due à la favorite, et qui séduit  
par un air voluptueux et négligé, comme  
si la chevelure détachée par une main té-

méraire eût été relevée à la hâte; l'épingle d'or, ayant pour tête un gros diamant, et piquée de biais, ornement que n'adoptent pas les prudes, mais qui sied à ravir, lui donnaient une physionomie de nymphe en conquête des plus agaçantes, et à laquelle le vieux Priam lui-même n'eût pas résisté, malgré les neiges de l'âge.

Elle monta dans un superbe vis-à-vis dû à la tendresse du prodigue prince de R..., et qui n'avait pas coûté moins de cinquante mille livres; magnificence qui ne doit point surprendre, lorsqu'on songe que la Guimard se promène à Longchamps dans une voiture aux roues cerclées d'argent et traînée par six chevaux ferrés de même, rien ne semblant assez beau à ces impures qui

prennent plaisir à souiller l'or pour nar-  
guer la vertu pauvre.

Rien n'était plus magnifique et plus élé-  
gant en même temps que la voiture où  
monta Rosette la danseuse; une reine ne  
l'aurait pas souhaité plus luxueuse.

Outre le chiffre de Rosette tracé en  
fleurs, qui formait le milieu des quatre  
panneaux principaux sur fond d'or, sur  
chacun des panneaux de côté l'on voyait  
répétés, d'une part, une corbeille garnie  
d'un lit de roses sur lequel deux colombes  
se becquetaient lascivement; de l'autre,  
un cœur transpercé d'une flèche, le tout  
enrichi de carquois, de flambeaux, de tous  
les attributs du dieu de Paphos.

Ces emblèmes ingénieux étaient surmontés d'une guirlande en fleurs de bourgou, la plus belle chose qu'on pût voir de ses deux yeux. Le reste était proportionné.

La housse du siège du cocher, les supports des laquais par derrière, les roues, les moyeux, les marche-pieds étaient autant de détails recherchés et finis, qu'on ne pouvait se lasser de contempler, et qui portaient l'empreinte des grâces de la divinité d'un char aussi voluptueux.

Chacun, en le voyant passer, s'écriait que jamais les arts n'avaient été poussés à ce degré de perfection, et que la galanterie ne pouvait aller plus loin.

Ce fut dans ce superbe équipage que Rosette se rendit à l'hôtel Candale, faisant l'admiration des hommes et le désespoir des femmes, qui s'indignaient de ce qu'une *espèce* affichât un tel luxe, lorsqu'elles-mêmes étaient forcées de marcher à pied ou de se faire voiturer dans des carrosses de l'autre siècle, aussi surannés que ridicules, mais bien dignes de charrier ces laideurs rechignés et ces vertueuses momies.



Le suisse, colossal et convenablement vermillonné et bourgeonné, secouant la poudre de sa perruque à chaque mouvement, et faisant osciller sur le dos de sa livrée son énorme queue garnie d'un crapaud, ouvrit la porte avec empressement,

et le vis-à-vis , traîné par quatre magnifiques chevaux aux crinières nattées de rose et d'argent , tourna dans la cour sablée et vint s'arrêter devant le vestibule de l'escalier qui égalait celui d'un château royal, pour la majesté et le grand goût de la décoration.

Là, un valet de pied, assis sur une banquette, et jouant aux cartes avec un piqueur, répondit au laquais de Rosette que le vicomte de Candale n'y était point.

Peu contente de cette réponse , qui déconcertait ses plus chères espérances, Rosette fit approcher le valet de pied et le voulut interroger elle-même.

— Lafleur ou Labrie? dit-elle d'un ton interrogatif.



— Lafleur, pour servir madame, répondit le valet en saluant.

— Réponds-moi franchement, Lafleur, ton maître est chez lui ?

— Non, madame, il n'y est point.

— Tu es sûr qu'il ne se fait point céler ?

— S'il se faisait céler pour les fâcheux, il y serait pour madame. M. le vicomte de Candale nous donne pour consigne de laisser passer les jolies femmes, répondit le maraud, qui se piquait d'esprit et lisait quelquefois des romans dans les antichambres.

— Tu es galant, Lafleur, comme un va-

let de comédie. Voilà deux louis pour ton compliment.

Tu dis que ton maître t'ordonne de laisser passer les jolies femmes..... à moins cependant qu'il n'y en ait déjà une chez lui.

N'est-ce pas qu'il y en a une ?

— Oh ! non, madame. Lorsque M. le vicomte est en affaire réglée, il va dans sa petite maison du faubourg.

— C'est juste, dit Rosette ; où avais-je l'esprit.

— Faudra-t-il dire à M. le vicomte que madame est venue ?

— Oui, n'y manque pas.

— Madame... de quoi ? dit le valet avec un air malicieux, quoique plein de respect.

— Rosette tout court, ou, s'il te faut un titre, — Rosette — de l'Opéra — cela vaut un titre de duchesse.

— C'est bien, madame, je n'aurai garde de l'oublier, et je vais boire les deux louis à votre santé, avec mon ami Champagne.

Rosette fit dire à son cocher de toucher vers le faubourg de \*\*\*, où se cachait la petite maison du vicomte de Candale, qu'elle connaissait par les récits de ses compagnes, sans y être allée elle-même, hélas !

Ce n'est pas d'ordinaire en si brillant équipage qu'on se rend à ces mystérieux asiles, mais bien en carrosse uni, avec une livrée grise, empaquetée d'une vaste thé-rèse ou quelque voile rabattu sur la figure, ou dans une chaise hermétiquement close qui vous jette à la porte, ouverte et refermée aussitôt, sans que le passant curieux ait pu saisir autre chose que la pointe d'une mule de satin et le bout des doigts gantés soulevant le marteau ou tirant le pied de la sonnette.

Comme Rosette n'avait rien à ménager, ni frère féroce, ni mari jaloux, ni protecteur en titre, elle ne risquait rien à se montrer à découvert, et s'en alla heurter bravement à la porte de la petite maison.

Un valet, couvert d'une livrée de fantaisie, et qui habitait là au cas qu'un rendez-vous de jour ou de nuit y amenât M. le vicomte, ouvrit aussitôt et introduisit Rosette dans le sanctuaire.

Ce vénérable portier de Cythère avait l'air grave, empesé, discret et pénétré de l'importance de sa place, qui n'était pas une sinécure, car jusqu'alors le vicomte avait mené joyeuse vie.

Il ne parut nullement étonné de la présence de Rosette, quoiqu'il ne l'attendît pas ; mais M. de Candale avait auprès des belles des façons si persuasives et si triomphantes, que le temps lui manquait souvent pour prévenir les ministres de ses voluptés ; celui-ci pensa donc que c'était un

rendez-vous impromptu, et que le vicomte allait arriver.

Cette petite maison, que rien ne décelait du dehors, et qui se cachait derrière de grands murs insignifiants, vieillis à dessein pour ne pas attirer l'œil, était une des plus élégantes du faubourg : tout y était disposé pour le plaisir et le mystère.

Quatre ou cinq pièces plafonnées en coupole et prenant le jour de haut, la composaient. Tout ce que le luxe peut inventer de rare et de voluptueux y était réuni.

Des mythologies amoureuses dues au pinceau agréable et léger de Boucher, le peintre des Grâces et des Amours, agré-

mentaient les plafonds et les dessus de porte.

Les lambris tourmentés et tarabiscotés avec un caprice inouï étincelaient de dorures en or de plusieurs couleurs et représentaient des rocailles, des palmes, des fleurs entremêlées de musettes, de flûtes de Pan, de nids de colombe, de lacs d'amour, de flèches, de cœurs, de coupes, de flacons et autres attributs galants, sculptés avec beaucoup d'art et de délicatesse.

L'ameublement était des plus galants et des plus magnifiques. De grandes glaces semblaient prêtes à multiplier les objets charmants dont ces lieux enchanteurs avaient le privilège de recevoir la visite.

D'énormes vases de Chine en céladon craquelé y contenaient les fleurs les plus rares, incessamment renouvelées ; des tapis épais, semés de roses, y assourdissaient les pas.

Mais une partie qui avait été l'objet d'un soin tout particulier, c'était celle des sofas, des duchesses et des paphos.

Le sofa du boudoir, entr'autres, d'une étoffe bleu de ciel relevé de passementerie et de glands d'argent, eût offert un logement riche et commode à l'âme d'Amanzeï, le conteur favori de Schahabam et eût pu lui fournir autant d'aventures à lui seul que tous les divans d'Agra.

FIN DU PREMIER VOLUME.





CABINET DE LECTURE  
DE F. COTÉ  
COURS D'ALGÈRE 1871

# TABLE DES CHAPITRES

## DU PREMIER VOLUME.



	Pages.
CHAP. I <sup>er</sup> . . . . .	5
— II. . . . .	27
— III. . . . .	47
— IV. . . . .	61
— V. . . . .	81
— VI. . . . .	99
— VII. . . . .	117
— VIII. . . . .	137
— IX. . . . .	151
— X. . . . .	169
— XI. . . . .	185
— XII. . . . .	205
— XIII. . . . .	223
— XIV. . . . .	249
— XV. . . . .	263
— XVI. . . . .	281
— XVII. . . . .	299

CABINET DE LECTURE  
DE F. COTÉ  
COURS D'ALBRET 81

**JEAN**  
**ET JEANNETTE.**



CHEZ LE MÊME ÉDITEUR, RUE COQUILLIÈRE, 34.



### EMMANUEL GONZALÈS.

**ESAU LE LÉPREUX**, ouvrage complet..... 5 vol. in-8.  
**LES DEUX FAVORITES**, ouvrage complet.... 3 vol. in-8.

### PAUL DE KOCK.

**L'AMANT DE LA LUNE**, ouvrage terminé.... 10 vol. in-8.  
**L'AMOUR QUI PASSE ET L'AMOUR QUI VIENT**, ouvrage terminé..... 2 vol. in-8.  
**LA FAMILLE GOGO**, ouvrage complet..... 4 vol. in-8.  
**L'AMOUREUX TRANSI**, ouvrage terminé.... 4 vol. in-8.  
**L'HOMME AUX TROIS CULOTTES**..... 4 vol. in-12.  
**TAQUINET LE BOSSU**, ouvrage terminé..... 2 vol. in-8.  
**SANS CRAVATE**, ou le COMMISSIONNAIRE..... 4 vol. in-8.

### LÉON GOZLAN.

**LA COMTESSE DE BRENNES** terminée en..... 3 vol. in-8.

### MADAME LA COMTESSE DASH.

**LA MARQUISE SANGLANTE**, ouvrage complet 3 vol. in-8.  
**LES AMOURS DE BUSSY-RABUTIN** (terminé). 4 vol. in-8.

### THÉOPHILE GAUTHIER.

**JEAN ET JEANNETTE** (Ouvrage terminé)..... 2 vol. in-8.

### ALPHONSE KARR.

**LA FAMILLE ALAIN** (ouvrage complet). .... 3 vol. in-8.

### MADAME CAMILLE BODIN.

**ALICE DE LOSTANGE**, ouvrage complet inédit. 2 vol. in-8.  
**FRANCINE DE PLAINVILLE** terminé. id. 3 vol. in-8.

### ROGER DE BEAUVOIR.

**L'HÔTEL PIMODAN** (ouvrage complet)..... 4 vol. in-8.  
**LE GARDE D'HONNEUR** (ouvrage terminé).... 2 vol. in-8.  
**ALIZIA PAULI**, par Paul Féval, ouvrage complet..... 4 vol. in-8.  
**LA DETTE DE JEU**, par le bibliophile Jacob... 2 vol. in-8.  
**LE CHATEAU DE MONTBRUN**, par E. Berthel. 3 vol. in-8.

Corbeil, typogr. et lith. de Crété.

**JEAN**

ET

**JEANNETTE**

PAR

**THÉOPHILE GAUTHIER.**

**2**



**PARIS**

**BAUDRY, LIBRAIRE-ÉDITEUR**

de **LA TULIPE NOIRE**, par Alex. Dumas, **FRANCINE DE PLAINVILLE**, par Mme Camille Bodin,  
**LES AMOURS DE BUSSY-RABUTIN**, par Madame la comtesse Dash,  
des **DEUX FAVORITES**, par Emmanuel Gonzalès, etc.

34, RUE COQUILLIÈRE.



XVIII.



La solitude de la petite maison fit plaisir à Rosette qui, tout en désirant voir Candale, craignait de l'y rencontrer.

Pour laisser un signe de sa venue, elle



défit un superbe bracelet orné d'un camée représentant Terpsychore dansant, tandis qu'Euterpe joue de la flûte, et le posa sur un oreiller du sofa, de façon à ce qu'il pût être vu et trouvé facilement; mais elle se retira après avoir regardé à sa montre l'heure qu'il était, comme quelqu'un qui ne peut plus attendre.

— Je reviendrai, dit-elle au laquais.

— C'est bien, madame, répondit-il en s'inclinant.

En sortant de la petite maison, elle se fit conduire chez la Guimard, où le vicomte de Candale fréquentait, et qui aurait pu lui en donner des nouvelles, mais la célèbre danseuse n'avait pas vu Candale depuis le souper.

M. de Valnoir l'avait vainement cherché pour une fête qu'il donnait et où l'on devait jouer une parade amphigourique de Collé, des plus libres et des plus divertissantes.

Rosette rentra chez elle fort mécontente et fort triste. Elle n'avait plus qu'une chose à faire, attendre que le vicomte, mû de quelque résipiscence galante, la vint trouver de lui-même, parti mélancolique et piteux qu'une amoureuse ne saurait admettre.

Le lendemain, elle retourna à la petite maison du faubourg et retrouva son bracelet à l'endroit où elle l'avait mis, preuve de la sagesse de Candale.

La chose devenait grave : un vicomte de vingt-cinq ans, beau, riche... et sage. Cela n'était pas naturel.

Il devait y avoir quelque passion là-dessous ; le bonheur seul peut distraire du plaisir.

Après avoir erré une demi-heure dans cette solitude voluptueuse dont il lui eût été si doux de profiter, Rosette se retira, à la grande surprise du grison qui ne pouvait comprendre que son maître manquât de la sorte deux rendez-vous qui devaient être agréables.

Il eût compris qu'il ne fût pas venu au second, mais qu'il eût oublié le premier,

cela blessait ses principes de valet don-  
Juan qui avait eu l'honneur d'appartenir à  
M. de Richelieu, et de travailler avec M. Le-  
bel, ministre des plaisirs de Sa Majesté!  
aussi prit-il sur lui d'écrire à M. le vi-  
comte ce qui se passait. Voici la missive  
du vénérable serviteur :

• Monsieur le vicomte ,

• J'ai toujours rempli avec beaucoup de  
zèle la place que monsieur a daigné me  
confier, et je crois m'en être montré digne.  
Sans vouloir en rien préjuger des inten-  
tions de monsieur, qui est bien le maître  
de faire ce qu'il lui plaît, je pense qu'il est  
de mon devoir de l'avertir qu'il est venu  
deux fois à sa petite maison, dont j'ai la

garde et la direction, une fort belle dame en grand équipage, point masquée ni cachée, et qui m'a paru être d'Opéra. Elle semblait avoir un grand désir de voir monsieur.

• Il se peut qu'entre tant d'affaires que monsieur a sur les bras, comme de princesses, de duchesses, marquises, baronnes, présidentes et autres, il ait oublié celle-ci. Je sais que ce ne sera pas pour monsieur un bien grand triomphe vu qu'il a tout ce qu'il y a de plus huppé; mais, outre que cette dame est très-bien de sa personne, elle en tient véritablement pour monsieur et s'en va le cœur bien gros. Nous qui voyons passer beaucoup d'amours, nous nous y connaissons; c'est du véritable, et

j'en prévien monsieur pour qu'il en fasse  
comme il lui conviendra.

• ROUX, dit HECTOR, valet de cœur  
et grison de M. le vicomte. »

Cette lettre parvint à Candale qui reconnut tout de suite Rosette à ce portrait, et se promit d'aller chez elle ; mais l'homme propose et l'amour dispose, et Candale, vêtu de l'habit de droguet de M. Jean, se trouva dans la petite chambre de l'ouvrière en dentelles, au lieu d'être dans le boudoir de la danseuse comme il en avait le dessein.

Contrariée du peu de succès de ses démarches, Rosette se sentit si triste qu'elle se crut malade ; elle dit qu'elle avait ses

nerfs et ses vapeurs, et s'établit dans une chaise longue. Ses amies la vinrent visiter, entre autres la Guimard, qui, au fond, était une assez bonne diablesse.

Elle vit tout de suite, en femme d'expérience, quel était le mal de Rosette, et au lieu d'y chercher une foule de noms barbares comme un membre des quatre facultés n'eût pas manqué de le faire, elle lui dit sans autre préambule :

— Tu es amoureuse.

— Hélas ! oui.

— Comment, hélas ! N'est pas amoureuse qui veut ; c'est un bonheur qui ne m'est arrivé qu'une fois, et je donnerais bien les mille écus de pension par semaine

que me donne le prince pour en être encore là !

— Mais être amoureuse pour n'être point aimée !

— Qu'est-ce que cela fait ? On aime, cela est si bon ! Et , d'ailleurs , faite de la façon dont tu es, tu ne dois pas trouver de cruel.

Tiens ! je ne sais pourquoi ce mot au masculin me fait rire. Il semble fait pour rimer avec belle dans les chansons et les madrigaux.

— Comme tu ris !

— Faut-il pleurer celui qui t'a inspiré cette flamme ? C'est donc un Hippolyte, un



être farouche et maussade qui ne se plaît qu'aux bois et préfère au beau sexe les cerfs et les daims, comme celui de M. Racine ?

— Oh ! non, il n'est pas Sylvestre à ce point.

— Et peut-on savoir son nom ?

— Monsieur le vicomte de Candalé.

— Alors la situation n'est pas désespérée ; car il n'est pas barbare outre mesure, et l'autre soir, à mon souper, vous paraissiez du dernier mieux.

— Oui, je le croyais assez tendre à mon endroit ; mais depuis ce souper, je n'ai pu le revoir.

— Il n'est cependant pas introuvable : on ne voit que lui à Versailles , au Cours-la-Reine, au Palais-Royal, aux Tuileries, à l'Opéra, à la Comédie, au Concert spirituel.

— Eh bien ! depuis quelques jours, il est passé à l'état de chimère.

— Il est peut-être allé dans quelque'une de ses terres, ou bien il suit le roi au voyage de Marly.

— Point ; je m'en suis informée auprès de Lafleur, son valet de pied ; il n'a point emmené ses équipages, et même il paraît de temps en temps chez lui, mais sans suite et fort irrégulièrement.

— Voilà qui est singulier !

— Que peut-il faire ?

— S'il avait une affaire réglée avec quelque grande dame, le mari ou l'amant supplanté nous l'aurait dit, car c'est chez nous qu'on vient chercher consolation de ces désastres.

— C'est vrai.

— S'il avait donné dans les lacs de quelque beauté de théâtre, elle l'aurait déjà crié sur les toits; quand on est de l'espalier ou des chœurs, ou même premier sujet, on ne cache pas un vicomte de Candale.

— Alors, où a-t-il donc logé son cœur ?

— J'ai bien peur qu'il n'ait donné dans quelque amour bourgeois ou de robe au Marais ou à l'île Saint-Louis.

— Tu m'effrayes, chère Guimard.

— Sans cela, il ne serait pas naturel, ma pauvre Rosette, que toi, une des plus belles filles de l'Opéra, tu soupirasses en vain.

— Je sens le vrai de ce que tu dis ; mais comment se conduire en une telle occurrence ?

— Fais - toi faire la cour par deux autres amants , cela te distraira toujours un peu.

— Point. J'écouterai tes conseils , à la

condition qu'ils ne me diront pas de renoncer à mon amour.

— A la bonne heure, c'est être franche, et je vais te conseiller selon ton goût. Il faut absolument savoir ce que fait M. de Candale.

Tu y es bien décidée, n'est-ce pas, car tu n'es pas de ces courages pusillanimes qui préfèrent l'incertitude à la vérité ?

— Non, certes ; mais comment savoir ce qu'il fait ? Je l'ai essayé vainement.

— Belle manière de pénétrer le secret des gens que de l'aller demander à eux-mêmes !

— Alors, comment s'y prendre ?

— M. de Sartines, qui est fort de mes amis, m'a rendu quelques petits services dans les choses de son ressort, et cela le plus galamment du monde.

— M. le lieutenant de police?

— Oui.

— Quel rapport y a-t-il entre la police et l'amour?

— De très-grands rapports. J'avais un amoureux que je soupçonnais de quelques frasques en dessous; je n'y tenais pas autrement; mais je n'aime pas à être prise pour dupe.

M. de Sartines, pour éclairer sa conduite, me prêta ses deux plus fines mouches,

des gens admirables pour la sape et l'intrigue, qui en revendraient à tous les Scarpins de comédie, des hommes de génie qui lisent les lettres que vous avez dans vos poches, reconnaissent les gens masqués, voient à travers les murs et vous racontent tous vos secrets.

— Et qu'en arriva-t-il?

— Mes sbrigani me démontrèrent en vingt-quatre heures que j'étais indignement trompée, et j'eus le plaisir de confondre le parjure avec des preuves de trahison si évidentes, qu'il crut qu'il y avait de la diablerie là-dessous, ou tout au moins de la magie blanche.

— C'est admirable !

— Je vais demander avec toi à M. de Sartines qu'il mette à ton service ses deux argus, ce qu'il t'accordera à coup sûr, à moins qu'ils ne soient employés à des choses qui concernent le salut de l'État.

Rosette donna dans cette idée avec la fureur d'une personne amoureuse et jalouse qui voit un moyen d'éclaircir ses doutes, et les deux danseuses s'en allèrent chez M. de Sartines qu'elles trouvèrent dans un cabinet plein de perruques, en train d'en essayer une nouvelle.

Ce magistrat les reçut de la manière la plus affable et la plus gracieuse, et se fit un plaisir d'attacher temporairement au service de Rosette les sieurs Clochebourde et Pincecroc qui, en virtuoses émérites, ne



purent s'empêcher de sourire lorsque la danseuse leur dit ce qu'elle désirait savoir.

Le lendemain, un petit rapport fort proprement écrit se trouvait sous l'oreiller de Rosette, placé là par une main inconnue.

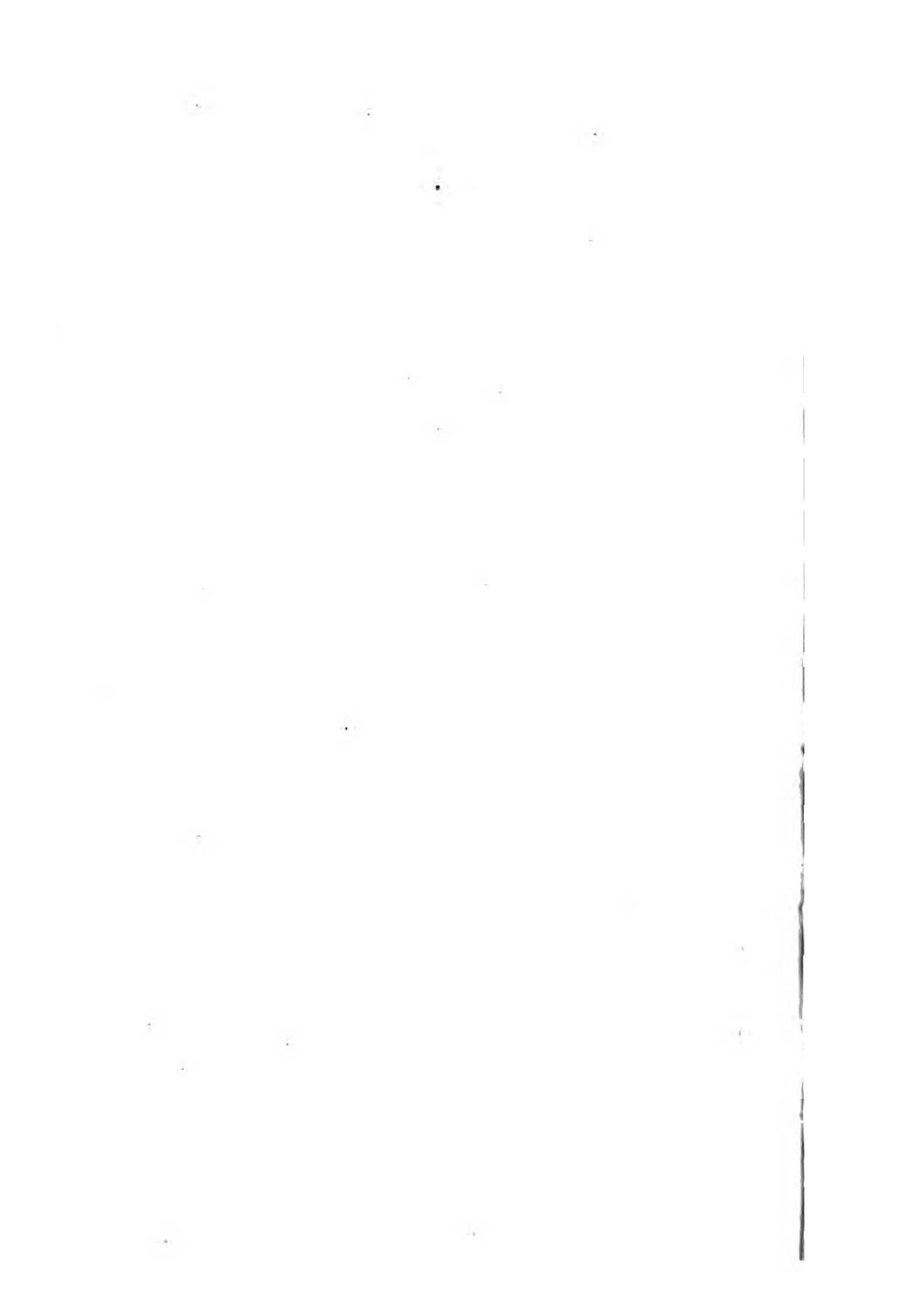
Il contenait ces mots :

« M. le vicomte de Candale va tous les jours chez M. Bonnard son intendant, où il quitte ses habits de ville pour prendre ceux d'un jeune commis aux gabelles, puis il se rend, ainsi déguisé, rue de \*\*\*, n° \*\*\*, au troisième étage, chez mademoiselle Jeannette, ouvrière en dentelles, emménagée là depuis peu. Il y reste deux heures environ.

» Dimanche dernier, M. le vicomte et ma-

demoiselle Jeannette sont allés se promener à la campagne et ont dîné au cabaret du *Lapin-Blanc*. Nous ne savons pas au juste ce qu'ils ont mangé, mais si madame y tient, nous ferons nos efforts... »

— Ah! grands dieux! soupira Rosette en lisant le fatal rapport, une grisette est encore pire qu'une bourgeoise; et, se laissant aller en arrière, elle perdit connaissance; on ne put la faire revenir qu'avec l'eau de la reine de Hongrie et les gouttes du général La Mothe, souveraines dans ces occasions.



## **XIX.**

**Le caprice de madame de Champrosé de se transformer en Jeannette devait troubler plus d'un cœur.**

**Le sensible droguiste de la rue Sainte-**

Avoye avait reçu au bal du Moulin-Rouge une flèche de Cupidon en pleine poitrine. L'on n'ignore pas que ce petit dieu tire sur les mortels avec des flèches de deux sortes.

Les premières ont des pointes d'or, les secondes des pointes de plomb, les unes inspirent l'amour, les autres l'antipathie, ou tout au moins la froideur.

Le malheureux droguiste était si traversé par une des premières, que le dard lui sortait par le dos, tant la corde avait été bien tendue et l'arc bien bandé. Une des secondes avait été dirigée sur madame de Champrosé, qui se souciait du droguiste non plus que s'il n'eût pas été du monde.

Être l'héritier présomptif d'une belle droguerie, rue Sainte-Avoye, à l'enseigne du Mortier-d'Argent, et mourir d'amour pour une grisette sans le sol, c'est une position humiliante et triste.

C'était celle du jeune Rougeron, l'Alciade, l'Amilcar, le Galaor du quartier, celui que les Denise, les Nicole et les Javote regardaient tendrement en passant devant la boutique, où, assis au comptoir proprement ciré, il broyait quelque médicament, quelque épice, quelque aromate, ou se délassait des soins de la journée à tourner très-dextremement en cornets de papier les œuvres de messieurs tels ou tels, dont plusieurs étaient cependant des quarante.

Plus d'une belle fille de la rue Maubuée, de la rue du Plâtre, de la rue Geoffroy-l'Angevin et Bar-du-Bec rêvait d'être assise en robe de siamoise flambée dans ce comptoir triomphal; car, si la droguerie touche d'un côté à l'épicerie, de l'autre, elle touche à l'apothicaire, ce qui la relève infiniment et lui donne de la majesté.

Mais elles rêvaient et soupiraient en vain, Rougeron ne pensait qu'à mademoiselle Jeannette, qui, vu l'effet divers des flèches dont nous avons parlé tout-à-l'heure, n'avait pas pensé une minute à lui.

Comment retrouva-t-il la jolie ouvrière en dentelles, c'est un point d'histoire qui n'est pas bien éclairci.

Il est probable qu'il la rencontra par hasard et la suivit de loin jusqu'à son logis, ou peut-être le courtaud de boutique, galant de Justine, qui était son ami, fit-il quelque indiscretion ; ce que nous pouvons dire, sans plus nous arrêter sur ce détail fastidieux, c'est qu'un matin Jeanette vit entrer chez elle le fils du droguiste ayant l'air le plus piteux, le plus décontenancé et le plus sot du monde, tournant son chapeau entre ses doigts, saluant comme un enfant de chœur, aussi empêtré de sa personne, aussi embarrassé de ses bras et de ses jambes qu'un amoureux de village devant les grands parents de son accordée.

Ce triomphateur d'un si beau sang-froid



et d'un si grand aplomb dans les bals de guinguettes faillit prendre un billet de parterre, comme le beau Léandre ou Jeannot dans les parades de la foire Saint-Laurent, lorsque Jeannette lui dit de s'asseoir, tant il avait mal pris ses mesures ; car l'amour, qui donne de l'esprit aux filles, rend les garçons bêtes, on ne sait pourquoi.

Jeannette, le voyant tout rouge, tout pantelant, le front couvert de sueur, eut pitié de son embarras et ouvrit la conversation par une phrase banale.

— Quel hasard vous amène ici, mon cher monsieur ?

— Je passais par là, et j'ai profité de

l'occasion pour vous faire une petite visite, car je ne vous ai pas vue depuis ce fameux bal...

— Ce m'est bien de l'honneur, et vous m'y voyez on ne peut plus sensible, reprit Jeannette d'un ton froid qui contrebalançait ce que ses paroles pouvaient avoir d'honnête et d'engageant.

La conversation allait tomber de nouveau, lorsque l'infortuné droguiste, faisant un violent effort sur lui-même, reprit ainsi avec beaucoup de feu de véhémence :

— Non, mademoiselle Jeannette, je ne passais par là, comme je viens de le dire tout-à-l'heure. Je suis bien venu tout exprès en prenant ma résolution à deux

main : je souffrais trop de ne pas vous voir.

C'est le bal du Moulin-Rouge qui a tout fait. Vous étiez ce soir-là si jolie, si brave, si pimpante, que j'en ai eu le cœur pris tout de suite.

Jusqu'à présent, j'avais eu des amourettes ; maintenant, c'est de l'amour tout de bon ; je le sens à la peine que j'endure ; j'en perds le manger, le boire et le dormir, encore que je voudrais si bien dormir pour rêver de vous ; ce serait toujours cela !

Avant de vous connaître, je passais pour un garçon entendu dans ma partie, et qui ne manquait pas d'esprit ; on citait mes quolibets de la rue de la Verrerie à la rue

des Vieilles-Audriettes ; à présent, je ne mets pas le poids qu'il faut, je pèse tout de travers, je fais des cornets qui se déroulent, je donne de la vanille pour de la cannelle, et me trompe sans cesse dans les sirops. Je ne sais plus distinguer un alcali d'un acide, et tout dernièrement j'ai raté une teinture de tournesol, à quoi j'excelle.

Autrefois, j'avais toujours le petit mot pour rire, et disais aux pratiques et aux jeunes filles les choses les plus drôles du monde ; mais ce n'est plus cela : je suis maladroit, tout stupide et tout chose, ce qui prouve, mademoiselle, que je vous aime, car enfin ce n'est pas naturel, et il faut que le petit dieu malin s'en soit mêlé.

Pendant cette étrange déclaration, Jeanette eut plus d'une fois envie de rire ; mais l'infortuné droguiste avait tant de feu et de conviction, son sentiment était tellement sérieux sous son discours burlesque, qu'elle put n'éclater point et répondre assez doucement pour ne pas aggraver ce chagrin véritable, quoique ridicule :

— Monsieur Rougeron, tout cela sans doute est fâcheux ; mais qu'y puis-je ?

— Celle qui a fait le mal le peut bien guérir.

— Je voudrais bien vous rendre la raison, mais pas de la manière que vous l'entendez.

— Et comment ?

— En vous exhortant à ne plus penser à moi, comme doit le faire toute honnête fille en cette occasion.

— Vous ne m'aimez donc pas ?

— Non ! et cela ne doit point vous blesser. On n'est point maîtresse de ses sentiments. Denise vous aime, et vous ne l'aimez pas.

— C'est vrai ; mais il me semble que si vous accueilliez mes vœux un peu favorablement, vous finiriez par avoir de l'affection pour moi.

— On ne finit pas par avoir de l'affection ; c'est par là qu'il faut commencer.

— En amour, peut-être ; mais pour le

mariage, ce n'est pas nécessaire. Il y a la force du sacrement ; puis, l'habitude ; les bons soins et les enfants font le reste.

Oui, Jeannette, tel est l'entraînement de ma position pour vous, que je vous épouserai, s'il le faut, malgré la grande distance qui sépare un droguiste établi d'une simple ouvrière en dentelles.

Mes parents murmureront d'abord, on criera à la mésalliance dans la rue Sainte-Avoye, mais votre beauté triomphera de tout, et fera comprendre ma résolution.

Je mets, divine Jeannette, le mortier d'argent à vos pieds avec son comptoir de chêne, ses balances luisantes, ses pots de porcelaine étiqués, ses tablettes et ses ca-

siers remplis de cochenille, de safran, de mastic, d'outremer, de sang de dragon, de bezoar, de gomme adragant, de sanda-  
raque, de cinname, de benjoin et d'aromates de l'Inde, aussi précieux que l'or; j'y ajoute les trois mille livres de rente qui me viennent du chef de ma mère, et ma maison de la rue Culture-Sainte-Catherine, qui est d'un bon rapport, et une pièce de vigne, près d'Orléans, dont je fais un vin assez joli, sans compter les hardes, nippes et bijoux.

— Tout cela est très-beau, répondit madame de Champrosé, peu émerveillée de cet inventaire persuasif qui eût dû éblouir Jeannette, et sur lequel le droguiste amoureux comptait comme sur le mouvement



d'éloquence le plus irrésistible ; mais je ne puis donner les mains à un mariage qui vous mettrait mal avec vos parents.

— S'il n'y a que cet obstacle, je saurai bien l'aplanir, répondit le droguiste tout pâle d'émotion.

— Et auquel, continua Jeannette, malgré tous les avantages qu'il présente et l'honneur dont il me comblerait, je ne me sens nulle inclination.

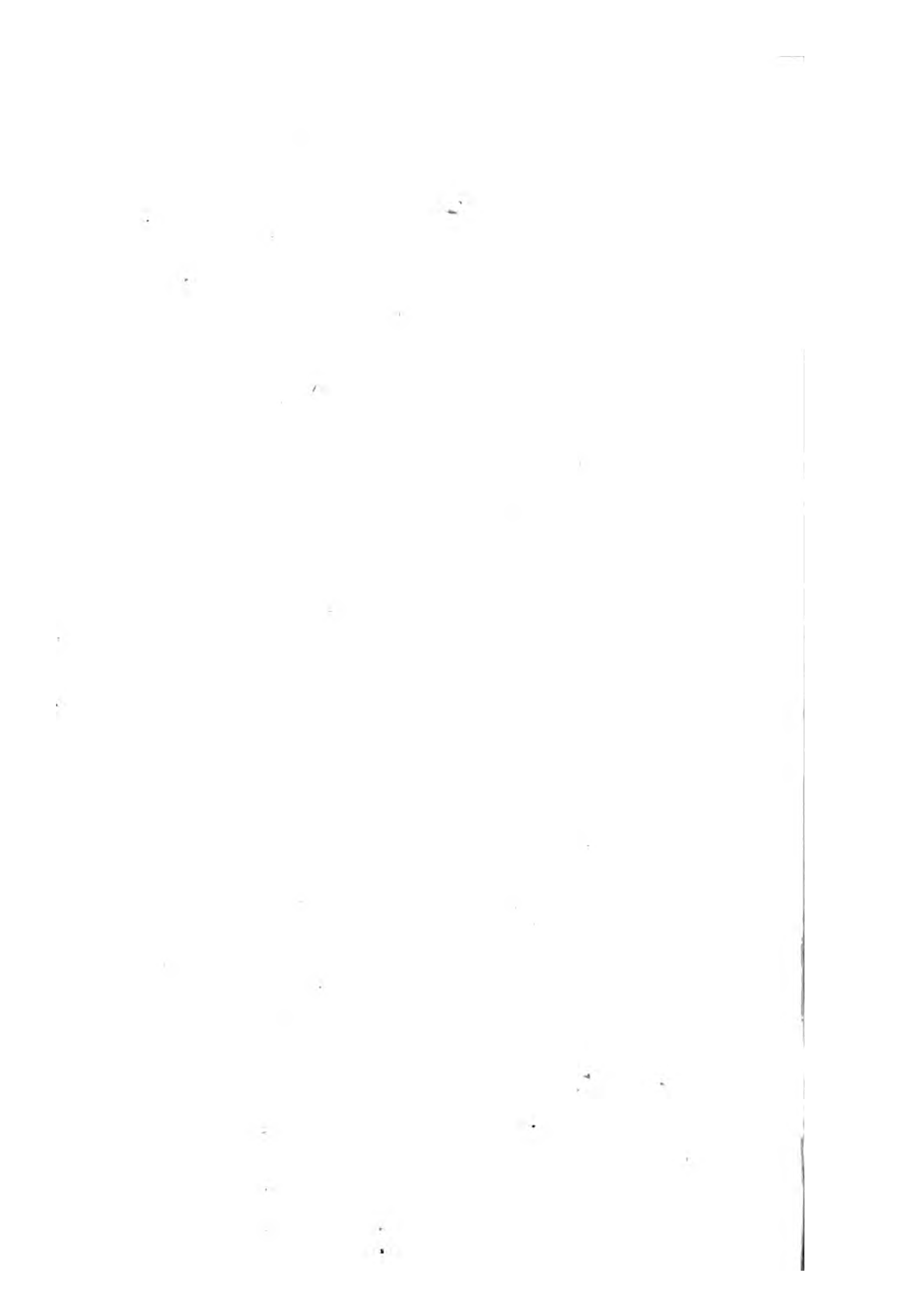
— Si vous me refusez de la sorte, mademoiselle Jeannette, c'est que vous en aimez un autre.

— Eh bien ! quand cela serait ! ne puis-je disposer de mon cœur à ma fantaisie ?

— Et c'est M. Jean, l'heureux mortel ! un petit provincial d'Auxerre, dont tout l'avenir est d'avoir douze cents livres aux gabelles. — Joli parti !

— Très-bon pour moi, qui n'ai rien. Mais de grâce, mon cher monsieur Rougeron, ne vous laissez pas aller à ce mauvais goût de draper un rival.

Sans ajouter un mot, le droguiste anéanti se retira blême de colère et de jalousie, méditant quelque vengeance contre Jeanette ou contre Jean, ou même contre tous les deux ; car rien n'est plus amer dans son ressentiment qu'un droguiste aigri.



## XX.

Nous avons laissé Rosette évanouie en apprenant cette déplorable nouvelle que M. le vicomte de Candale était préoccupé d'une grisette ; quand elle fut revenue de cette pamoison, elle n'eut d'autre idée que

de voir cette Jeannette, assez belle pour couper les roses sous le pied à une déesse d'opéra, et débaucher au sentiment un jeune seigneur qui jusque-là s'était contenté du plaisir.

Elle comprit avec cet instinct de femme qui ne trompe jamais, que l'ouvrière en dentelles devait être un rare morceau pour séduire à ce point M. de Candale, qui était fort usagé et avait beaucoup de monde.

Ce qui l'alarma principalement, c'est que mademoiselle Jeannette, quoique courtisée du vicomte, restait dans sa petite chambre, au lieu d'être transportée dans quelque petit hôtel meublé avec un luxe ruineux, comme c'est l'usage, lorsqu'un

seigneur distingue avec quelque suite une fille de peu.

Il fallait que Jeannette fût d'une vertu à toute épreuve, ou que M. de Candale la respectât infiniment pour ne pas s'être conduit avec elle de la sorte dont il l'aurait fait avec toute autre.

Elle se disait bien que le vicomte s'était déguisé d'abord pour ne pas effaroucher la donzelle, et pénétrer dans la place à l'abri de ce travestissement; mais elle s'étonnait qu'il le gardât; et, pour éclaircir ses doutes, elle fit venir une chaise, s'y plaça, enveloppée d'une grande thérèse de couleur sombre, et dit à ses porteurs de la conduire à la rue de...

Jeannette qui se croyait inconnue à l'univers et perdue comme un oiseau au fond des bois dans ce nid d'amour, fut on ne peut plus surprise lorsqu'elle vit entrer une belle femme bien mise et l'air passablement dédaigneux, qui lui dit :

— Mademoiselle Jeannette ?

— C'est moi, madame.

— Vous travaillez en dentelles ?

— Oui, madame.

— Pourriez-vous me faire trois aunes d'un dessin pareil à celui-ci ?

— Ce sera long et difficile, mais on peut en venir à bout, dit madame de Champ-

rosé, soutenant à tout hasard devant cette inconnue, dont elle ignorait les intentions, son personnage d'ouvrière.

— Et ce sera cher ?

— Trois louis, madame.

— Les voilà d'avance, dit Rosette, qui voulait se donner le temps d'examiner sa rivale, et qui ne put, avec la meilleure volonté du monde de la trouver affreuse, s'empêcher de convenir, vis-à-vis d'elle-même, que Jeannette était charmante.

Elle admira en enrageant ces beaux yeux bleus si tendres et si fiers, cette bouche rose, ce teint délicat, ces traits si purs, ce ce beau col si bien attaché, tous ces charmes



modestes que faisait valoir un frais déshabillé. Et cette contemplation lui arracha un soupir.

Certes sa beauté valait celle de Jeannette, et pourtant l'ouvrière en dentelles avait quelque chose d'indéfinissable, un charme particulier, une noblesse naturelle, un certain air aristocratique, si ce mot peut s'appliquer à une simple grisette.

— D'où vient donc qu'elle est plus belle que moi, se disait la danseuse vis-à-vis de l'ouvrière, mes yeux valent les siens, mon teint est aussi éclatant et ma taille est mieux prise.

Serait-ce, comme dit ce philosophe, imitateur de Jean-Jacques, que je fais dîner à

l'office, qu'à la beauté physique elle joint la beauté morale? J'étais venue pour lui chanter pouille, et voilà que je reste presque embarrassée devant elle.

Ces réflexions rapides traversèrent la tête de Rosette, causèrent un silence de quelques secondes qui devenait gênant ; la danseuse le rompit :

— Ma chère petite, fit elle du ton le plus affectueux qu'elle put prendre, cette dentelle n'était qu'un prétexte ; je voulais vous voir et vous parler pour des choses d'importance, et qui vous regardent vous et moi ; car bien que je ne vous aie jamais vue, tout ce qui vous intéresse me touche fort.

— Ce que vous dites, madame, est une énigme, où je ne comprends rien.

Que peuvent avoir de commun deux personnes qui ne se sont jamais rencontrées, et qui ne se rencontreront probablement plus ?

— Mademoiselle Jeannette, vous avez un amant.

A cette interpellation si brusque, le noble sang de ses aïeux monta aux joues de madame de Champrosé qui, se rappelant qu'elle était Jeannette, se remit aussitôt et garda un silence hautain.

— Un amant, c'est peut-être trop dire, un amoureux comme cela se nomme dans votre caste.

— Que j'aie un galant ou non, que vous importe ; laissez-moi, madame ; vous me

tenez, dans je ne sais quel but, des discours que je ne puis entendre.

— Cela m'importe beaucoup, j'aime le vicomte de Candale.

— Et moi, M. Jean, cela m'est bien égal.

— Pas si égal que vous croyez.

— Et pourquoi ?

— M. le vicomte de Candale et M. Jean ne sont qu'une seule personne.

— Je ne crois pas un mot de ce que vous dites. Vous voulez me tourmenter : en tout cas, je ne suis pas jalouse : vous n'êtes pas aimée. Sans cela vous ne viendriez pas chercher le vicomte de Candale chez mademoiselle Jeannette.

— Hélas ! vous avez bien raison, mademoiselle Jeannette, il ne m'aime point, et maintenant je le comprends, car vous êtes belle, très-belle, oui, plus belle que moi ; mais l'amour que vous acceptiez de M. Jean, pouvez-vous l'accepter du vicomte de Candale, un jeune seigneur de maison illustre, bien placé à la cour, qui a pris ce déguisement pour vous séduire, comme Jupiter lorsqu'il se transformait pour se divertir avec de simples mortelles ; il n'a d'autre idée que de vous suborner, d'abuser de votre innocence.

Rien de sérieux ne peut exister entre vous. Vous êtes nés dans des sphères trop différentes pour que vos existences ne se séparent pas d'elles-mêmes. Que pouvez-

vous être dans sa vie? Une heure de plaisir.

Bientôt il retournera au monde où il est fait pour briller, et vous resterez dans votre ombre pleurant votre crédulité.

Assurément il vous donnera autant d'or que vous voudrez, il vous fera des rentes, mais ce n'est pas là ce que vous désirez de lui, puisque vous êtes sage et ne visez qu'au sentiment.

Peut-être, chère petite, aviez-vous l'espoir de vous faire épouser par M. Jean.

C'est une chimère avec M. de Candale, qui sera duc et grand d'Espagne de première classe après le mort de son oncle.

— Qui sait? dit Jeannette en souriant le plus tranquillement du monde, nous reparlerons de cela quand vous viendrez chercher votre dentelle.

— Mais c'est qu'elle le fera comme elle le dit, pensa Rosette attérée, en regagnant sa chaise.

Ces grisettes, avec leurs semblants de désintéressement et de vertu, sont mille fois plus rouées que les sujets du chant, et et ce n'est pas peu dire.

Ah! mon pauvre cœur de bonne fille, dans quelle galère t'es-tu embarqué en aimant Candale.

Cette révélation étrange si bizarrement faite causa-t-elle peine ou plaisir à celle

qui la reçut? Si Jeannette y perdit, madame de Champrosé y gagna.

Elle se sut bon gré de la perspicacité de son choix : elle aima son sang de ne s'être point trompé, et fit compliment à son cœur de n'avoir pas aidé ce caprice plébéien né des conseils de l'ennui et des intrigues d'une femme de chambre.

Elle eut une joie d'hermine en sentant sa blanche fourrure vierge de tache. Au fond, quoique très-amoureuse de Jean, elle trouvait ce nom bien vulgaire, et fut heureuse de le voir s'allonger de la vicomté de Candale : alors, bien des élégances, bien des distinctions et des finesses qui lui semblaient étonnantes dans le faux commis aux gabelles s'expliquèrent d'elles-mêmes.



Elle se livra à son amour avec une sécurité plus complète, n'en redoutant pas les suites et pouvant faire une liaison éternelle de ce qui ne devait être qu'une fantaisie de passage.

Ainsi Rosette au lieu de nuire aux amours de Candale les avait servis, mais elle ne pouvait savoir que Jeannette était la marquise de Champrosé ; elle ne l'avait pas demandé aux mouchards qui, en gens discrets, lui avaient laissé ignorer ce détail à la recommandation de M. de Sartines toujours prudent, mystérieux et sage.

Lorsque M. Jean vint rendre sa visite accoutumée à Jeannette, celle-ci le reçut de l'air le plus cérémonieux du monde et

avec toutes les marques du plus profond respect.

— Quelles belles révérences vous me faites aujourd'hui, mademoiselle Jeanette; vous m'aviez habitué à une réception plus amicale et plus familière; un baiser me plairait mieux que trente révérences.

— Ah! c'est que je ne croyais pas recevoir dans mon humble chambre un si grand et si puissant personnage.

— Quel personnage? que voulez-vous dire? où tendent ces simagrées? dit Candale, assez inquiet de la tournure que prenait cette conversation.

— C'est vraiment beaucoup d'honneur pour la pauvre Jeannette.

— Pardieu, trêve de raillerie ; Jean et Jeannette peuvent se faire plaisir, mais non honneur : leurs titres se valent.

— Non. Mademoiselle Jeannette ne peut aller de pair avec le vicomte de Candale. Votre généalogie, monsieur Jean, — permettez-moi de vous appeler encore une fois de ce nom sous lequel je vous ai tant aimé, — remonte beaucoup plus haut que la mienne.

Ce coup subit étourdit un peu Candale, mais il se remet bientôt, et, avec un air d'extrême noblesse, il dit :

— Quelle que soit la manière dont vous

ayez appris mon nom, je ne le renierai pas. Oui, je suis le vicomte de Candale. Je dois cela à mes aïeux de le dire quand on me le demande.

— Ah! monsieur de Candale, comme vous avez abusé de la simplicité d'une jeune fille! comme vous m'avez trompée!

— Trompée! et en quoi? Ai-je menti? Regardez, mes yeux ne sont-ils pas pleins de flamme et d'amour? Ce que monsieur Jean a dit, Candale le répète.

— Mais mademoiselle Jeannette peut-elle l'écouter?

— Dédaigneuse! elle écoutait bien monsieur Jean. Allez-vous faire la fière parce

que je ne suis qu'un vicomte? Tout le monde ne peut pas être roturier. Je n'ai pas eu la chance de naître sans particule et sans titre. Il faut me pardonner.

— Comment se fait-il que le vicomte de Candale fût à la noce au Moulin-Rouge?

— Mon Dieu! pur caprice, désœuvrement, ennui de plaisirs fastidieux, amour de l'inconnu, vague espérance du cœur qui cherche ce qu'il rêve et que j'ai trouvé, grâce à mon travestissement; vous avez accueilli le commis aux gabelles et vous auriez repoussé le vicomte.

Écoutez, Jeannette, continua-t-il d'un

ton plus sérieux. Je vous aime comme je n'ai jamais aimé personne. Fiez-vous à moi.

Loin de cacher ma passion, je veux m'en glorifier, je veux vous remettre à votre place, je veux enchâsser votre beauté dans l'or, vous faire une vie d'enchantements et de fêtes, vous rendre riche, éclatante, heureuse à faire envie aux duchesses, vous donner sur des plats d'argent les clés de vermeil de tous mes châteaux; la maîtresse du roi, qui est presque reine de France, pâlira de jalousie en vous voyant passer, car elle se sentira tombée du trône de beauté qu'elle n'occupe que parce que vous daignez rester dans l'ombre.

Ma vie, mon sang, mon or, tout est à vous. Je vous donne tout.

— Oui, tout, excepté cet anneau, que monsieur Jean aurait passé au doigt de Jeannette, et qui, seul, me permettrait d'accepter les trésors de monsieur de Candale.

Adieu, vicomte, nous ne devons plus nous revoir. Baisez ma main pour la dernière fois. Ah! monsieur Jean, pourquoi êtes-vous venu danser au Moulin-Rouge!

## XXI.

Il faudrait un crayon plus habile et plus exercé que le nôtre pour peindre au vrai la physionomie désappointée de l'abbé lorsqu'il se présenta à l'hôtel de Champrosé à son heure ordinaire, et qu'il lui fut dit par



le suisse que madame la marquise était allée passer six semaines à la terre de sa tante, la vieille baronne de Kerkaradec, en Bretagne.

L'abbé, réjoui de l'idée de voir madame de Champrosé, dont il aimait fort la société, était arrivé d'un air furtif et joyeux, sautillant sur la pointe de ses souliers à boucles d'or, son petit manteau galamment jeté sur le bras, sa jambe moulée dans un fin bas de soie noire et comme on dit *in fiocchi*.

Il était encore plus rose et plus épanoui que de coutume ; son sourire, motivé par un contentement intérieur, faisait étinceler les trente-deux perles de sa denture.

Il avait préparé deux ou trois plaisanteries à peu près neuves et autant de madrigaux presque inédits sur l'effet desquels il comptait beaucoup. Jamais il ne s'était senti si en verve, et, pour arriver plus tôt, il avait fait dire son bréviaire par son domestique.

Pauvre abbé! aucun pressentiment fâcheux ne l'avait averti.

A force de grâce et d'amabilité, il se flattait de supplanter ce jour-là le sapajou, son élève et son rival dans le cœur de madame de Champrosé, et madame de Champrosé était partie pour un pays sauvage, inabordable, affreux, pire que la Chersonèse Tauride, et peuplé de Topinambous, d'Algonquins et de Hurons! Quel coup!

Son sourire, qu'il ne pouvait fermer tout-à-fait, se rétrécit de moitié, ce qui était pour lui la suprême expression de la tristesse, et il se retira à pas lents, la mine défaite et l'air atterré, laissant prendre au taffetas de son manteau des plis désespérés, et se répétant machinalement : « Quelle barbarie insoutenable et quelle irrégularité choquante de procédé de s'en aller ainsi sans tambour ni trompette chez une tante sempiternelle, et de nous planter là, nous ses amis, ses commensaux, ses adorateurs, et les animaux de sa ménagerie intime.

A qui donc vais-je dire les petits vers impromptus que j'ai si laborieusement préparés pour elle ce matin ? Faudra-t-il les

laisser rancir jusqu'à son retour? Ah! sort cruel, destinée impie, que t'a fait un pauvre abbé de cour pour le persécuter de la sorte!

Après l'abbé vint le financier Bafogne, en carrosse surdoré, chargé de peintures et d'armoiries voyantes (car Bafogne avait acheté récemment des lettres de noblesse), encombré par derrière d'un monde de laquais, chargé par devant d'un cocher de la plus vaste corpulence,

Ce financier descendit lourdement de la somptueuse machine, vêtu avec un faste inouï; habit-veste et culotte de brocart d'or doublé de brocart d'argent, boutons de diamants larges comme des tabatières. Il rayonnait comme un paon dans sa queue,

car ayant formé depuis longtemps le projet de faire une déclaration en règles à madame la marquise de Champrosé, et ayant choisi ce jour-là précisément pour l'exécution de ce grand acte qui lui coûtait beaucoup, car madame de Champrosé lui imposait, il s'était mis sous les armes et fait aussi beau que possible, c'est-à-dire fort laid, les grâces ne s'achetant pas chez le fournisseur.

Lorsqu'il apprit l'inconcevable départ qui dérangait tous ses plans, il se mit dans une violente colère, de cramoisi devint violet, jura, maugréa, tempêta, frappa la terre de sa grande canne à pomme d'or, ciselée par Roettiers, le graveur du roi, d'une force à la briser, quoique le jonc en fût

d'un prix inestimable, et dit au suisse ce mot magnifique qui peignait au vif sa profonde croyance dans le pouvoir de l'argent :

— **Maraud**, dis-moi que ta maîtresse n'est pas partie et je te donne cent pistoles !

Le suisse consciencieux, qui ne demandait pas mieux que de gagner la somme, eut le chagrin de répondre à Bafogne que sa maîtresse était véritablement partie depuis la veille pour le château de sa tante, la baronne de Kerkaradec, près de Pen-Marck, dans la baie d'Audierne, détails qu'il se crut obligé d'ajouter pour remercier le traitant de la profusion de son offre,

et que celui-ci récompensa par une poignée d'écus de six livres.

Au traitant succédèrent le commandeur de Livry et le chevalier, dans un phaéton attelé de grands chevaux anglais, importation mise à la mode par M. de Lauraguais, qui revenait de Londres, où il avait été apprendre à penser.

Le commandeur fut sensiblement navré de l'absence de madame de Champrosé dont le cuisinier avait un style qui cadrerait avec ses opinions sur la science de bien manger.

Personne ne réussissait mieux à son gré le potage à la bisque et les quenelles à

l'essence, et c'était un homme incomparable pour les salmis de bécasses !

Aussi le commandeur était-il de la fidélité la plus exemplaire aux soupers de la marquise. On pouvait difficilement le détourner à manger ailleurs, et après ses propres vins, qu'il soignait avec la sollicitude la plus minutieuse, il n'admettait comme dignes d'être bus par un gosier intelligent, que ceux de la marquise dont le sommelier avait pour lui la vénération la plus profonde à cause de ses grandes connaissances dans la matière.

Le chevalier, qui, trompé par les peintures que Justine lui faisait de ses progrès dans le cœur de sa maîtresse, croyait en-



tendre sonner bientôt pour lui l'heure du berger, ne vit pas sans un dépit extrême ses espérances reculées indéfiniment.

Il s'imaginait, grâce à son esprit de ruelles, et à sa jambe, qu'il avait fort belle et dont il tirait vanité, avoir fait quelque impression sur l'aimable marquise : que de bons mots et de dandinements il lui faudrait pour rattraper le temps perdu ! pensa-t-il avec une sorte de rage. Mais ce dépit outré ne remédiait à rien.

Les quatre habitués de l'hôtel Champrosé se dispersèrent donc, cherchant à passer leur soirée du mieux possible.

L'abbé alla chez la présidente de T\*\*\*, mais il trouva son carlin si mal élevé et

son singe si maussade qu'il s'amusa médiocrement ; la présidente se couperoit d'ailleurs outrageusement, et pour comble de malheur jamais incarnat ne fut plus mal distribué que le sien, les roses de la pudeur avaient abandonné ses joues pour se réfugier sur son nez où malgré l'eau de chicorée et de concombre dont on les arrosait elles se changeaient en coquelicots du ponceau le plus vif.

L'abbé comparant ce nez indomptable dans ses ardeurs au petit nez frais et blanc de madame de Champrosé, sentit plus amèrement toute l'étendue de son infortune.

Il essaya vainement de placer les vers et les mots qu'il avait faits le matin : les

circonstances n'y prêtaient pas, et au lieu de compliments ils eussent paru des injures sanglantes.

Accablé par tant de revers, il fut terne, et la présidente de T\*\*\* dit à la baronne de B\*\*\* :

« — Décidément, il baisse, ce cher abbé. »

Encore si le souper avait été bon ! Mais les vins étaient frelatés et les laquais ne versaient à boire qu'en re chignant ; les assiettes disparaissaient aussitôt qu'on tournait la tête, escamotées ; par les serviteurs pressés de s'aller coucher et d'emporter la desserte.

Malgré le luxe de la vaisselle plate, l'é-

clat des cristaux et des bougies, c'était une vraie chère de cabaret comme dans la plupart de ces maisons où l'ostentation se mêle à l'avarice.

Le malheureux abbé prit congé, indigéré à la fois et mourant de faim, et se retira chez lui avec des idées d'aller finir à la Trappe, chez M. de Rancé.

Bafogne ne fut pas beaucoup plus heureux ; ne sachant que faire de son temps, il se rendit chez la Desobry, qui l'aidait à prendre en patience les rigueurs des grandes dames ; mais comme l'impure avait compté que son Mondor passerait sa soirée ailleurs, elle avait pris ses mesures pour charmer la solitude où il la laissait.

Le traitant, qui entra inopinément avec l'autorité d'un homme qui paie, vit une petite table à deux couverts délicatement servie, et un bout d'épée et une basque d'uniforme qui disparaissaient par une porte refermée aussitôt.

En vain la Desobry chercha-t-elle à lui expliquer que rien n'était plus naturel que d'avoir deux couverts quand on est seule. Le traitant ne voulut point mordre à cette explication si plausible. Car il avait vu, de ses yeux vu, un pan d'habit disparaître dans le cabinet, qu'il voulut ouvrir à toute force.

Il en sortit un mousquetaire rouge de la plus belle venue, qui n'avait pas l'air le moins du monde déconcerté, et qui expli-

qua au Bafogne qu'il était le cousin de mademoiselle Desobry, personne fort respectable, et qu'il entendait qu'on traitât avec les plus grands égards : sinon, il jurait son grand sacrebleu qu'il couperait les deux oreilles au faquin qui lui manquait.

Le financier, qui ne brillait pas précisément par l'héroïsme, et tenait à conserver ses oreilles, quoiqu'elles fussent longues, lança à la Desobry un regard de travers, comme celui des boucs dont parle Virgile; mais il ne sonna mot et se retira en fermant les portes avec fracas, laissant le champ libre au mousquetaire et à la donzelle, qui riait impertinemment aux éclats.

Telle fut la soirée du traitant Bafo-  
gne.

Le commandeur de Livry, pour se con-  
soler, dévora presque entière une hure de  
sanglier aux pistaches qui le faillit étouf-  
fer, bien qu'il l'eût arrosée de nombreux  
rougebords et qu'il possédât un estomac  
d'autruche, célèbre pour sa capacité di-  
gestive.

La nuit, il eut un cauchemar affreux.  
Le sanglier, dont il avait mangé la hure,  
sinistrement décapité, piétinait sur sa poi-  
trine et tâchait de l'écraser en se roulant  
sur lui.

Ce songe alarma beaucoup le comman-  
deur, qui consulta Tronchin.

Le célèbre docteur répondit en souriant :

« — Ce rêve signifie que le sanglier est lourd et que vous aurez une indigestion si vous en mangez encore. »

Quant au chevalier , il était de si mauvaise humeur, si aigre, si cassant, qu'il se fit, dans les coulisses de l'Opéra, une querelle avec Versac ; l'on prit l'heure pour se battre, et le chevalier reçut à la joue une estafilade qui le faillit éborgner, et le força de porter pendant quelques jours une grande mouche de taffetas d'Angleterre qui le défigurait si plaisamment, qu'elle faillit lui faire avoir un autre duel.

Voilà les fâcheuses extrémités où mada-



me de Champrosé contraignit ses quatre visiteurs habituels, en feignant d'aller passer six semaines chez sa tante, la baronne douairière de Kerkaradec, tandis qu'elle filait le parfait amour avec M. Jean, dans sa petite chambre d'ouvrière en dentelles.

Mais ce que madame de Champrosé n'avait pas prévu, c'est le parti suprême que prirent tous ces désœuvrés aux abois.

Au bout de quelques jours d'essais infructueux pour se caser aussi agréablement ailleurs, l'abbé, le financier, le chevalier et le commandeur conçurent séparément une idée dont chacun crut avoir la

primeur, et qu'ils mirent à exécution le plus sournoisement possible.

Cette idée amena la complication que nous allons raconter.



Le manoir de Kerkaradec, vieux reste des temps de barbarie, est une bastille gothique avec des murailles de quinze pieds d'épaisseur, où les fenêtres font cabinet, avec des créneaux, des moucharabys, des

machicoulis, des barbicanes, un pont-le-vis, une herse et tout l'attirail féodal.

Quatre tourelles aux toits en poivrière flanquent les angles, surmontées de girouettes en queue d'aronde que rouille le vent de la mer qui se brise au pied du château sur des rocs, et dont on entend nuit et jour la plainte ennuyeuse et monotone ; des nuées de martinets tournent en criant autour de cette gentilhommière pour tâcher de donner un peu de vie à ces murs noircis par les siècles.

Rien n'est plus affreux que ce manoir de Kerkaradec, élevé à une époque où le goût n'était pas encore formé par les Mansard, les Gabriel, les Ledoux et les Servandoni, qui nous ont fait goûter les beau-

tés régulières et le vrai style d'architecture.

Il est étonnant qu'on puisse vivre hors de l'atmosphère des cours, loin du soleil de Versailles, le seul qui éclaire véritablement, parmi des paysans non moins sauvages que des animaux, et des gentilshommes aussi rudes que leurs aïeux Celtes, de féroce mémoire.

Cependant la douairière de Kerkaradec, quoique des mieux nées, avait résolu ce problème, puisqu'elle était âgée de quatre-vingts ans; il est vrai qu'elle avait eu le temps d'oublier Paris, où elle avait été élevée, sur sa grève solitaire de la baie d'Audierne.

Certes, on ne pouvait rêver pour ce vieux château une châtelaine plus assortie ; la figure allait on ne peut mieux au cadre : la douairière de Kerkaradec, avec son bonnet à grandes barbes du temps de la jeunesse de Louis XIV, sa robe d'étoffe raide, brocatelle ou lampas, qu'on eût dit taillée dans un vieux rideau, ses grands yeux de chouette tout bistrés et séparés par un nez mince, luisant comme un bec, sa bouche, rentrée par l'enfoncement des dents, semblait l'esprit des temps passés qui revenait hanter cet édifice d'autrefois ; malgré son air de sorcière , augmenté par la solitude et la sauvagerie du lieu, madame de Kerkaradec avait cependant grand air et haute mine ; on comprenait que le sang qui gonflait ses vieilles veines, sous la peau par-

cheminée de ses mains sèches comme des griffes de momie, était un sang pur et sorti d'une noble source.

Le rêve caressé de cette bonne dame était d'avoir un partenaire pour jouer aux cartes avec elle. Tous les vieux gentils-hommes ses amis étaient morts depuis longtemps.

Elle n'avait que des parents éloignés ou qui ne demeuraient pas en Bretagne; le curé ne pouvait pas venir souvent.

Le presbytère était à une assez grande distance du château, et les chemins qui y conduisaient étaient détestables.

La pauvre douairière, assise près d'une fenêtre dans grand fauteuil de tapisserie,



s'occupait donc gravement à faire une partie toute seule, sa main droite la représentant elle-même, et sa main gauche représentant son adversaire idéal, lorsqu'une vieille servante toute effarée entra dans la chambre et dit à sa maîtresse :

— Madame ! madame ! on a sonné à la cloche du pont-levis !

— Allons donc ! folle, les oreilles te tintent. Qui veux-tu qui sonne à notre pauvre colombier abandonné ?

— Les oreilles ne me tintent pas : Yvon est allé ouvrir.

— Que me contes-tu ? Il ne vient personne ici. M. le curé passe par la brèche du parc, et entre par la poterne.

— Madame, on a sonné,—et sonné trois fois.

— Chimère ! Le dernier qui ait fait baisser le pont-levis, c'est M. de Penhoël, parce qu'il venait à cheval, et il y a... voyons... quinze ans qu'il est mort, dit la bonne dame en comptant sur ses doigts maigres et jaunes.

La vielle Berthe ne s'était cependant pas trompée, car au bout de quelques minutes, un grand drôle, moitié laquais, moitié valet de ferme, vint dire qu'un gentilhomme, dont la chaise s'était rompue à quelque distance du château, demandait l'hospitalité,

— L'hôte que Dieu nous envoie est le

bien-venu, dit la vieille dame, qui avait les traditions des anciens temps... Faites-le entrer.

Le laquais sortit, et madame de Kerkradec ne put s'empêcher de se dire : « Il fera ma partie, cet hôte béni qui me tombe du ciel. »

Un personnage de notre connaissance, qui n'était autre que le chevalier, reconnaissable à la ligne rouge que lui laissait sur la joue l'estafilade faite par l'épée de Versac, s'approcha du fauteil de la douairière, qui s'était un peu soulevée, et salua profondément.

— Madame, je suis le chevalier de Saint-Hubert.

— Moi, la baronne de Kerkaradec.

— Un maladroit de postillon a versé ma chaise et m'a brisé une roue dans une ornière, et je me vois dans l'impossibilité de continuer ma route devant que ma chaise soit raccommodée.

— Ce château est le vôtre, monsieur ; mais ne vous êtes-vous pas blessé ou contusionné en tombant ?

— Non, madame, ma chute a été la plus heureuse du monde ; j'ai glissé sur un tertre fort mollet, tout moussu et tout herbu.

— Ah ! tant mieux ; en sorte que pour attendre l'heure du dîner vous pourriez faire avec moi un cent de piquet.

— Très-volontiers, répondit le chevalier qui saisissait aux cheveux cette occasion de rester dans sa place.

Et il s'empara des cartes qu'il battit et coupa avec une aisance qui fit plaisir à la douairière.

— Quelle diable d'idée, se disait-il, a eue madame de Champrosé de se venir enterrer dans ce nid de hiboux et de rats avec cette vieille momie ! Les femmes sont vraiment folles. Où peut-elle être ? Sans doute dans sa chambre, à lire, à parfler ou dormir.

Il faudra bien qu'elle vienne dîner, et alors je la verrai et cette passion à la

suivre fera son effet et avancera mes affaires.

Le chevalier et la douairière avaient à peine joué deux parties que Berthe, plus effarée que la première fois, vint dire :

— Madame, on a encore sonné.

— Eh bien ! qu'on ouvre.

Le laquais introduisit au bout de quelques instants, un charmant abbé de cour très-poupin, très-propret, qui parut surpris et très-contrarié en voyant le chevalier déjà installé.

Cet abbé, vous le connaissez, du reste ; il n'avait pu résister à deux jours de pré-

sidente et s'était mis au pourchas de madame de Champrosé.

Dévorant cette contrariété, il déclina son nom et raconta son histoire, exactement pareille à celle du chevalier.

Madame de Kerkaradec expliqua ce double accident par l'état affreux des chemins, où bêtes, voitures et gens se perdent, puis elle invita l'abbé à prendre place autour de la table verte.

Une demi-heure après environ, la sonnette retentit une troisième fois, et Bafogne souillé de boue, car plus gros et plus lourd, il n'avait pas versé si adroitement que le chevalier et l'abbé, fit son apparition.

On lui fit accueil comme aux autres, et la douairière, levant au ciel ses mains diaphanes à force de maigreur, dit, avec un accent de jubilation profonde :

— Le ciel n'a pas voulu que je meure sans jouer encore une fois au whist. Nous voilà quatre : c'est le nombre qu'il faut : la Providence est grande.

Le commandeur, assez disloqué, ne tarda pas à paraître en se servant du même prétexte.

— Asseyez-vous, monsieur, et quand un de ces gentilshommes sera fatigué, vous reprendrez son jeu, dit la vieille dame transportée de joie d'une telle affluence.

Les quatre courtisans de madame de



Champrosé avaient eu tous les quatre la même idée d'aller la retrouver au château de Kerkaradec, et leur imaginative peu fertile, leur avait fourni à tous le même moyen, c'est-à-dire le plus banal.

Chacun avait espéré être seul inventeur de cette combinaison triomphale, et ce fut avec la rage la plus comique qu'ils se trouvèrent tous réunis chez la vieille bretonne.

Tout en jouant de la plus mauvaise grâce du monde, ils se regardaient en dessous comme ces Chimères japonaises, constellées de verrues, que l'on met en regard sur les étagères et les cheminées.

Mais cela n'était rien en comparaison de ce qui les attendait.

On vint dire à madame de Kerkaradec qu'elle était servie, et l'on passa dans la salle à manger, la vieille dame donnant la main au chevalier.

O surprise! O rage! O désespoir! Madame de Champrosé ne parut pas : elle n'était pas au château!!!

Où pouvait-elle être? Sans doute en campagne avec quelque galant!

Le chevalier amena délicatement la conversation sur madame de Champrosé qui, disait-il, lui avait parlé souvent de madame de Kerkaradec avec beaucoup de vénération et d'amour.

— Oh! fit la vieille dame, mes rides sans doute lui font peur, Il y a six ans que

je ne l'ai vue, et plus de deux ans qu'elle ne m'a écrit.

— Nous sommes joués, s'écrièrent en chœur, mais à bouche close, le chevalier, l'abbé, le traitant et le commandeur, qui, après être restés un jour ou deux à faire la partie de madame de Kerkaradec, comme la bienséance l'exigeait, repartirent ensemble pour Paris moulus et furieux.

Vous pensez bien qu'ils racontèrent l'histoire à qui voulut l'entendre, à la ville et à la cour, dans les cercles et dans les ruelles, à l'Opéra et à la Comédie, et il ne fut bientôt plus bruit que de la disparition de madame la marquise de Champrosé, envolée avec un galant inconnu ; car, dans cet ingénieux et positif dix-huitième siècle, personne ne

supposa un instant qu'elle fût partie seule.

Candale lui-même apprit la chose et s'en étonna fort; mais il était à mille lieues de penser que lui seul eût pu dire où était la belle fugitive.



## XXIII.

La situation se compliquait, madame de Champrosé avait appris par Justine, qui avait gardé des intelligences à l'hôtel, le voyage de ses quatre familiers à Kerkeradec, et le bruit qui en résultait.

Ce qui aurait été grave avec M. Jean, devenait bien plus arrangeable avec le vicomte de Candale ; mais la marquise, avant de rejeter à tout jamais ce joli masque de Jeannette, sous lequel elle s'était déguisée pendant quelques jours, voulut pousser son personnage jusqu'au bout. Elle eut le caprice, ayant commencé cette intrigue, d'en tirer tout ce qu'elle contenait.

Cette ambition la prit, puisqu'elle avait donné dans le romanesque d'être aimée pour elle-même, de ne devoir qu'à ses agréments naturels un triomphe qu'elle eût si facilement conquis avec son titre, sa richesse et sa grande position.

D'un autre côté, le vicomte de Candale, en rentrant chez lui, où il déposa les mo-

destes habits de M. Jean, désormais inutilés, sentit qu'il était éperdument amoureux de Jeannette, et qu'il lui serait impossible de vivre sans elle.

Il alla donc la voir, revêtu, cette fois, des habits de son rang, dans un costume magnifique et galant qui faisait ressortir merveilleusement les avantages de sa personne. Il avait mis ses ordres, comme pour une visite de cérémonie.

Quand il entra dans la chambre, l'air tout rayonnant et tout superbe, Jeannette eut un frisson de plaisir, et trouva le vicomte beaucoup plus beau que le commis aux gabelles.

— Ah ! monsieur Jean, s'écria-t-elle en



jouant en perfection la surprise et la douleur, monsieur de Candale, veux-je dire, c'est peu généreux à vous de poursuivre une pauvre fille dont vous avez troublé la vie, et qui ne demande qu'à vous oublier, si elle le peut, dans l'ombre où vous êtes venu la trouver.

— Jeannette, de grâce, continuez à Candale l'amitié, l'amour que vous sembliez avoir pour M. Jean.

— Ne me rappelez pas ce nom sous lequel vous avez surpris un cœur qui croyait pouvoir se donner.

— Eh bien ! soit. Ne parlons plus de Jean, parlons de Candale, dit le vicomte en se jetant aux pieds de Jeannette. Que

veux-tu, méchante fille, être vertueux et froid qui te fais un jeu de ma souffrance ? Tu refuses de me recevoir parce que je suis un vicomte.

Ta roture est donc plus fière que ma noblesse ? Quand tu serais princesse, quand tu descendrais de Charlemagne en droite ligne, quand ton blason irait de pair avec le mien, que Saint-Louis a enrichi d'une nouvelle pièce aux croisades, est-ce que je t'en aimerais moins, et dois-tu m'imputer à faute un avantage que je n'ai pas cherché ?

Oui, Jeannette, je le sens, ma vie est désormais attachée à la tienne et ne peut s'en séparer ; il faut que tu m'aimes, tout vicomte que je suis. Je vois ta réponse vol-

tiger sur tes lèvres charmantes, mais tu ne la diras point, car ce baiser l'étouffera au passage.

Tu es à moi de par la sainte nature, de par le droit sacré de l'amour, de par ton cœur qui tremble, de par le mien qui bondit ; duchesse ou grisette, prince ou manant, qu'importe ! Il n'y a ici que Cupidon et Psyché qui s'embrassent en se reconnaissant.

— Candale, laissez-moi, soupira Jeanette, cherchant à se dégager des bras du vicomte, n'abusez pas de ce que je vous aime.

— Ne crains rien, cher ange ; reste sur mon cœur , c'est ta place ; que peut avoir

à redouter de son mari la vicomtesse de Candale ?

— O ciel, que dites-vous-là.



— Je dis que je vous épouse, parce qu'il n'y a plus maintenant qu'une femme au monde pour moi, et c'est vous.

— Bonheur inespéré ! dit Jeannette, pâle et rose tour-à-tour, mais que je ne dois pas accepter ! Y songez vous, quelle mésaillance ; un des plus beaux noms de France s'unir à une pauvre ouvrière en dentelles qui n'a rien que sa vertu.

— Tu es reine par ta vertu. Et d'ailleurs, par les mœurs et les morales qui courent, personne n'est sûr du sang qu'il a dans les veines.

Qui sait si tu n'es pas aussi noble que moi? Nos princes sont assez galants pour se pouvoir dire à la lettre pères du peuple.

— Oh! de grâce, Candale, ne calomniez pas ma mère, dit madame de Champrosé, qui ne put s'empêcher de sourire intérieurement de la supposition de Candale, supposition beaucoup plus fondée qu'il ne se l'imaginait, et ne persistez pas dans cette demande qui ferait le malheur de votre vie.

— Nullement ; je prétends que nous serons heureux à faire enrager tout le monde.

— Comment, moi, pauvre ignorante, qui ne sais rien de la vie ni du monde, me pourrai-je conduire dans ces sphères bril-

lantes, parmi tous ces hauts personnages, ces femmes altières qui me regarderont du haut de leur orgueil, et me feront sentir mon humble origine par des coups d'œil méprisants et des rires dédaigneux?

— Tout le monde respectera une femme que je présenterai en la tenant par la main.

— Ne craignez-vous pas les brocards de la ville et de la cour ?

— D'abord, je ne crains personne : je suis jeune, libre, riche, et si quelque vieux gentillâtre, entiché des préjugés gothiques, me blâme de l'action la plus raisonnable de ma vie, j'aurai pour moi M. de Voltaire, le citoyen de Genève, Diderot et toute la

clique encyclopédique, qui feront un bruit du diable en célébrant mon action comme digne d'un des sept sages de la Grèce.

J'en deviendrai tout populaire. Vous voyez donc, Jeannette, que toutes vos raisons ne valent rien, et vous serez bientôt la femme la plus recherchée et la plus à la mode de Paris.

Voulez-vous me donner, oui ou non, le bout de cette petite main blanche et frêle comme une main de marquise, pour que j'y passe la bague de M. Jean ?

Jeannette, qui comprit que plus de résistance pourrait contrarier et rebuter le vicomte, les yeux baissés et les joues fardées de pudeur, tendit le doigt à l'anneau

de fiançailles que Candale lui offrait ; et l'anneau accepté, elle se jeta au cou de son mari avec une effusion de tendresse adorable.

Le jour fut pris pour la célébration du mariage que l'impatient Candale voulut le plus rapproché possible ; et le vicomte se retira le cœur plein de joie et de rêves de bonheur, non sans que l'amant eût dérobé quelques baisers au trésor de l'époux.

Madame de Champrosé eut un moment l'idée de dire son vrai nom à Candale, après avoir reçu la bague ; mais elle voulut lui garder cette surprise pour le contrat : quel ineffable bonheur inonda son âme lorsqu'elle eut acquis cette certitude d'être aimée sans arrière-pensée d'ambition, de va-



nité ou d'intérêt par un homme noble, riche, illustre, qui la croyait obscure et pauvre, simple fille du peuple, gagnant sa vie à croiser des fils, et qui l'associait à son rang et à sa fortune ! Cet amour lui mettait au front une couronne plus rayonnante que sa couronne de marquise.

Le rôle de Jeannette allait finir, et madame de Champrosé accompagnée de Justine rentra en chaise de poste à son hôtel avec un grand vacarme, pour que son retour s'aperçût ; l'abbé, le financier, le commandeur et le chevalier accoururent aussitôt, et la marquise leur expliqua qu'en allant à Kerkaradec elle s'était sentie indisposée assez gravement pour rester au lit quelques jours dans une chambre d'au-

berge, et qu'elle était revenue à Paris au lieu de continuer sa route, pour se trouver plus à portée, en cas de rechute, des soins de Bordeu, en qui elle avait toute confiance.

Cette histoire de maladie n'était guère soutenue par la mine de la marquise, qui était la plus radieuse et la plus fleurie du monde; mais comme elle était rigoureusement plausible, il la fallut bien accepter, car personne n'avait le droit de la trouver mauvaise.

Les jours suivants, madame de Champrosé eut soin de se faire voir en plusieurs endroits, pour bien constater sa présence à Paris.

Elle parut en grande loge à l'Opéra et à Versailles, où elle fit sur le grand escalier de l'Orangerie une rencontre qui la faillit déconcerter.

Comme elle descendait l'escalier, Candale le remontait.

En voyant venir cette femme avec un panier de six aunes, des plumes, des diamants, et tout l'attirail d'une grande toilette de cour, poudrée à blanc et fardée en roue de carrosse comme une princesse, entourée d'un groupe de courtisans qui papillonnaient, Candale fut étrangement troublé.

Il avait démêlé dans les traits de la mar-

quise une ressemblance la plus singulière du monde avec les traits de Jeannette.

Malgré la différence d'air et de costume, le rapport était si frappant qu'il ne put s'empêcher de s'arrêter sur la marche où il se trouvait et de regarder fixément madame de Champrosé en s'écriant :

— Grands dieux ! Jeannette...

La marquise, qui continuait de descendre, jeta sur lui un coup d'œil étonné et naïf, comme quelqu'un qui est surpris par une action qu'il ne comprend pas, et voyant Candale immobile, les pieds soudés au marbre par la stupeur, elle continua légèrement son chemin, suivie du commandeur de Livry et de Bafogne, qu'elle se plai-

sait à faire marcher fort vite, parce qu'il était fort gros ; petite méchanceté qui la réjouissait infiniment.

Que la nature est bizarre dans ses jeux, pensa Candale en remontant l'escalier, lorsque la vision fut évanouie, elle s'amuse à jeter deux visages dans le même moule, et à tirer une double épreuve d'une marquise ou d'une grisette ! Comme elles se ressemblent ; mais comme Jeannette est plus jolie !

Non, cher vicomte, Jeannette n'est pas plus jolie, et tu t'en convaincras bientôt. Seulement, tu fais ton devoir d'amoureux en trouvant ta maîtresse la plus belle du monde, — plus belle qu'elle-même.

Il n'y a que la foi qui sauve, et la foi de  
l'amoureux vaut la foi du charbonnier,  
c'est la bonne,



## **XXIV.**

**L'on n'a pas oublié que le droguiste était sorti de chez Jeannette profondément blessé de voir son illustre alliance dédaignée par une petite créature, fort gentille, en vérité, mais qui n'avait pas un sol vaillant.**



Il chercha à se venger de ce dédain, et comme il connaissait le courtaud de boutique, amant de Justine à qui celle-ci avait eu la faiblesse de dire la vérité sur Jeannette, sous prétexte d'avoir des renseignements sur cette petite qui l'intéressait, il lui tira les vers du nez, et sut que la prétendue ouvrière en dentelles n'était autre que madame la marquise de Champrosé, découverte dont il se promit de tirer bon parti.

En effet, il répandit le bruit que la marquise, à l'instar de beaucoup de dames haut placées, emuyée des voluptés de la cour et des fades galanteries de courtisans éteints, attirait des jeunes hommes du peuple dans de petites tours de Nesle, où elle jouait différents personnages, pour avoir

les bénéfices du plaisir sans en prendre la responsabilité.

Il ne borna pas là sa méchanceté, comme on va le voir ; mais l'étoile qui présidait à la destinée de Jean et Jeannette, qu'on nous permette de leur donner encore ce nom, était si décidément heureuse, que tout ce qu'on imaginait pour leur nuire tournait à leur avantage.

Le jour où Candale vint chercher Jeannette pour signer le contrat, un commissionnaire ouvrit la porte et jeta une lettre sur la table.

Cette lettre était à l'adresse de M. Jean, et contenait ces mots :

« Monsieur Jean,

» Prenez garde à vous ! vous êtes tombé dans un piège ; vous avez sans doute entendu raconter des histoires de jeunes gens aimés par de grandes dames déguisées qui voulaient voir si les plaisirs du peuple valaient ceux de la cour, et si l'ivresse des cabarets étourdissait mieux que celle des petits soupers ; on vous a parlé de beaux garçons qui disparaissaient , soit dans les oubliettes d'une bastille, soit dans la cale d'un vaisseau partant pour les îles.... Tremblez ! l'ouvrière en dentelles est une marquise, Jeannette est madame de Champrosé. C'est vous dire assez le sort qui vous attend, lorsque le caprice de cette autre madame d'Egmont sera passé. Si vous avez

du courage, tâchez de vous venger d'avoir été joué de la sorte, et de la perdre comme elle le mérite ; si vous n'avez pas assez de cœur pour cela, et si vous avez mordu à ses amorces, ne vous en prenez qu'à vous de ce qui vous arrivera. Vous êtes averti !.....»

Le vicomte de Candale, qui ne pensant qu'à son bonheur, avait négligemment ouvert cette lettre écrite sur papier à chandelles, fut on ne peut plus surpris de son contenu lorsqu'il y jeta les yeux.

— Que signifie cette étrange histoire ? s'écria-t-il la voix altérée.

— Ah ! Je vois ce que c'est, dit Jeannette en parcourant l'épître le plus tranquille-

ment du monde; ma femme de chambre aura jaser.

— Votre femme de chambre! quoi! grands dieux! serait-il vrai! éclaircissez ce mystère ou je meurs!

— Jeannette a fini son rôle.

— C'en était donc un?

— Monsieur Jean, il vous siérait mal de gronder Jeannette.

— Cette lettre dit donc vrai?

— Très-vrai.

— Madame la marquise de Champrosé!

— Monsieur le vicomte de Candale!

— Perfide !

— Trompeur !

— Ah ! comme vous m'avez joué.

— Et vous, sans Rosette vous seriez toujours M. Jean ?

— Si cette lettre n'avait pas tout découvert, vous auriez encore gardé le silence ?

— Ma signature au bas du contrat vous aurait tout-à-l'heure révélé mon secret. Allons, mon cher Candale, ne vous désolez pas.

Je ne suis qu'une marquise, c'est vrai, mais toutes les femmes n'ont pas le bon-

heur de venir au monde grisettes. Suis-je donc enlaidie depuis que je ne suis plus Jeannette?

— Non, dit le vicomte en lui baisant la main avec feu.

— Et quand vous me rencontrerez sur l'escalier de Versailles, vous me reconnaîtrez et vous me saluerez.

— C'était donc vous?

— Assurément.

— Au fait, il ne peut y avoir deux Jeannettes au monde.

— Flatteur!

— Quel singulier enchaînement de circonstances!

— C'est une sympathie secrète qui nous a guidés tous les deux ; mais n'allez pas croire que j'aie l'habitude de ces sortes d'escapades. D'ailleurs, vous verrez bien que non, dit en riant madame de Champrosé.

Mon histoire est la vôtre : un caprice m'a fait prendre un soir d'ennui ce travestissement de Jeannette, sous lequel j'ai eu le bonheur de me faire aimer de vous.

Dans le monde, dominés par la mode et la frivolité, nous n'aurions pu, à travers le tourbillon des plaisirs, démêler nos vrais caractères. Nous aurions passé l'un près de l'autre sans nous comprendre.

Le masque nous a rendus vrais. Moi qui ai la réputation d'une femme à la mode



maniéré et piquante, je suis simple et vraie, la nature seule me touche.

— Et vous, malgré votre réputation de petit-maître et d'homme à bonnes fortunes, vous êtes tendre et candide. N'en disons rien à personne, et soyons toujours, l'un pour l'autre, Jean et Jeannette.

Le mariage se fit dans la chapelle de l'hôtel Champrosé, et le soir, quand l'abbé vint pour rendre ses soins à la marquise, il s'étonna de voir dans le salon une figure nouvelle dont il n'augura rien de bon pour l'avenir de sa flamme, car l'inconnu était jeune, beau et magnifiquement habillé.

Pour contrebalancer l'effet du nouveau venu, l'abbé récita à la marquise une pièce

de vers sur laquelle il comptait beaucoup,  
et qui commençait ainsi :

Croyant voler sur une rose,  
Un papillon s'était posé,  
Tremblant, sur la bouche mi-close  
De madame de Champrosé.

— Halte là, mon cher poète, dit la marquise en riant, je suis bien désolée de déranger la symétrie de vos vers, mais je ne suis plus madame de Champrosé, je m'appelle maintenant la vicomtesse de Candale, ce qui ne rime plus aussi bien, et voici mon mari que je vous présente.

Le commandeur, le traitant et le chevalier apprirent bientôt la nouvelle et s'y résignèrent. L'abbé seul ne put arranger son couplet avec le nom de Candale et resta inconsolable.

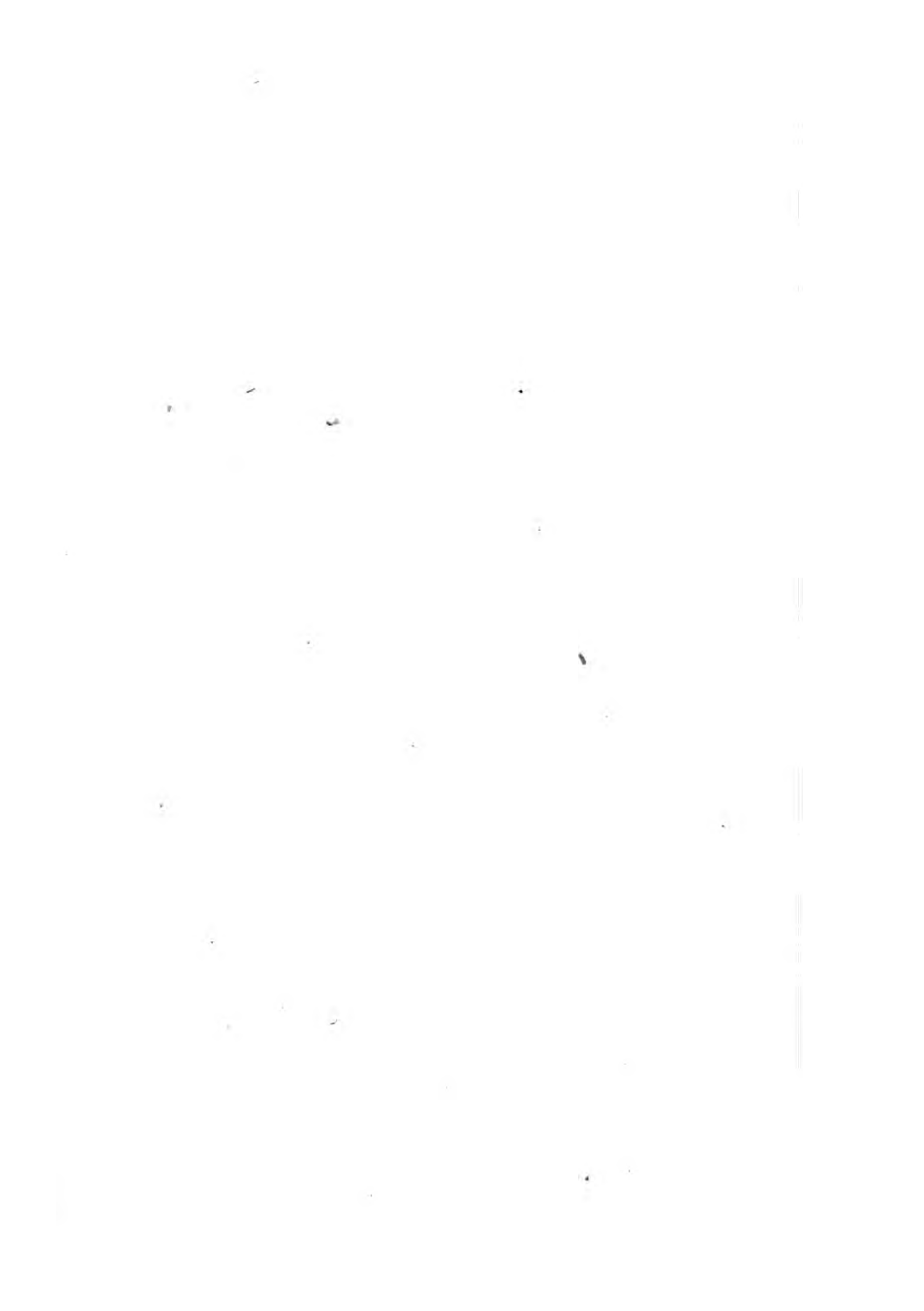
A quelque temps de là Rosette reçut une grande boîte pleine de dentelles de Malines et un brachelet enrichi de diamants fort gros et d'une eau superbe.

Un petit billet était joint à ces deux cadeaux.

Il contenait ces mot : De la part de Jean et Jeannette.

FIN DE JEAN ET JEANNETTE.

**UNE AVENTURE DE BIBLIOPHILE.**



I.



J'avais le bonheur d'être éloigné de Paris pendant la plus grande partie de la Terreur. Le général Dugommier, qui aimait les livres, me fit venir auprès de lui à l'armée des Pyrénées, quoiqu'il n'eût pas de

bibliothèque à me donner en garde. J'étais quelque chose comme secrétaire-rédacteur, et cette position, moitié littéraire et moitié militaire, n'avait rien qui pût me consoler d'être séparé de mes chers bouquins. Je parlais souvent d'eux avec le général ; mais ce n'était point assez, et je me sentais tourmenté d'un invincible désir de les revoir. Dugommier comprit cette espèce de nostalgie, et il m'accorda un congé pour raison de santé, non sans me recommander de ne prendre aucune part à la politique, qui avait alors des conséquences acerbes. Je me mis en route tout impatient de rentrer dans mon cabinet ainsi qu'un exilé dans sa patrie, et j'arrivai à Paris trois jours après la révolution du 9 thermidor (27 juillet 1794).

Trois jours à peine s'étaient écoulés depuis que Robespierre avait entraîné dans sa chute Saint-Just, Couthon, Lebas et les autres partisans de son système ; trois jours à peine, depuis que les membres de la Commune de Paris avaient suivi sur l'échafaud les victimes de la réaction thermidorienne, depuis que cent-vingt têtes, mises hors la loi, étaient tombées à la place de la Révolution, où s'élevait encore la guillotine qui ne fonctionnait plus. L'aspect de Paris ne me sembla pas changé ; seulement on criait et l'on vendait dans toutes les rues des brochures et des journaux relatifs aux derniers événements, surtout d'injurieuses biographies de Robespierre. Il faisait un soleil magnifique, qui conviait à la promenade les *muscadins* et



les *merveilleuses* ; le jardin des Tuileries était plein de monde en toilette, et je remarquai avec plaisir que les étalages des quais regorgeaient de volumes de la plus séduisante apparence.

Mais je n'eus pas le loisir d'y aller voir. En descendant de la diligence qui m'avait amené, je me trouvai entouré d'agents du Comité de sûreté générale, qui m'examinèrent, m'interrogèrent et m'épluchèrent à qui mieux mieux. On fouilla minutieusement mes bagages, on parcourut mes papiers, on contrôla mon passeport. Bien me prit de ne pas me troubler et de faire bonne contenance ; je courais grand risque de passer pour *suspect* et d'être forcé d'élire domicile dans une des maisons de dé-

tention que n'avait pas encore vidées la clémence des thermidoriens. Le tribunal révolutionnaire existait toujours, quoiqu'il s'abstînt de prouver son existence par de nouveaux arrêts. Une lettre de Barrère de Vieuzac, qu'on trouva dans mon portefeuille, lettre où il n'était question que de littérature cependant, produisit l'effet d'une puissante recommandation en ma faveur.

— Ah! citoyen Jacob, me dit poliment et même obséquieusement le chef de la police, tu connais le citoyen Barrère?

— Ce n'est pas d'hier, repris-je, oubliant à qui j'avais affaire; et quand il écrivait l'éloge de Lefranc de Pompignan...

— Le citoyen Barrère est un grand citoyen, interrompit mon homme en saluant la personne absente. Je te prie, citoyen, de lui dire que tu n'as eu qu'à te louer de moi. Je me nomme Muflot, agent de deuxième classe près le Comité de sûreté générale.

— Il ne lui est rien arrivé à ce pauvre Barrère ? demandai-je avec émotion. Il est toujours...

— Membre du Comité du salut public et plus patriote que jamais. C'est lui, entre nous, qui a délivré la République de l'infâme Robespierre et de ses vils satellites. Le citoyen Barrère est une bonne connaissance en ce moment-ci, et je te fais mon

sincère compliment d'être lié avec lui ;  
cela peut te mener loin.

— Jusqu'à la place de la Révolution,  
murmura un des acolytes du citoyen  
Muflot.

Cette espèce d'enquête avait duré si  
longtemps, que la journée se trouvait fort  
avancée lorsqu'on me laissa libre de par-  
tir. J'étais fort étonné de ne pas voir pa-  
raître mon domestique, Scévola, que j'a-  
vais chargé de garder mes livres pendant  
mon absence et qui devait avoir reçu avis  
de mon retour. J'attendis encore plus  
d'une heure et je me décidai enfin à quit-  
ter le bureau de la voiture, en me faisant  
précéder d'un commissionnaire qui portait

ma malle et mon sac de nuit. Par malheur, je rencontrai place des Victoires un amas de livres étalés sur le pavé : m'arrêter devant ces volumes, les toucher, les feuilleter l'un après l'autre, ce fut pour moi un besoin irrésistible, et Dieu sait le temps que je perdis à m'amuser de la sorte avec ces maudits bouquins. Ce ne furent pas les tiraillements de mon estomac à jeun qui m'invitèrent à continuer ma route, mais je m'aperçus de la longueur de cette séance en plein air à la diminution du jour qui ne me permettait plus de distinguer les titres des ouvrages. J'avais fait quelques acquisitions avantageuses qui m'eussent amplement dédommagé de mes peines, si le porteur de mes effets n'avait disparu avec eux, sans doute par mégarde

et sans mauvaise intention. J'en augurai que ce commissionnaire-là n'était pas bibliophile.

Je gagnai la rue du Mont-Blanc, où je demeurais alors, au n° 9, près de l'hôtel qui avait appartenu à mademoiselle Guimard, la célèbre danseuse de l'Opéra. J'avais là un appartement assez spacieux, à cause de mes livres, qui occupaient plus de place que mon ménage de garçon, et qui ne manquaient ni d'air ni de jour au quatrième. J'eus un battement de cœur en approchant de l'asile sacré de ma chère bibliothèque, et je reconnus de loin les fenêtres qui semblaient m'attendre toutes grandes ouvertes. *O rus quando te aspiciam!* s'écrie le poète latin, qui avait peut-

être la pensée de retrouver ses livres au milieu de la douce paix des champs. Et moi aussi je m'écriai, les larmes aux yeux : « O mes amis, ô mes livres, je vais donc vous revoir ! » Je ne songeais guère au 9 thermidor et à ce qu'on nommait alors la *queue* de la Terreur.

J'entrai, à la nuit tombante, sous la porte cochère, et le portier, en me voyant apparaître et en reconnaissant ma voix, crut avoir affaire à un fantôme. Je n'avais pourtant pas le costume de l'emploi, le drap funéraire ou les longs voiles noirs : j'étais vêtu d'une lévite à petit collet en drap verdâtre dit couleur Marat ; je portais, comme les petits-maîtres, le pantalon de tricot jaune, les bottes molles à

revers, la cravate tombante et le chapeau à larges bords. J'ai honte vraiment d'avoir sacrifié, cette seule fois dans ma vie, aux excentricités de la mode révolutionnaire, et je ne trouve mon excuse que dans la nécessité capitale de renoncer à l'ancien régime, à ses pompes et à ses culottes. En me présentant à l'armée des Pyrénées avec une toilette de *ci-devant*, j'avais failli être traité en émigré : de là ma métamorphose extérieure. Voilà pourquoi le père Chameau, mon portier, m'avait pris pour un revenant et me regardait avec stupeur.

— Crédiennne ! citoyen Jacob ! dit-il d'un ton larmoyant en coiffant son poing avec son bonnet rouge, qu'il avait ôté de



sa tête par la puissance de l'habitude. Est-il possible que vous ne soyez pas défunt comme tant d'autres !

— Moi défunt, père Chameau ! m'écriai-je en riant de manière à lui prouver que je vivais et que j'avais bonne envie de vivre. Qui diable vous a fait mon oraison funèbre ? Je n'ai pourtant pas négligé de donner de mes nouvelles...

— Le citoyen Scévola n'en a pas reçu depuis six mois, et en six mois, on a plus de temps qu'il ne faut pour mourir...

— Bah ! six mois ! Scévola a si bien eu de mes nouvelles, qu'il n'a jamais manqué de répondre à mes lettres et de me donner à son tour des nouvelles de mes livres. Il pa-

rait que tout est en bon état là-haut? on a souvent ouvert les armoires, enlevé la poussière sur la tranche des volumes, essuyé les dos des reliures? On ne saurait prendre trop de soin contre l'invasion des vers, contre les atteintes de l'humidité et de la chaleur. Justement la saison a été mauvaise pour les livres...

— Pour tout le monde, citoyen, et surtout pour ce pauvre monsieur Robespierre. Crédiennne! vous auriez été ici vous-même il y a cinq jours, que...

— Oui, oui, je sais cela, et je me félicite de n'être pas revenu plus tôt. Et Scévola, il m'attend?

— Non, citoyen, pas plus que je ne vous attendais, moi.

— N'est-il pas dans l'appartement ?

— Non, citoyen ; il est sorti, mais il doit rentrer. Il rentrera...

— Je l'espère bien. Où est-il donc ?

— Si je m'en doutais , j'irais le chercher. Il n'est pas d'abord à la place de la Révolution , puisqu'on n'y fait plus rien. Il est capable d'être au club des Jacobins.

— Au club des Jacobins ? Scévola ? Qu'a-t-il besoin d'aller au club ? Voilà mes livres bien gardés !

— Crédiennne ! citoyen, faut-il pas faire notre éducation politique ? répliqua majestueusement le portier en replaçant son bonnet rouge sur son chef.

— C'est vrai, mon ami : on a toujours quelque chose à apprendre à tout âge, et le plus savant est souvent obligé de convenir qu'il ne sait rien. Faites votre éducation politique, père Chameau, je m'en lave les mains et je vais me coucher.

Scévola avait heureusement confié au portier la clé de mon appartement : il me la remit en m'offrant ses services, que je refusai. Après lui avoir demandé des nouvelles de ma malle qui n'avait pas encore paru, je l'avertis de m'envoyer mon domestique aussitôt que celui-ci serait de retour, et je montai lentement mes quatre étages, en maudissant tout bas l'absence intempestive de Scévola, qui m'eût été si nécessaire pour me procurer de quoi dîner et souper à la fois.

— Monsieur est au club! grommelais-je en ouvrant ma porte. Si c'était du moins pour y apprendre à lire!

Ma mauvaise humeur et ma préoccupation étaient telles, que j'oubliai de retirer la clé de la serrure, et elle y resta quand j'eus refermé la porte sur moi. Je pénétrai à tâtons dans ma chambre à coucher, où deux petites armoires de Boule renfermaient mon trésor, mes livres les plus précieux par leur rareté ou leur beauté ou leur reliure. Je poussai une exclamation de surprise et d'effroi en voyant que les vitrines d'une de ces armoires étaient ouvertes. Je n'en pus voir davantage, dans la demi-obscurité où je me trouvais; mais il me sembla que je n'étais pas seul et que des om-

bres passaient autour de moi : ce fut une sorte d'hallucination qui me fit croire que des voleurs emportaient mes livres et que mon arrivée imprévue venait de sauver ma bibliothèque; j'étendis les bras à droite et à gauche, pour arrêter les voleurs et ressaisir mes livres; mes bras s'agitèrent en vain dans le vide, où ils ne rencontraient pas d'obstacle. Je restai immobile et j'écoutai, sans entendre d'autre bruit que celui de ma respiration haletante.

— Y a-t-il quelqu'un ici? demandai-je à plusieurs reprises en élevant la voix. Qui est-ce qui touche à mes livres?

L'idée m'était venue que ce pouvait être Scévola; mais comme personne ne répondait et que mes yeux, en s'accoutumant à

la nuit qui m'environnait, n'y distinguaient aucune forme animée, je me persuadai que les voleurs s'étaient cachés ou qu'ils avaient eu le temps de s'enfuir à mon approche, peut-être par la fenêtre, qui restait ouverte. Comment me procurer de la lumière sans sortir de l'appartement, sans appeler au secours? Je cherchai au hasard sur la cheminée, où je n'avais guère la chance de trouver un briquet : ce fut pourtant le premier objet que je rencontrai sous ma main, ainsi qu'une pipe et une blague à tabac que je n'y avais certainement pas laissées avant mon départ pour l'armée des Pyrénées. Une pipe, une blague à tabac, dans une bibliothèque et chez un bibliophile ! pouvais-je en douter? les barbares, les voleurs étaient chez moi.

Je battis vivement le briquet, tout inquiet, tout consterné du spectacle qui m'attendait, et au premier jet de lumière qui éclaira la chambre, j'aperçus avec horreur la pipe encore à moitié pleine et la blague à tabac à moitié vide, comme si le fumeur venait seulement de les quitter ; mais en portant ma vue rapidement vers les deux armoires qui contenaient mes livres, je fus agréablement surpris de n'y pas apercevoir la moindre trace de dégât : les livres étaient ou paraissaient être dans l'état le plus satisfaisant, dans l'ordre le plus parfait. Dès que la bougie fut allumée, je courus d'abord à l'armoire qui était ouverte, et il ne me fallut qu'un coup d'œil pour me convaincre qu'on n'y avait pas même dérangé un volume. Je prome-



nai mes regards avec une vraie joie sur ces rangées symétriques de volumes, qui eussent fait honte au corps de troupes le mieux discipliné et le mieux aligné; les larmes me vinrent presque aux yeux en contemplant ces reliures de Deseuil, de Padeloup et de Derôme, ces maroquins de toutes couleurs éclatants de dorures, ces vélins de Hollande si purs et si brillants, ces simples cartonnages couvrant des exemplaires uniques, en grand papier non rogné, tous ces bijoux enfin qui sont les diamants de la couronne d'un bibliophile. Je pris l'un après l'autre quelques volumes, je les feuilletai avec amour, j'en admirai l'impression, les marges, la tranche, le dos, les *fers* et les filets. Une émotion douce et solennelle s'emparait de tout mon être.

— Voici, me disais-je tout bas, le plus beau Regnier Elzevir qu'on ait jamais vu : onze lignes et demie de large ! C'est une merveille ! Voilà le *Pâtissier français*, le plus rare de la collection elzevirienne : on n'en connaît que six exemplaires, et encore il y en a quatre fort laids, tachés, rognés à la lettre. Fi donc ! Et ce Vérard ? n'est-ce pas le roi des livres ? La bibliothèque du roi, c'est-à-dire de la rue de la Loi, ci-devant Richelieu, ne possède pas un Vérard aussi pur, aussi magnifique, aussi glorieux que ce *Mystère de la Passion*, édition de 1490, imprimée sur vélin ! Le duc de la Vallière aurait donné deux ou trois mille livres pour l'avoir. Mais ne vient-il pas du duc de la Vallière ?

Tout-à-coup ma vue se trouble, un fris-

son me saisit et mes jambes chancèrent : je pousserais un cri de terreur et de désespoir si ma langue n'était pas paralysée dans ma bouche béante. J'ai vu une place vide dans un rayon de livres, j'ai constaté l'absence d'un volume. Quel est ce volume ? Je porte la main en tremblant à l'endroit qu'il occupait, j'espère encore qu'il s'est enfoncé derrière ses voisins, ou bien qu'on l'a mis par erreur dans un autre rayon. Je passe en revue tous les rayons, tous les volumes, et je ne puis douter de la disparition de ce volume, qui n'est plus représenté parmi ses frères que par une lacune assez importante pour que je juge au moins de son format et de sa grosseur. Mais comment ma mémoire pourra-t-elle rattraper le nom du fugitif ? Je m'age-

nouille devant l'armoire et je recommence l'inventaire minutieux des volumes présents, afin de deviner quel peut être l'absent. A coup sûr ce n'était pas le plus inconnu, le moins précieux de la compagnie. On ne l'avait pas volé sans doute les yeux fermés. J'étais comme un berger qui compte ses moutons après que le loup leur a fait visite : j'avais la poitrine oppressée, les paupières humides.

— O mon Dieu ! m'écriai-je en me frappant le front, c'est ma *République* de Bodin qui manque. Si le voleur s'était contenté de prendre cette *République* de Platon, traduite par Grou, je lui pardonnerais ! le bourreau ne pouvait-il pas se contenter de ces deux jolis volumes in-12, reliés en

veau bleu par Bozérian? mais ma *République* de Bodin! ma chère *République*! **une** *République* sans pareille! l'exemplaire de l'auteur avec son autographe!

## II.

C'était, en effet, un volume fort curieux que cet exemplaire de la sixième édition des *Six livres de la République*, de Jean Bodin, publiée à Paris en 1580. Ce gros volume in-8°, magnifiquement relié en ma-

roquin noir à petits fers et au monogramme de l'auteur, à qui il avait appartenu, portait une longue note de sa main, pleine de sagesse et de prescience philosophique. Je continuai mes recherches inutilement pendant plusieurs heures, et je ne les suspendis qu'avec l'intention de les poursuivre un jour ; je me creusais la tête pour deviner quel avait pu être le motif de ce vol, et cette préoccupation m'absorba tellement que je finis par oublier la faim qui gémissait dans mes entrailles. Scévola ne paraissait pas, il était onze heures, et la fatigue me conseillait de ne pas l'attendre davantage. Je me mis pourtant à parcourir mon appartement avant de me coucher, et je ne fus pas peu étonné de trouver partout le témoignage irrécusable du séjour d'un hôte

invisible qui avait habité mon logement, et probablement couché dans mon lit durant mon absence. Il y avait encore, dans une garde-robe, du linge, des vêtements, des chaussures qui ne m'appartenaient pas, et le salon, qui contenait la partie solide de ma bibliothèque, les in-folio et les in-quarto d'histoire et de généalogie, avait été transformé par mon Sosie en une véritable tabagie ; sur les tables et la cheminée on ne voyait que des pipes de tous calibres.

— Ne dirait-on pas, murmurai-je, que les Prussiens ont campé ici ! Mes livres vont sentir le tabac pour le reste de leurs jours. J'étais transporté de fureur, et si mon domestique, le complice présumé de



ces attentats contre mes livres, avait osé se montrer en ce moment, je lui eusse sans doute lancé quelque volume à la tête. Mais il était tard, la fatigue m'accablait, et le sommeil pouvait faire taire les gémissements de mon estomac affamé. Je me couchai à la hâte, et la bougie, qui avait brûlé jusqu'aux derniers résidus de la mèche et de la cire, s'éteignit d'elle-même. Je ne soupçonnais pas que la clé fût demeurée dans la serrure à la porte d'entrée, et je ne tardai guère à m'endormir. On dort bien mal quand on n'a pas soupé; on dort plus mal encore quand on est en peine d'un anneau ou d'un livre. Je ne fis que me retourner dans mon lit, comme si je fusse à la poursuite de mon livre perdu et comme si celui-ci prenait des ailes pour m'échapper.

C'était d'étranges rêves de bibliophile. Je vis passer successivement mon volume de Bodin dans une foule de mains plus ou moins dignes de le toucher ; tantôt un épiciers le pesait dans ses balances et s'appropriait à le déchirer pour en faire des cornets ; tantôt un libraire l'étalait fièrement dans sa boutique et se réjouissait de le voir lorgné par dix amateurs ; ici, un valet maladroit le laissait tomber à terre et je me baissais pour le ramasser, tout écorné et tout sali, sans pouvoir l'atteindre ; là, un amateur anglais le cachait comme un trésor dans le coin le plus reculé et le plus impénétrable de sa bibliothèque. J'étais en proie à mille angoisses ; je voyais sans cesse ma chère *République*, intacte ou mutilée dans sa reliure originale, et je ne par-

venais jamais à la ressaisir. Ces hallucinations, cette idée fixe me causèrent une espèce de fièvre qui amena un véritable accès de somnambulisme.

A six heures du matin, je m'éveillai en sursaut, au bruit de la porte qui s'ouvrait, et à la secousse que je ressentis par la chute d'un corps qui vint s'appesantir sur ma poitrine. Avant que mes yeux se fussent ouverts, avant que j'eusse la conscience de la nature du poids qui m'étouffait, j'entendis des cris inarticulés qu'on poussait à mes oreilles. — Frédéric! criait-on d'une voix pleine de sanglots, mon Frédéric! Je vivrai, puisqu'ils ne me l'ont pas tué!

Il n'était plus possible d'appliquer le sens de ces paroles à la *République* de Bo-

din; d'ailleurs ce n'était pas à un voleur de nuit que j'avais affaire, mais bien à une femme qui m'inondait de larmes, auxquelles j'eusse été fort en peine de mêler les miennes. — Quoi! tu ne me reconnais pas, cher Frédéric! disait-elle en redoublant de sanglots et de pleurs. C'est moi, c'est ta Louise qui te croyait mort, et qui voulait mourir! mais tu ne mourras pas! on ne nous séparera plus! on ne troublera pas notre union!

J'étais touché de ces tendres paroles qui s'adressaient certainement à un autre qu'à moi, et je voulus ne pas laisser davantage cette pauvre femme dans l'erreur où elle était; j'eus beaucoup de peine à soulever ma tête et à fixer mes yeux sur l'inconnue.

Je vis une belle jeune femme, de la figure la plus intéressante, avec des traits si nobles et si gracieux, des regards si doux et si expressifs, une bouche si ravissante, un sourire si angélique à travers ses larmes, que je fus tenté de me croire encore sous le prestige d'un rêve enchanteur. Mais le désordre de ses cheveux épars et de ses vêtements ne me permit pas de m'abandonner au charme de cette apparition. J'eus l'honnêteté d'avertir cette dame qu'elle s'abusait évidemment.

A ma voix, qui n'était pas celle qu'elle attendait, elle me prit la tête entre ses mains, puis elle fixa ses yeux mornes, hagards, pleins de larmes, sur mon visage que le sien touchait presque ; elle eut l'air de

réfléchir, de douter, comme si elle était aux prises avec une terrible illusion, ensuite elle jeta un cri d'effroi et s'échappa avec des gestes d'horreur.

— Ce n'est pas lui ! disait-elle. Frédéric ! mais où est-il donc ? où suis-je, où suis-je, mon Dieu !

— Madame, répondis-je respectueusement, vous êtes chez un homme qui n'a pas de plus grand désir que de vous être utile.

Elle ne m'entendait pas, elle était frappée d'épouvante et de vertige ; elle essaya de s'enfuir, mais ne sachant plus de quel côté sortir, après avoir tourné çà et là dans la chambre, elle courut à la croisée, l'ouvrit et se précipita dans la rue.

Je m'étais élancé en poussant un cri terrible, et j'arrivai assez tôt à la fenêtre pour ressaisir la malheureuse dont le corps était déjà suspendu sur l'abîme. Sa robe de toile s'était accrochée aux festons de la balustrade en fer et avait, pendant une seconde, arrêté la chute. Il me fallut un effort surhumain pour ramener à moi cette femme qui se débattait, qui voulait mourir et qui fut sur le point de m'entraîner avec elle. Enfin, après une lutte affreuse, je l'enlevai dans mes bras et je la portai sur un fauteuil à demi-évanouie.

— De par tous les diables ! m'écriai-je en allant refermer la fenêtre, encore frissonnant du danger que nous avons couru l'un et l'autre, quelle est cette folle qui

vient chez moi pour se tuer? Est-ce qu'il n'y a pas de fenêtres ailleurs?

Elle ne répondit pas; elle sanglotait, elle suffoquait. J'eus pitié d'elle et je me radouciss.

— En vérité, madame, lui dis-je avec autant de bonté que possible, vous avez bien failli être cause de ma mort. Est-il honnête, je vous en fais juge, de venir ainsi chez les gens qu'on ne connaît pas pour les forcer à être témoins d'un suicide, pour le leur faire partager! Vous pouvez vous vanter de m'avoir fait une belle peur. J'en ai encore un tremblement et une sueur froide.

— Oh! Frédéric! murmurait-elle, en



proie à une exaltation convulsive qui s'augmentait au lieu de s'apaiser. Mort! mort!

— Quel est ce M. Frédéric, madame? lui demandai-je d'un air et d'un ton qui lui témoignaient de l'intérêt qu'elle m'inspirait.

— Frédéric! vous savez ce qu'il est devenu? reprit-elle avec violence en se retournant vers moi avec vivacité.

— Non, je vous jure, puisque je ne sais pas même quel est ce M. Frédéric.

— Et pourtant, que faites-vous ici? répliqua-t-elle avec plus de violence. Pourquoi et comment êtes-vous ici?

— Voilà une étrange question, ma chère

dame, je vous assure! Vous me demandez ce que je fais chez moi? comment je suis chez moi?

— Chez vous? chez vous? murmura-t-elle en cherchant à recueillir et à comparer ses souvenirs. Je ne vous connais pas...

— Ni moi non plus, madame... Certainement il y a quelque malentendu; vous vous serez trompée de porte ou d'étage...

— Oh! monsieur! oh! citoyen! interrompit-elle, de grâce, par pitié, dites-moi ce qu'on a fait de Frédéric?... où l'a-t-on conduit? est-il vrai qu'on l'a condamné, exécuté? Au nom du ciel, parlez ou laissez-moi mourir!

— Je ne vous laisserai pas mourir, ma-

dame. Je parlerai tant que vous voudrez, mais que voulez-vous que je vous dise ?

Pendant que j'essayais de la puissance du raisonnement sur cette pauvre imagination malade, les convulsions reprirent avec plus de violence, les cris s'élevèrent avec plus d'emportement : la malheureuse femme tomba du fauteuil sur le plancher, s'y roula comme une forcenée, se heurtant, se meurtrissant contre les meubles, malgré tous mes efforts pour la contenir et pour la relever ; elle finit par s'épuiser en contractions, en spasmes nerveux ; une prostration complète remplaça cette crise douloureuse, ce bouleversement moral et physique qui allait au paroxysme de la démence furieuse. L'inconnue resta

immobile, les yeux fermés, les dents serrées, les membres raidis : elle avait perdu l'usage de ses sens, et on aurait pu la croire morte si son cœur n'avait pas continué de battre.



— Me voilà dans une jolie situation ! pensai-je alors en la contemplant ainsi évanouie à mes pieds. Une femme que je ne connais pas et qui vient chez moi se mettre dans cet état. Il faut lui porter secours, appeler un médecin... Oui, mais comment la laisser seule ? Elle n'aurait qu'à revenir à elle et à se sentir en humeur de suicide ! Et ce drôle de Scévola qui n'a pas encore paru ! Il n'est que six heures et demie ; il dort sans doute... Cependant je ne puis attendre que cette femme meure !

Que le diable l'emporte ! Elle est charmante et ce M. Frédéric est bien coupable !... Appellerai-je par la fenêtre ?... Bon ! faire du scandale, attirer les voisins ; on est si méchant. Je gage qu'on m'accusera d'avoir battu cette femme, d'avoir voulu m'en débarrasser. On m'a vu l'arrêter, la sauver quand elle se précipitait dans la rue. Oh ! fi donc ! je suis connu, estimé dans mon quartier... D'ailleurs, le concierge porterait témoignage que je n'ai jamais reçu de femme chez moi, et que celle-ci... D'où vient qu'il a laissé monter celle-ci ? Une intrigante, une folle du moins. Mais au lieu de chercher ce que je devrais faire pour sortir d'embarras, je devrais donner des soins à cette infortunée. Ah ! M. Frédéric, j'espère avoir le plaisir de vous dire votre fait !

Je mis en œuvre, en effet, toute mon imagination médicale pour venir en aide à cette étrangère; je lui jetai de l'eau fraîche au visage; je lui frappai dans les paumes des mains, je lui frottai les tempes : son évanouissement ne céda pas, mais la contraction nerveuse de tout son corps sembla se détendre, et je pus la replacer sur un fauteuil, en attendant qu'elle reprît ses sens. Je craignais, je l'avoue, qu'elle vint à mourir dans ces accès de frénésie, dont il ne m'était pas possible de conjurer le retour. Puis, comme il faut que quelque préoccupation égoïste se glisse à travers les plus nobles sentiments, je me demandais ce que me causerait d'embarras de toutes sortes la présence d'une femme morte chez moi.

Ce fut sur ces entrefaites que Scévola entra dans la chambre et arriva, d'un pas discret, vis-à-vis de moi, sans que je me fusse aperçu de son approche. Il était là depuis quelques minutes, attendant que je portasse mes yeux sur lui, quand un de ses mouvements et le léger bruit qui l'accompagnait me firent lever la tête ; j'étais agenouillé devant mon inconnue, et lui se penchait vers elle pour la mieux examiner : nos regards se rencontrèrent alors , et les miens prirent sans doute une redoutable expression de colère.

— Ah! c'est toi, maraud! m'écriai-je avec emportement. Voilà donc comment tu gardes ma maison, ma bibliothèque!

— Est-ce que tout, citoyen, n'est pas en

ordre ici ? répliqua-t-il avec effronterie. La poste est tellement inexacte, que j'ai reçu tout-à-l'heure la lettre dans laquelle vous me mandez votre arrivée... Une lettre écrite le 1<sup>er</sup> thermidor ! Je dénoncerai le facteur...

— Et moi, coquin, je te dénoncerai au commissaire de police comme un vaurien qui laisse piller mes livres !

— Piller vos livres ! Eh ! bon Dieu ! qui est-ce qui pense à toucher à vos livres ? On a bien autre chose à faire, vraiment.

— Cependant, on a pris ma *République* de Bodin, l'édition de 1580, in-8°, un fort bel exemplaire, avec reliure du temps en maroquin noir.



— N'ayez pas peur, citoyen, on vous rendra votre livre, on ne le mangera pas, je vous le garantis.

— Ce n'est pas tout, drôle : me diras-tu quelle est cette femme ? N'est-ce pas elle qui a pris ma *République* ?

— Cette femme, citoyen, répondit Scévola, essayant d'éluder la question, est une très digne et très-honnête demoiselle...

— Je ne dis pas non ; mais que me veut-elle ? Pourquoi est-elle venue chez moi chercher un nommé Frédéric ?

— Citoyen, c'est tout une histoire ; je vous la raconterai, et vous me pardonnerez, car vous êtes bon, humain, charitable, vertueux.

— Je te chasserai comme un valet, malgré toutes ces vertus-là, fripon !

— Je ne suis pas fripon ; mais, citoyen, interrompit fièrement Sa vola, il n'y a plus de valets sous le régime républicain...

— Il y a toujours des commissaires de police, et je te ferai arrêter si tu ne me dis pas la vérité, toute la vérité. En mon absence, qu'est-ce qui est entré dans mon logement ? Qu'est-ce qui y logeait ? Qui m'a volé un livre ?

— On ne vous a rien volé, monsieur Jacob, repartit le domestique qui se sentait en faute et qui ne voulait pas m'exaspérer davantage. Ce livre, si quelqu'un l'a pris

par mégarde, sans mauvaise intention,  
pour le lire....

— Tu sais donc qu'on l'a pris? Tu sais  
qui l'a pris? Je t'avertis que s'il ne m'est  
pas restitué aujourd'hui même, je t'envoie  
aux galères... Mais, enfin, quel est ce per-  
sonnage, cet autre moi-même qui logeait  
chez moi, à mon insu ?

— Un très-honnête homme, monsieur ;  
vous lui auriez donné vous-même l'hos-  
pitalité... D'ailleurs, il ne loge plus ici...

— C'est bien heureux ! Et cet honnête  
homme, n'est-ce pas le Frédéric que me  
demandait cette dame et que personne en-  
core ne m'a donné à garder? Frédéric,  
qui? Son nom? sa profession?

— Son nom? Frédéric. Sa profession? maître de langues. Je ne sais pas quelle est cette profession. Mais le citoyen Frédéric Jacob...

— Jacob! Il se nomme Jacob? interrompis-je, prévenu en sa faveur par cette similitude de nom.

— Ce nom-là ou un autre, qu'importe; appelons-le Frédéric tout court.

— Pourquoi l'appelais-tu Jacob tout-à-l'heure?

— Parce que je lui avais donné ce nom-là ou plutôt qu'il l'avait pris sans demander ma permission.

— Ni la mienne, ce qui est un peu bien

effronté ; et toi, coquin, tu le laissais faire, tu l'y encourageais même.

— Puisqu'il logeait dans votre logement, puisqu'il m'aidait à le garder.

— Oui dà ! il t'aidait à garder mes livres ! C'est pour cela sans doute qu'on m'en a volé un. Combien te payait-il, ce M. Frédéric ?

— Oh ! très-peu chose, monsieur ; cinquante livres par mois, et encore je devais partager avec le citoyen portier, qui ne partageait pas ses profits avec moi ; mais il fallait bien s'assurer de la discrétion du père Chameau, et nous l'avions mis dans la confidence.

— Me diras-tu maintenant ce qu'est de-

venu mon suppléant? Maintenant que nous sommes deux, j'espère qu'il s'abstiendra de porter mon nom.

— Il ne le portera plus, le pauvre diable, soyez tranquille, pas même en épitaphe sur sa fosse.

— Il est donc réellement mort, comme le croit, comme le disait cette malheureuse femme que l'amour et le chagrin ont rendue folle?

— Aussi mort que je le serais si l'on m'avait coupé la tête depuis quatre jours.

— Il a été exécuté?

— Sur la place de la Révolution, avec

la dernière fournée des victimes. C'est un brave homme de moins. Vous voyez que votre nom ne lui a pas trop porté bonheur, et qu'il ne vous doit rien pour s'en être servi pendant deux ou trois mois.

— Est-il possible ! m'écriai-je, atterré par cette nouvelle, ce Frédéric a été guillotiné sous mon nom !

Le nom de Frédéric, répété plusieurs fois dans cette explication que je me proposais de pousser plus avant, produisit plus d'effet que tous les sels et spiritueux du monde sur la belle évanouie, qui rouvrit les yeux et chercha de nouveau son Frédéric autour d'elle. Scévola et moi n'avions probablement rien qui pût lui faire illusion et la mettre dans le doute, si trou-

blée que fût sa pauvre tête par la douleur et aussi, comme je l'appris ensuite, par le manque de nourriture. Mais elle avait reconnu Scévola, et la vue de ce drôle calma son exaltation en lui rendant un peu d'espoir. Il est vrai que mon domestique, très-satisfait d'avoir essuyé le premier feu de ma colère, avait la contenance aguerrie et la mine arrogante. Cette attitude sembla de bon augure à la jeune dame.

— Ah! quel bonheur, citoyen! s'écria-t-elle en saisissant le bras de Scévola, comme si elle eût craint qu'il voulût lui échapper.

— Il n'y a pas de bonheur, citoyenne, répondit le vaurien à qui je faisais signe de



se taire et de ne pas commettre une irréparable indiscretion.

— Tu me donneras des nouvelles de M. Frédéric? On l'a incarcéré, je le sais, mais voilà tout, n'est-ce pas?

— Et le reste! murmura-t-il en se faisant un malin plaisir de braver mes ordres; je dois vous avertir, citoyenne, que votre Frédéric ne se nommait pas Jacob, et qu'il avait pris ce nom à mon maître, que voici.

— Que voulez-vous dire? demanda cette femme en le regardant avec une anxiété mêlée de surprise. Savez-vous dans quelle prison il se trouve?

— Il se trouvait à la Force il y a cinq

jours; mais, à présent, je serais fort en peine de vous dire positivement...

—A la Force? j'y vais aller. Oh! vous me rassurez tout-à-fait!... Et mon père qui prétendait... C'était pour m'éprouver; c'était pour me désespérer. Il n'est pourtant pas cruel, il est bon pour moi; du moins il était bon... Mais depuis qu'il m'a enfermée, depuis qu'il a fait arrêter Frédéric... Oh! j'ai cessé de l'aimer comme un père!

—Madame! lui dis-je en ressentant pour elle un véritable intérêt qui me faisait oublier la disparition de ma *République*, vous êtes ici chez moi, et je suis heureux que le hasard vous y ait conduite, si je puis

vous témoigner ma sympathie et mon dévouement.

— Pouvez-vous, citoyen, me donner des nouvelles de Frédéric ? me demanda-t-elle aussitôt. Étiez-vous ici lorsqu'on est venu l'arrêter ?...

— Non, madame, puisque je suis arrivé hier à Paris, et que j'ignorais même qu'une personne étrangère eût occupé mon appartement...

— Il a été arrêté comme on arrête tout le monde, interrompit Scévola ; c'était au milieu de la nuit ; on a frappé, on a fait ouvrir au nom de la loi, on a gardé les issues, le commissaire de police a sommé le citoyen Frédéric de le suivre ; celui-ci s'est



habillé, a écrit deux ou trois lettres qu'il m'a prié de mettre à la poste, pendant que le commissaire dressait procès-verbal. Puis, il a pris un livre dans l'armoire...

— Ma *République* de Bodin ! m'écriai-je avec un sourd gémissement : elle est perdue sans ressource !

— La République est perdue ! reprit Scévola, qui ne connaissait pas d'autre république que celle du peuple français ; quoi qu'il en soit, le sieur Frédéric a été transféré à la Force, et son affaire n'a pas été longue.

— Oui, il est peut-être déjà sorti de prison, répliquai-je vivement, ou du moins, s'il s'y trouve encore, il n'y restera pas longtemps.

— Comprenez-vous, citoyen, que c'est mon père, mon propre père qui l'a fait arrêter ? dit la jeune femme en sanglotant de nouveau.

— Votre père, madame ! Il avait donc des griefs particuliers contre lui ?

— Son père est un terrible homme ; je n'y songeais plus, me dit Scévola d'un air mystérieux en se penchant à mon oreille,

— Eh ! quel est son père ? demandai-je à voix basse.

— Le citoyen Machefer, greffier du tribunal révolutionnaire, présentement décrété d'accusation, et même arrêté à son tour.

Cette révélation imprévue me laissa muet et consterné, regrettant fort de m'être tant avancé dans des offres de service que je ne me sentais plus le courage de réaliser. Mais la jeune femme n'eut qu'à lever vers moi ses beaux yeux inondés de larmes et à me montrer sa charmante et noble figure animée de la plus touchante expression, pour que je me reprochasse d'avoir hésité à lui être utile. Était-elle responsable, d'ailleurs, de l'espèce d'horreur qui s'attachait au titre de greffier du tribunal révolutionnaire ? Ne se séparait-elle pas elle-même de toute solidarité à l'égard de son père ? N'avait-elle pas elle-même à se plaindre de cet agent redoutable du régime de la Terreur ? Cette femme, je l'avais deviné, était une victime de l'amour, et

dans ces temps de passions politiques l'amour me semblait une rare et précieuse exception, telle qu'une fleur éclore au milieu des laves d'un volcan.

— Citoyen , j'ai confiance en vous, me dit-elle en me tendant la main; vous m'avez offert de me servir avec un air de franchise et de bonté qui m'a gagné le cœur ; j'accepte avec reconnaissance cette offre généreuse et je vous prie de m'accompagner.

— Je suis à vos ordres, madame.

— Quoi ! citoyen, vous sortiriez sans avoir la barbe faite ? dit Scévola qui me conjurait tout bas de ne pas m'exposer à faire des démarches dangereuses et tout-à-fait inutiles, Irai-je appeler le barbier ?

— Non, va nous quérir un fiacre, répliquai-je, déterminé à remettre cette pauvre femme en mains sûres, et aussi, j'en conviens, à tâcher de ressaisir ma *République* de Bodin.

Mademoiselle Aglaé Machefer était assez bien remise de l'état convulsif et désolé où je l'avais vue ; ses yeux encore rouges et humides, n'avaient plus rien de fixe ni de hagard ; sa physionomie, empreinte d'une tristesse rêveuse, n'exprimait plus de profondes et turbulentes angoisses ; ses joues néanmoins restaient décolorées et ses lèvres tremblantes par intervalles. Je ne me rendais pas compte du changement subit qui s'était opéré en elle, car je n'avais point attaché à quelques paroles banales de



Scévola l'importance qu'elle y attachait sans doute, pour passer ainsi en un moment du paroxysme de la douleur et du désespoir à une sorte de résignation tranquille et même d'assurance instinctive. Je ne la regardais pas moins comme atteinte de folie, et je supposais que cette folie avait fait trêve quelques instants pour éclater bientôt dans une crise plus violente peut-être que celle dont j'avais été témoin. J'étais donc impatient de descendre mes quatre étages et d'empêcher par là une nouvelle tentative de suicide faite en ma présence, dans mon domicile, avec la complicité innocente de ma fenêtre.

Je lui fis remarquer, pour donner un autre cours à ses idées, que sa toilette

avait besoin de certains accommodements indispensables pour paraître en public. Elle me pria de la laisser seule dans mon salon ; elle ouvrit une malle, des tiroirs, et remua des objets d'habillement. Cinq minutes après, elle revint, vêtue en homme.

— Ah ! bon Dieu, est-ce bien vous, mademoiselle ? m'écriai-je tout surpris. Vous n'oserez pas sortir avec ce déguisement ?

— N'oserez-vous pas m'accompagner ? répondit-elle en achevant de dissimuler sa chevelure de femme sous un chapeau de feutre gris à grands bords. Soyez sans crainte : je vais prendre la carte de Frédéric ; et la vôtre ?...

— Je n'en ai pas, puisque je suis revenu

hier à Paris ; mais je dois avoir un passeport et des papiers de sûreté en cas de besoin...

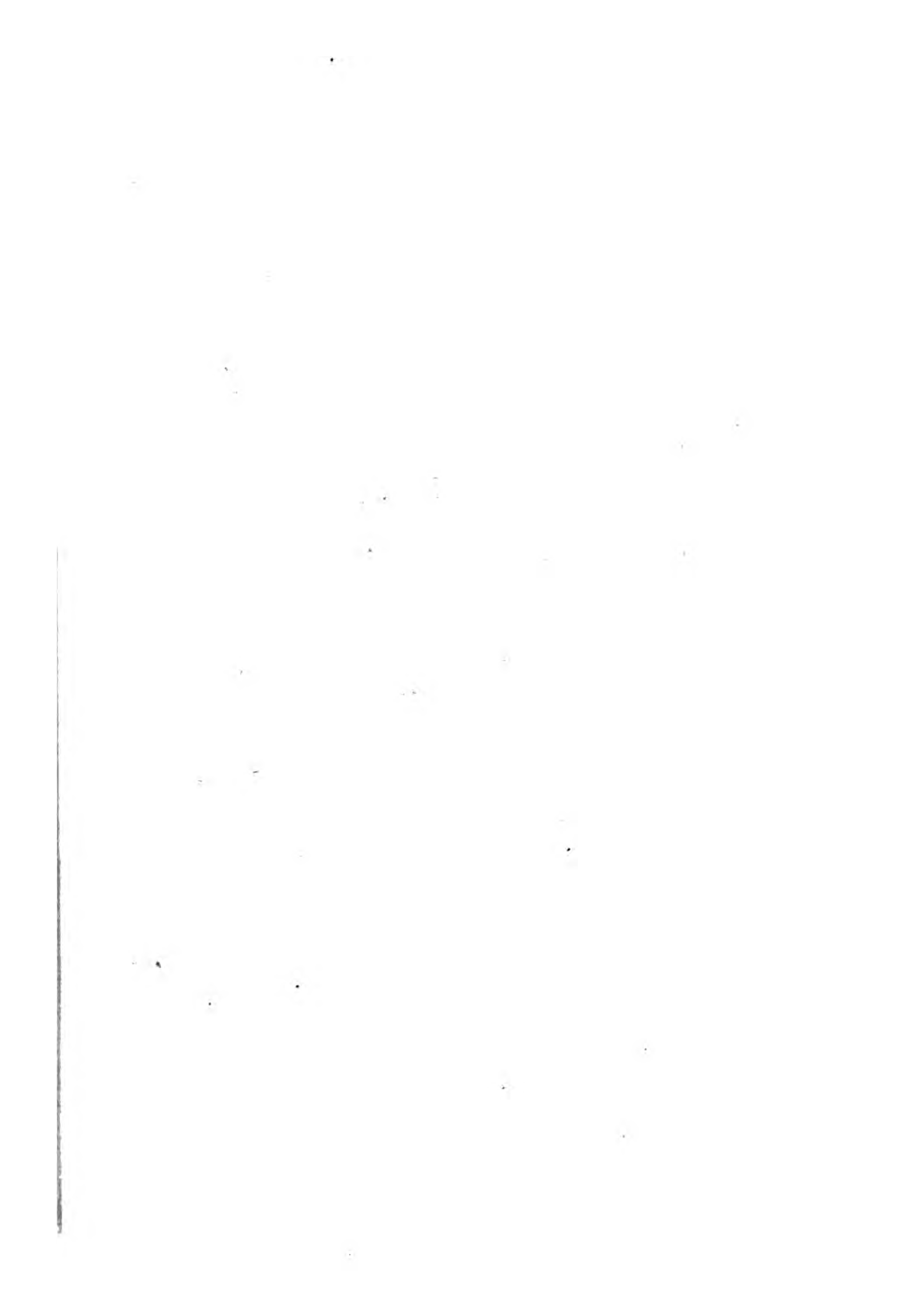
— C'est bien ; vous pourrez ainsi constater que vous êtes le citoyen Jacob, et que Frédéric, quoique arrêté sous votre nom...

— Mademoiselle , vous allez me faire faire quelque sottise qui tournera contre moi et contre vous. Vous ne serez pas plus avancée quand on m'aura arrêté, quand on vous arrêtera vous-même... Encore si c'était là un moyen de vous rendre M. Frédéric !

— Et pourquoi voulez-vous qu'on nous arrête ? Il n'y a pas de charge contre nous, j'imagine ; vous n'êtes ni suspect, ni émigré, ni hors la loi ?

— Non, Dieu merci! mais aujourd'hui on n'est jamais sûr de rien, et tous les chemins mènent à la prison et plus loin encore!

Scévola nous cria du pied de l'escalier que la voiture était à la porte.



### III.

J'étais de plus en plus indécis, et je cherchais quelque prétexte honnête pour ne pas suivre cette virago qui pouvait si gravement me compromettre et qui ne semblait s'en soucier. Elle m'entraîna moi-

tié par force, moitié par prière, et elle me fit monter avec elle dans le fiacre dont Scévola s'apprêtait à fermer la portière.

— N'est-ce pas, père Chameau, cria-t-il au concierge debout sur le seuil de sa loge, n'est-ce pas que le citoyen Frédéric a fort convenablement représenté le citoyen ?

— Allons, imbécile, interrompis-je avec humeur, on ne te demande pas cela ; monte derrière la voiture.

— Oui, citoyen, dit-il en s'élançant au fond du fiacre et en s'installant auprès de mademoiselle Machefer, qu'il n'avait pas été surpris de voir habillée en homme. A la bonne heure, citoyenne, voilà comme je

vous aime ; ce costume vous sied à merveille ; je vous l'ai déjà dit...

— Bon ! elle n'en est pas à son coup d'essai ! me disais-je à moi-même, C'est une gaillarde qui doublerait au besoin l'héroïque Méricourt. Je me trouve empêtré dans une ridicule et périlleuse aventure, C'eût été un bonheur pour moi qu'elle exécutât son saut par la fenêtre ! L'humanité est une duperie en tous temps et surtout en temps de révolution... Je l'empêche de se rompre les os, et pour récompense... mais, au fait, cette chère demoiselle se soucie bien de moi ; elle me considère comme le premier venu, comme une chose, comme un moyen ; elle n'a pas d'autre idée en tête que de retrouver son



amant... Elle s'y prend un peu tard et nous aurons de la peine à savoir même où il est enterré...

— Citoyenne, excusez-moi, disait l'impudent Scévola, j'ai passé la nuit au club, et j'ai tant bu, tant parlé, tant joué, que le sommeil me gagne. Je dormirai, si vous le permettez, jusqu'à ce que nous soyons arrivés... Citoyen, je compte sur vous pour m'éveiller.

— Où ce cocher nous mène-t-il ? demandai-je avec certaine défiance, motivée par le brusque et prompt départ de la voiture, qui eut lieu sans que le cocher prît nos ordres. Vous ne le lui avez pas dit, mademoiselle, et je ne sais pas moi-même...

— N'ayez pas peur, murmura Scévola qui s'endormait : je lui ai dit ce qu'il fallait dire, et nous allons à la Force...

— A la Force ? repartis-je en m'agitant : à quoi bon ? Que ferons-nous d'ailleurs à la Force ? S'il n'y était plus...

— Justement ; nous apprendrons là ce qu'il est devenu. Où peut-il être ? je vous le donne en cent...

— Il est à la Force, m'as-tu dit, et mon père m'a dit la même chose ; mais ce matin, quand je suis accourue pour avoir des nouvelles plus précises, le portier ne voulait pas me laisser monter, et ce fut sans doute pour m'en détourner qu'il me dit, le malheureux, que Frédéric avait été con-

damné, exécuté depuis trois jours !... Alors ma raison s'est égarée, je me suis élancée dans l'escalier ; j'ai franchi les quatre étages ; j'étais prête à rendre l'âme, et pourtant je sentais une énergie surnaturelle. Mes pieds touchaient à peine les marches ; je volais comme si j'avais eu des ailes ; la clé était à la porte ; mon cœur battit d'espoir : je me recueillis. J'écoutai une seconde... Frédéric n'avait peut-être pas été arrêté... Mon père avait-il imaginé cette ruse pour m'ôter jusqu'à l'espoir ? J'entrai précipitamment en appelant Frédéric. Je crus le voir lui-même et... jugez ce que j'ai dû éprouver de découragement et de honte, lorsque je m'aperçus que ce n'était pas lui... C'était vous, citoyen, vous dont je n'oublierai jamais la noble et généreuse sympathie...

Ces explications que je n'avais pas sollicitées et qu'on me donnait tout naturellement avec un air de franchise qui ne pouvait me laisser ni un doute ni un soupçon, ces explications eurent assez d'influence sur mon esprit, pour me persuader que mademoiselle Machefer n'était pas folle, comme je l'avais cru, comme je le croyais un moment auparavant. Mais je demeurai convaincu qu'elle avait au cœur un amour qui lui avait déjà été fatal et qui pouvait ne lui réserver que des regrets éternels ; car la condamnation et l'exécution de son amant ne me semblaient que trop probables. Je m'efforçai pourtant de lui communiquer, à ce sujet, un espoir que je n'avais pas, et je lui fis entendre que le 9 thermidor ayant mis un terme aux arrêts du tribunal ré-

volutionnaire, Frédéric était peut-être hors de prison.

— C'est impossible ! s'écria-t-elle avec une assurance qui me fit trembler. S'il était libre, il se fût empressé de me voir !

L'intérêt que cette malheureuse femme m'avait inspiré d'abord et qui s'était refroidi sous une fausse appréciation des faits, venait de se réchauffer et de s'emparer de mon cœur avec plus de vivacité qu'auparavant. L'amour, le véritable amour, est si rare, qu'on se sent toujours ému de respect et d'admiration, dès qu'on en rencontre un exemple en ce monde. Ceux-là même qui seraient par leur âge, leur caractère ou leur position, les moins susceptibles d'éprouver ce sentiment, sont les

plus capables de lui venir en aide chez les autres ; il n'est pas nécessaire d'être vertueux, pour comprendre, pour honorer, pour défendre la vertu. Ainsi étais-je à l'égard de mademoiselle Machefer, qui aimait avec une foi, avec une passion, avec une abnégation, que j'eusse été fort en peine d'imiter dans mon meilleur temps. J'étais donc merveilleusement préparé à me dévouer pour elle et pour l'objet de son amour. J'avais pardonné à Frédéric l'usurpation de mon nom et je n'étais pas éloigné de lui pardonner aussi l'enlèvement de ma *République* de Bodin, pourvu que ce volume fût réintégré dans ma bibliothèque. Scévola dormait, bercé par le mouvement cahotant du fiacre.

— Vous aimez donc bien Frédéric ? de-

mandai-je avec une sorte d'envie à mon héroïne de roman.

— Si je l'aime, citoyen, si je l'aime ! s'écria-t-elle en joignant les mains. Je donnerais pour sauver sa vie, ma vie, celle de mon père !

— Votre père s'est peut-être montré contraire à cet amour ? Il s'opposait sans doute à votre union ?

— Mon père est l'auteur de notre cruelle séparation et de toutes les souffrances qu'elle m'a causées depuis six jours. Frédéric m'offrait de fuir avec lui, de quitter Paris, la France... Ah ! j'aurais dû ne pas être retenue par la crainte d'affliger mon père, qui, lui, n'a pas craint de me réduire

au désespoir. Ce n'est pas moi, citoyen, qui ai manqué d'égards et de déférence envers mon père, c'est lui... Mais il faut que vous sachiez tout et que vous puissiez me rendre justice ainsi qu'à Frédéric. Mon père, je crois vous l'avoir dit, est greffier au tribunal révolutionnaire : ces fonctions sont pénibles, absorbantes, délicates : il les remplit avec zèle, avec probité, avec dévouement, avec un sentiment du devoir qui règle et domine toutes ses actions. Mon père est, d'ailleurs, sincèrement attaché à la République et il n'hésiterait pas à verser son sang pour elle. Cet attachement sincère à la République et cette conscience inexorable du devoir l'ont bien distrait de tout ce qu'il y a de tendre, d'attentif, de minutieux dans le rôle de père. Il s'est peu



occupé de mon éducation ; il m'a de bonne heure abandonnée en quelque sorte à moi-même ; il s'est contenté de m'inculquer ces grands principes d'honneur et de moralité d'après lesquels il a constamment dirigé sa conduite politique. J'avais donc toute ma liberté, et je n'en fis usage que pour m'instruire, pour m'adonner à l'étude...

— A l'étude? interrompis-je, étonné de trouver de pareils goûts chez une femme, chez une jeune fille, à cette époque. Quelle étude?

— Celle des langues, surtout, pour laquelle je me sentais plus d'aptitude. J'appris successivement l'anglais, l'allemand, l'italien, le latin...

— Le latin ? dis-je en souriant. Vous le comprenez ? *Omnia vincit amor et nos cedamus amori*. C'est du Virgile.

— C'est mon histoire. J'étudiais dans les livres plus volontiers qu'avec des maîtres, et grâce à une faculté particulière pour apprendre les langues, j'aurais pu me passer de professeur. Le hasard, mon étoile m'en fit connaître un : on ne me l'avait ni indiqué ni recommandé ; mais il arrivait d'Allemagne, il avait, il devait avoir l'accent de sa langue natale, il logeait d'ailleurs à côté de moi...

— Oui, dans mon logement, et il s'y était établi sous mon nom, qui n'allait pas mal, en effet, à un véritable Allemand.

— J'allai lui demander des leçons : il fut d'abord surpris de ma demande, il n'avait pas d'élève, il n'en voulait pas avoir. Toutefois, il consentit à me perfectionner dans la langue allemande. Je fis beaucoup de progrès... Mais en nous voyant ainsi tous les jours sans obstacle et sans témoin, chez lui plutôt que chez moi, nous nous aperçûmes que nous nous aimions. Vous avez vu Frédéric ?

— Non, mademoiselle, je n'ai pas encore eu cet honneur, mais j'espère bien le voir et faire ample connaissance avec lui.

— C'est un beau jeune homme, de haute taille, de l'air le plus noble, grave, austère même, d'une physionomie imposante,

quoique pleine de douceur, une physionomie allemande qui annonce le philosophe, le poète, le musicien. Frédéric est tout cela.

— Je suis charmé du portrait que vous me faites de lui, et si ce portrait n'est pas flatté, ce doit être un homme accompli.

— Sans cela, l'aurais-je aimé, monsieur ? Avant de le connaître, avant de l'avoir vu, je me croyais tout-à-fait inaccessible à l'amour. Les hommes me paraissaient égoïstes, faux, faux surtout, et j'étais bien près de passer du dédain au mépris pour eux. Frédéric me fit changer d'opinion, ou plutôt je le regardai comme une exception unique entre tous les hommes. Il y a trois

mois que nous nous sommes vus pour la première fois. Je n'avais pas songé à interroger Frédéric sur notre avenir; seulement, il me parlait quelquefois de la nécessité où il serait de partir un jour ou l'autre pour l'Allemagne, et il me proposait alors de m'emmener avec lui. Ce fut dans cette prévision sans doute qu'il me fit faire ce costume d'homme et ce fut pour lui obéir que je le portai quelquefois. C'était un moyen d'être plus libres dans nos promenades aux environs de Paris, dans les bois de Vincennes et de Ville-d'Avray.

Je fus reconnue sous cet habillement qui n'appartenait pas à mon sexe, et quelque officieux ou quelque ennemi alla ra-

conter tout à mon père. Il hésita sans doute sur le parti qu'il devait prendre, car pendant plusieurs jours il ne laissa rien paraître, il cacha ses projets sinistres sous un front d'airain, il conserva vis-à-vis de moi un silence froid et pensif. Enfin, un matin il entra dans ma chambre et me dit d'une voix presque solennelle : — Aglaé, le citoyen Frédéric Jacob a été arrêté cette nuit. — Frédéric arrêté ! m'écriai-je en oubliant de déguiser mon émotion. Arrêté ! et pourquoi ? — Par ordre du Comité de sûreté générale ; je n'en veux pas savoir davantage. — Ah ! mon père, mon cher père ! répliquai-je suppliante, vous allez vous employer à le faire sortir de prison. — Je ne m'emploierai pas à le faire sortir de prison, dit-il en appuyant sur les mots avec une

intention marquée ; je n'en ai pas d'ailleurs le pouvoir, et l'eussé-je...—Mais je l'aime ! interrompis-je ; mais nous nous aimons ! mais nous nous sommes juré...—Si vous l'aimez, comme vous dites, vous devez, ma fille, mieux entendre ses intérêts et les vôtres ; il est bien en prison, croyez-moi ; il y est plus en sûreté qu'autre part.— Mon père, ne vous faites pas un jeu de l'affection sainte que j'ai pour lui ! Je vous dis que je l'aime, que je n'aurai pas d'autre époux que Frédéric.—Alors vous ne vous marierez jamais, car le citoyen Frédéric Jacob ne peut vous épouser.—Vous ne voulez pas, mon père, m'aider à le rendre à la liberté?—Non, puisque c'est moi qui l'ai fait arrêter.—Vous ! vous ! mon père !—Je ne pouvais vous donner une plus

grande marque d'attachement, ma fille, et vous pouvez dire que c'est vous qui l'avez sauvé!... Mais je fais encore une fois appel à la tendresse que vous avez pour lui, et dont je ne le crois pas digne. Ne me forcez pas à vous faire arrêter comme lui pour vous empêcher de commettre quelque imprudence. Je vous donne votre chambre pour prison, et je vous enjoins d'y rester avec patience, avec résignation, sinon le citoyen Frédéric Jacob est perdu!

— Il y a cinq jours, dites-vous, que cet entretien eut lieu? lui demandai-je en comparant le rapport des dates et des événements. Depuis cinq jours, une révolution s'est faite, Robespierre est tombé avec le système qu'il représentait : la Terreur a cessé...



— J'ignore absolument ce qui s'est passé depuis lors, je sais seulement que Frédéric ne m'a pas donné signe d'existence.

— S'il est en prison? objectai-je par manière de contenance, car les dernière paroles de la jeune femme m'avaient fait frissonner.

— Sans doute il y est encore; s'il en était sorti, il m'eût avertie, il m'aurait écrit ou fait appeler. Depuis l'explication que j'avais eue avec mon père, je restai enfermée dans ma chambre, sans oser essayer de reprendre ma liberté, ce qui eût été facile. Mon père se rendait de grand matin au Palais-de-Justice, où l'exercice de ses fonctions le retenait quelquefois

fort tard dans la nuit. Avant de quitter la maison, il m'apportait lui-même ce qui était nécessaire à ma nourriture de toute la journée et il enlevait ensuite la clé de ma chambre. Moi, qui croyais que ces précautions prises pour m'empêcher de faire des démarches imprudentes pouvaient servir aux intérêts de Frédéric, je me résignais à cette pénible séparation, aux douloureuses angoisses de la solitude et de cette captivité. Les paroles de mon père retentissaient toujours dans mon cœur : « Je vous enjoins de rester ici avec patience, avec résignation, sinon le citoyen Frédéric Jacob est perdu. » Vainement, chaque jour, je tentais d'obtenir de mon père quelques éclaircissements sur le danger que courait Frédéric, sur la cause de



son emprisonnement, sur le moment probable de sa mise en liberté; vainement je le conjurais de parler, de me tirer d'inquiétude, de me donner au moins une consolation, une espérance : il ne répondait pas, me regardait fixement, levait les yeux et les bras au ciel, et s'en allait silencieux. Si je voulais le suivre ou l'arrêter avec des prières plus pressantes ou plus impérieuses, il se retournait avec un visage sévère et m'imposait sa volonté par ces seuls mots : « Après l'avoir perdu, voulez-vous me perdre aussi ? » J'obéissais alors, je demeurais accablée, anéantie, immobile à la même place, pendant un jour entier, sans verser une larme : j'aurais fini par devenir folle, quand hier au point du jour, mon père se présenta plus sombre, plus

taciturne qu'à l'ordinaire. « Au nom du ciel ! m'écriai-je, ne me laissez pas davantage dans cette affreuse anxiété qui me tuera ! — Ma chère Aglaé, il te faut du courage ! me dit-il avec un soupir. — Du courage ! n'en ai-je pas eu plus que je ne pensais ! depuis quatre jours je suis sans nouvelles de Frédéric ! j'ai attendu quatre jours et vous avez eu le cœur de ne pas dire un mot qui me donnât la force de vivre ! — Ne pensez plus à Frédéric, répliqua-t-il tristement, mais à vous, mais à moi : il est possible que vous me voyiez maintenant pour la dernière fois ! — Vous ! mon père ! Vous m'effrayez ! Et Frédéric ? — Il y a eu de terribles changements ces derniers jours. Vous savez si j'ai toujours rempli mon devoir avec dévouement, vous savez

que je n'ai rien, rien à me reprocher, et pourtant je ne suis pas sûr d'avoir demain ma tête sur mes épaules... — Grand Dieu! vous le plus honnête, le plus pur des citoyens! — Je croyais être arrêté cette nuit et décrété d'accusation avec tous les agents du tribunal révolutionnaire, depuis le président Fouquier-Tinville jusqu'au simple greffier... — Eh bien! il faut fuir. Vous êtes libre encore... — Fuir, interrompit-il avec un noble geste de dédain. Les coupables s'enfuient, les innocents attendent qu'on décide de leur sort; je resterai. Écoute; si ce soir, si cette nuit, tu ne me voyais pas, c'est que je serais retenu en prison, et peut-être... — Et Frédéric? vous ne me parlez pas de lui! Est-il arrivé quelque malheur? — Frédéric Jacob était un

ennemi de la République, un traître! —  
Quoi! c'est vous mon père, qui le calom-  
niez! c'est vous qui l'exposez ainsi à être  
accusé, jugé, condamné!... — C'en est  
fait! murmura-t-il; je puis le déclarer  
maintenant sans craindre de le perdre!  
Adieu. » Il s'arracha précipitamment de  
mes bras, il referma la porte malgré mes  
efforts pour le retenir, il m'adressa encore  
à travers cette porte fermée quelques pa-  
roles confuses que je n'entendis pas, et il  
s'éloigna. J'étais désespérée, éperdue; je  
repassais dans mon esprit tout ce qu'il  
m'avait dit et tout ce qu'il m'avait fait com-  
prendre. Frédéric était en prison, sous une  
de ces graves accusations qui aboutissaient  
à l'échafaud! mon père lui-même allait  
peut-être passer sur le banc des accusés!

Ma tête acheva de s'égarer ; cette journée d'attente, de souvenirs, de pressentiments, de désolation, s'écoula pourtant comme un rêve pénible, et le soir était venu, que je n'avais pas encore assis une idée ni pris un parti. Le soir, mon père ne revint pas. J'écoutais le moindre bruit, j'attendais toujours. La nuit augmenta mes appréhensions et m'entoura de visions funèbres. Je m'étonne qu'on survive à de pareilles tortures ! Mon imagination créa tout un roman infernal ; mon père avait fait arrêter Frédéric, mon père l'avait fait condamner, exécuter ! Puis, épouvanté de son action, il n'osait plus reparaitre à mes yeux, il se déroba à mes malédictions !... Ce fut sous ces impressions, que je brisai la porte de ma chambre, que je sortis de la maison de

mon père et que je pénétrai dans la vôtre pour savoir ce que Frédéric était devenu. En ce moment sans doute j'étais folle, j'étais déterminée à mourir... Vous savez le reste. Merci, monsieur, merci du fond de l'âme ; grâce à vous, je vivrai ; grâce à vous, je vais revoir Frédéric et mon père!..

— Ah! mademoiselle, vous exagérez ce que j'ai fait, ce que je puis faire! répondis-je effrayé de la responsabilité qu'on m'imposait.

— Sans vous, je me serais jetée par la fenêtre! Sans vous, j'ignorais ce que Frédéric est devenu!

— Je l'ignore moi-même, mademoiselle. Scévola nous assure qu'on l'a conduit à la



Force, mais depuis cinq ou six jours, Dieu sait où il est.

En ce moment, nous approchions de la prison ; je fis arrêter le fiacre, et je conjurai mademoiselle Machefer d'attendre dans la voiture sans se montrer aux portières pendant que j'irais au greffe m'informer de la destinée de Frédéric. D'après mes conjectures et d'après le récit de la jeune femme, je ne doutais pas que ce malheureux n'eût cessé de vivre. Scévola dormait toujours, à demi-renversé dans le fond du fiacre, la face rubiconde et jubilante, le sourire sur les lèvres et la bouche entr'ouverte : il rêvait de boire en cuvant son vin de la nuit. Je le secouai rudement pour le réveiller, et je n'y réussis que fort incom-

plètement, car il ne fit que se retourner avec des jurons étouffés. Je le laissai donc continuer son somme, me promettant bien de compter plus tard avec lui.

— J'espère que vous ne reviendrez pas seul, me dit avec émotion mademoiselle Machefer ; je vous regarde comme mon bon ange, et je me fie à vous.

J'eus quelque peine à obtenir au greffe les renseignements que j'y allais chercher : ma démarche avant le 9 thermidor aurait été certainement sans succès , et m'eût peut être mis dans un fort mauvais pas ; mais le régime des prisons s'était beaucoup relâché depuis la chute de Robespierre, et, quoique les détenus n'eussent pas été relaxés, on prévoyait qu'ils ne tar-

deraient pas à l'être. Je trouvai là un petit bossu, malin et narquois, qui consentit à compulser le livre d'écrou et à m'apprendre, comme je le pressentais, que Frédéric n'était plus à la Force.

— Voilà votre affaire, citoyen, me dit-il en goguenardant, votre homme n'a plus besoin que de messes, si les morts en usaient encore.

— Quoi ! m'écriai-je atterré, il n'y a plus d'espoir ! le citoyen Frédéric... Jacob... est mort... de la peine capitale?...

— Voyez plutôt, citoyen, reprit-il en me montrant le registre : « Du 8 thermidor, six heures du matin, en vertu d'un mandat d'arrestation, comme suspect et

prévenu de divers crimes ou délits dont le tribunal décidera ultérieurement, le nommé Frédéric Jacob, âgé de trente ans, natif de Paris, maître de langues, demeurant rue de la Chaussée-d'Antin, duquel le signalement suit : taille de cinq pieds six pouces, cheveux et sourcils blonds, front large, yeux bleus, nez ordinaire, bouche moyenne, menton rond, visage long..... »  
Hein ! est-ce là votre homme ?

— En effet, répondis-je en comparant le signalement au mien et en les jugeant tous deux identiques ; mais cela ne prouve pas que...

— Oui, cela, mais ceci : « Du 8 thermidor, trois heures de relevée, en vertu d'un ordre du tribunal révolutionnaire, a été

transféré à la Conciergerie pour y être interrogé et jugé le nommé Frédéric Jacob ; même signalement que dessus. » La chose est en règle, et le nommé Frédéric Jacob doit être maintenant à Clamart.

— A Clamart ! Mais pour avoir été transféré à la Conciergerie le 8 thermidor, il n'a pas dû passer en jugement, et...

— Allez-y voir , citoyen ; vous êtes diablement obstiné. Je vous assure qu'il n'y a personne à la Conciergerie, et que tous ceux qui s'y trouvaient le 8 courant...

— Un mot encore , citoyen, et ce sera mettre le comble à votre obligeance , in-

terrompis-je. Lorsque le citoyen Frédéric... Jacob a été amené ici, n'avait-il pas un livre ?

— Un livre ? Quel livre ? Demandez-moi s'il avait des souliers ou des bottes, un habit ou une carmagnole. Ce serait plus sensé. Comme si nous nous amusions à faire le portrait et l'inventaire des deux ou trois cents détenus qu'on écrouait tous les jours ! La belle chose à remarquer qu'un livre !

Je me retirai un peu confus de l'accueil dédaigneux qu'avait reçu ma question ; j'en augurai que ma pauvre *République* de Bodin avait eu son 9 thermidor et que je ne la reverrais plus. Je regagnai lentement le fiacre ; mademoiselle Machefer,

qui me guettait, fondit en larmes lorsqu'elle me vit reparaître seul et l'air soucieux. Je la réconfortai de mon mieux, et, faute de trouver quelque espérance réelle à lui donner, je supposai que vraisemblablement Frédéric aurait été mis en liberté à la suite du 9 thermidor. Elle ne manqua pas de repousser cette hypothèse, qu'elle n'eût admise qu'en taxant Frédéric d'oubli ou d'indifférence à son égard. Mais je lui représentai que les circonstances avaient pu dominer la volonté de son amant et le forcer même à quitter Paris sur-le-champ. Elle se rendit à ces raisons, sans renoncer toutefois à visiter les douze prisons qui existaient alors et qui étaient toujours remplies. Je consentis de bon cœur à commencer ces visites, que je jugeais d'avance

inutiles, par la Conciergerie où Frédéric avait passé en sortant de la Force.

— Mademoiselle, je vous renouvelle mes recommandations, dis-je à ma compagne, qui s'élançait à la portière au moment où la voiture s'arrêtait devant la petite porte de la Concierge, il faut que vous attendiez sans vous montrer, le résultat de mes démarches..... Mais, j'y songe, si j'allais voir votre père, comme un ami de Frédéric Jacob? il me fournirait peut-être des renseignements plus précis? Je vous rapporterais aussi des nouvelles de votre père lui-même.

— Mon père, répondit-elle en hésitant et en se consultant tout bas. Il ne voudra rien vous dire, mais vous saurez du moins



si je n'ai pas à craindre d'autre malheur.

— Espérons, ma chère demoiselle, espérons que vous ne serez pas frappée deux fois dans vos affections... N'as-tu pas honte, m'écriai-je en secouant Scévola de manière à le réveiller tout-à-fait, n'as-tu pas honte, malheureux, de te conduire de la sorte ?

— Comment ! comment ! répliqua-t-il en se frottant les yeux et en se donnant contenance ; est-ce que je dors ? Je ne dormais pas, je vous jure !

— Eh ! que faisais-tu donc, vaurien ? Écoute-moi : si je tardais à revenir, tu ferais avancer le fiacre sur la place du Palais-

de-Justice, c'est là que je vous rejoindrais..... Mais, pas d'imprudence, ne vous faites pas remarquer, en vous mettant aux portières et en ayant l'air d'attendre quelqu'un.

Je me rendis aussitôt après dans la salle des Pas-Perdus du Palais-de-Justice, et je priai un avocat en robe de m'indiquer le greffe du tribunal révolutionnaire; cet avocat, au nom redoutable de ce tribunal exceptionnel, m'examina d'un air de défiance et se garda bien de me répondre, dans la crainte de se compromettre : il me désigna du doigt un escalier qui me conduisit dans un dédale d'autres escaliers et de corridors au milieu desquels j'errai longtemps en lisant sur tous les murs la terri-

ble devise : *Liberté, Égalité, Fraternité, ou la mort !* C'était pour moi un indice que j'approchais du sanctuaire du tribunal, mais les abords en étaient déserts et silencieux. J'arrivai au greffe : la porte en était gardée par plusieurs factionnaires qui refusaient d'abord de me laisser entrer ; mais le nom de mon ami Barrère, que j'invoquai comme une caution, fit tomber toutes les consignes, et je fus introduit dans le bureau du citoyen Machefer. J'éprouvai un serrement de cœur lorsque la porte se referma derrière moi. Il me sembla que j'avais franchi le seuil d'une prison, et que je devenais dès-lors prisonnier et suspect.

#### IV.

Le greffier du tribunal révolutionnaire était un petit homme maigre, sec, jaune et pâle, dont l'aspect imprimait la tristesse plutôt que la terreur. Son air maladif et souffrant ne répondait pas à l'idée formi-

dable que je m'étais faite d'un agent de Fouquier-Tinville ; je me sentis tout d'abord réconcilié avec lui à la première vue, et quand j'eus entendu sa voix presque caressante, quand j'eus rencontré son regard doux et mélancolique, je cédai à une sorte d'attraction : j'allai à lui sans défiance et sans répugnance ; je le plaignis ; je n'étais pas loin de l'amitié, ou du moins de la sympathie. Machefer, entouré de dossiers et de cartons, était occupé à écrire, et mon arrivée ne lui fit pas quitter la plume. Il parut toutefois étonné de me voir.

— De quelle part viens-tu, citoyen ? demanda-t-il en continuant son travail ; as-tu un ordre qui me concerne ?

— Non, citoyen, repris-je en réfléchis-

sant aux bizarreries de la destinée, qui applique si souvent les hommes à des positions pour lesquelles ils ne sont pas faits. Je viens de mon propre mouvement réclamer des renseignements sur un détenu à qui je m'intéresse.

— Les détenus ne me regardent pas, citoyen ; adresse-toi à l'administration des prisons, mais aie soin de te pourvoir d'un certificat de la municipalité, énonçant l'objet de tes recherches ; autrement tu n'aurais pas les communications que tu désires.

— Il s'agit d'un détenu qui était à la Force, et qui a été transféré, il y a quatre ou cinq jours, à la Conciergerie.

— En ce cas, cela me regarde, car ce détenu aura comparu devant le tribunal, et alors...

— Il aura été exécuté!...

— Oui, citoyen, car tous les détenus qui ont été jugés depuis le 1<sup>er</sup> thermidor sont condamnés, et tous les condamnés sont morts.

— Je m'en doutais, repris-je après un soupir et une pose, mais tu ne me refuses pas quelques détails?

— Tous ceux qui résultent du procès et du jugement. Voici les dernières affaires du tribunal, qui n'a pas fonctionné depuis quatre jours, et qui, dit-on, doit changer

de forme et d'attributions. Veux-tu me nommer le condamné ?

— Frédéric... Jacob.

— Frédéric... Jacob! répéta-t-il en me considérant avec émotion et avec inquiétude à la fois. Justement, je m'occupais de lui quand tu es entré ; je finissais de copier son arrêt...

— Et c'est un arrêt de mort? interrompis-je en tremblant.

— Bien entendu ! Jamais arrêt ne fut mieux motivé, et je ne crois pas qu'on y trouve à redire. Ce malheureux jeune homme a été puni comme il le méritait pour avoir conspiré contre la République,



servi d'émissaire aux princes émigrés et trahi son pays. Tu t'intéresses à lui, citoyen...

— C'est-à-dire je connais, je connaissais sa famille, répliquai-je troublé de cette question qui ressemblait à un acte d'accusation.

— Tu connais sa famille? dit-il d'un air soupçonneux et sévère à la fois. N'es-tu pas un de ses complices?

— Citoyen, je suis l'ami de Barrère! m'écriai-je, effrayé de la tournure inquiétante que prenait cet entretien.

— Un ami de Barrère! je comprends comment on t'a laissé pénétrer jusqu'ici.

Es-tu venu, citoyen, pour me tendre un piège, pour abuser de mes paroles, pour me faire un crime de la faiblesse de ma fille? Dis au citoyen Barrère qui t'envoie que je n'ai rien à me reprocher...

— Ce n'est pas Barrère qui m'envoie et Dieu me garde de vouloir te tendre un piège. Je voulais avoir seulement la certitude...

— De la condamnation du citoyen Frédéric... Jacob? Tiens, lis la dernière feuille des arrêts rendus le 8 thermidor et exécutés ce même jour : Clermont-Tonnerre, ci-devant duc ; femme Grammont, ci-devant marquise d'Ossan ;... ici, le quatre-vingt-seizième nom, Frédéric Jacob, *la mort.*

— Je te suis obligé, citoyen, dis-je oppressé et indécis; je crois qu'il était bien coupable, mais je ne puis m'empêcher de gémir sur cette mort.

— Et moi, citoyen, penses-tu que j'en ai pas gémi de même? J'aurais donné une partie de mon sang pour le sauver.

— Toi! interrompis-je en le regardant avec surprise et satisfaction. Ainsi, ce n'est pas toi qui l'as dénoncé, qui l'as perdu?

— De quel droit m'interroges-tu, citoyen? répliqua-t-il vivement. Est-ce comme ami du citoyen Barrère? Tu as oublié de m'apprendre plus catégoriquement qui tu es et ce que tu veux. Je prétends savoir qui tu es, citoyen?

— Oh ! je suis un simple citoyen fort obscur, sans mission spéciale... mon nom ne t'apprendrait rien de plus... mon nom est Jacob...

— Jacob ? parent du défunt ? son frère peut-être ! dit Machefer en m'envisageant avec l'austère inquisition d'un juge. Encore une fois, qui es-tu ?

— Je suis Jacob, et pour te prouver que je ne t'en impose pas, je puis te montrer un passeport avec lequel j'ai fait le voyage des Pyrénées à Paris... Eh bien ! que t'en semble, citoyen greffier ? suis-je un imposteur ? ne suis-je pas le vrai Jacob ?...

— Le vrai Jacob ! répéta-t-il en contrôlant avec soin le signalement que portait

mon passeport. Écoute, citoyen, il y a là-dessous un mystère que je ne veux pas sonder et qui pourrait avoir une fâcheuse issue... Tu me parais être, en effet, le citoyen Jacob qu'annonce ce passeport, mais l'autre Jacob, celui que nous avons condamné et mis à mort le 8 thermidor, celui à qui tu t'intéressais tout-à-l'heure...

— Je ne le défends pas, citoyen, interrompis-je, comprenant que je me trouvais dans une situation aussi délicate que difficile; mais je ne nierai pas cependant l'intérêt qu'il m'inspirait, et je crois pouvoir me dire son ami comme l'ami de ta fille.

— Toi, l'ami de ma fille! s'écria Machefer, qui tressaillit et devint encore plus pâle. En effet, l'ami de Frédéric peut être

aussi ami de ma pauvre fille ! Citoyen, je ne te questionnerai pas davantage là-dessus, j'en sais déjà trop.

— Eh ! citoyen, ne devines-tu pas que ce Frédéric avait pris un nom supposé ? dis-je, empressé d'en venir à une explication qui pût me mettre à l'abri de tout soupçon défavorable ou dangereux ; ne devines-tu pas qu'en mon absence, avec le consentement de mon domestique...

— Et toi, ne devines-tu pas que je sais tout ? Oui, je sais, je savais que Frédéric Spiegel, comte de Dalhem, agent secret des princes émigrés en Allemagne, était venu à Paris pour diriger les menées souterraines des royalistes ; je savais que sa vie était entre mes mains quand je l'ai fait

arrêter sous son faux nom de Jacob et conduire à la Force sans avoir fait saisir ses papiers...

— Tu savais cela et tu l'as fait arrêter ! tu remplissais sans doute un devoir, un devoir penible vis-à-vis de la République...

— Non, je ne remplissais pas mon devoir, et j'ai là un remords qui m'indigne contre moi-même. Je ne le faisais arrêter que pour le sauver, que pour l'empêcher d'être recherché à cause des faits qui eussent entraîné sa condamnation immédiate. Pouvais-je présumer que cet insensé irait se perdre, de gaîté de cœur, en gardant la preuve de son crime entre ses mains, en fournissant des armes mortelles contre lui-même ?

— Ainsi on a trouvé la preuve de ses intelligences coupables avec les ennemis de la République. Serait-ce chez moi, dans mon domicile?...

— Non, sur lui, dans un volume qu'il avait emporté et qui renfermait le chiffre de ses correspondances avec ses émissaires...

— Un volume? la *République* de Bodin, édition de 1580, exemplaire de l'auteur avec une note autographe, relié en maroquin rouge?

— C'est cela; mais d'où sais-tu? Si tu avais parlé devant un autre que moi, tu serais gravement compromis.

— Pourquoi? parce que je connais un



livre qui m'appartient, qui sort de ma bibliothèque, que je cherche, que je veux ravoir !

— Redemande-le donc à ton ami Barrère, ou plutôt au Comité de sûreté générale, auquel on l'a transmis pour le déchiffrement des correspondances qui avaient été surprises et dont jusqu'à ce moment on n'avait pas la clé...

— Je te remercie de ce renseignement, et je vais de ce pas redemander mon livre à Barrère, qui est amateur, et qui se rappellera sans doute avoir vu ce charmant exemplaire dans ma collection. Quelle idée de cacher un chiffre d'écriture secrète dans la *République* de Bodin !

— Tu m'as dit que tu étais l'ami de ma fille? me dit à voix basse Machéfer, qui achevait de cacheter une grosse lettre.

— Son ami? Le mot est peut-être trop fort; mais j'ai eu l'avantage de la voir, de lui parler, de m'intéresser à elle...

— Je puis donc faire appel à l'intérêt que tu lui portes, en te priant de lui remettre ce paquet?

— Ce paquet? répondis-je avec hésitation; je m'acquitterai volontiers de cette commission, mais n'y a-t-il pas du danger?...

— N'es-tu pas l'ami du citoyen Barrière? ne t'a-t-on pas laissé communiquer avec moi, qui suis presque au secret?

— Au secret! répétais-je, consterné du péril dans lequel je m'étais jeté à l'étourdie. Tu n'es pas arrêté?

— Je n'en vaux guère mieux; on me garde à vue depuis hier matin, et, d'un instant à l'autre, je m'attends à être décrété d'accusation avec les citoyens Fouquier-Tinville, Coffinhal et tous les membres du tribunal révolutionnaire.

— Mais tu es innocent! on ne peut motiver une accusation contre toi; tu es un agent passif et irresponsable.

— J'ai fait mon devoir, toujours mon devoir, excepté une seule fois, par condescendance pour ma fille, qui m'intéressait à ce Frédéric,

— Fusses-tu arrêté et mis en jugement, tu en sortiras sain et sauf à ton honneur. Je vais aller voir Barrère, plaider ta cause.

— Je te sais gré de cette marque d'estime, citoyen, dit-il en me tendant la main ; mais je crains bien. On peut venir, on vient, hâte-toi de te retirer, et en remettant cette lettre à ma fille, apprends-lui de ma part que tu es le dernier, le seul ami que j'ai trouvé depuis le 9 thermidor.

Je fis bien de suivre le conseil de Machefer ; car, à peine m'étais-je éloigné de quelques pas, que j'entendis la voix du commissaire de police qui venait l'arrêter et le conduire à la Conciergerie. J'avais

peur d'être arrêté aussi et de ne pouvoir me soustraire à une enquête qui eût amené la découverte compromettante de cette lettre adressée à la citoyenne Aglaé Machefer. Mais par bonheur, le nom de Barrière fut comme un talisman qui m'ouvrit toutes les issues et qui dompta tous les cerbères. Je respirai plus librement en me retrouvant sur la place du Palais-de-Justice, mais je n'y aperçus pas le fiacre qui devait m'y attendre, et comme je courais à la porte de la Conciergerie, je faillis être renversé par Scévola, qui venait à ma rencontre, le visage épanoui et l'air triomphant ; il me rit au nez, avec la familiarité la plus malhonnête.

—Eh bien ! coquin, lui dis-je en colère,

est-ce ainsi que tu observes mes ordres?  
Pourquoi quittes-tu la voiture?

— Parce que la voiture m'a quitté, citoyen, répondit l'insolent, et que vous ne m'avez pas ordonné de courir après elle.

— La voiture, où est-elle? demandai-je en la cherchant des yeux et en ne la voyant nulle part. Et mademoiselle Machefer?

— La citoyenne est dans le fiacre avec le citoyen Frédéric Jacob, ou plutôt avec son ombre.

— L'ombre du citoyen Frédéric! Tu rêves; tu as bu, et tu es en démence! Al-lons, malheureux, ne plaisante pas avec les morts.

— Je m'en garderais bien : les morts n'ont rien de plaisant ; mais rien n'est plus naturel : nous étions dans la voiture à vous attendre, lorsque tout-à-coup la citoyenne, qui regardait les passants par la portière, a poussé un cri, s'est élancée, a disparu, et je l'ai vue revenir presque aussitôt avec un homme dont la figure était à moitié cachée sous un manteau, mais dont la tournure ressemblait singulièrement à celle que le citoyen Frédéric avait de son vivant. Ils m'ont fait signe de descendre du fiacre, ils y sont montés à ma place et sont partis ensemble.

— Oh ! quelle patience !... Scévola, je ne suis pas d'humeur à rire, et surtout en pareil sujet. Je viens d'apprendre que le

pauvre M. Frédéric avait été jugé et condamné par le tribunal révolutionnaire, puis exécuté la veille même du 9 thermidor.

— C'est possible, monsieur ; je dirai même que cela doit être, puisque je viens de voir l'ombre même du défunt.

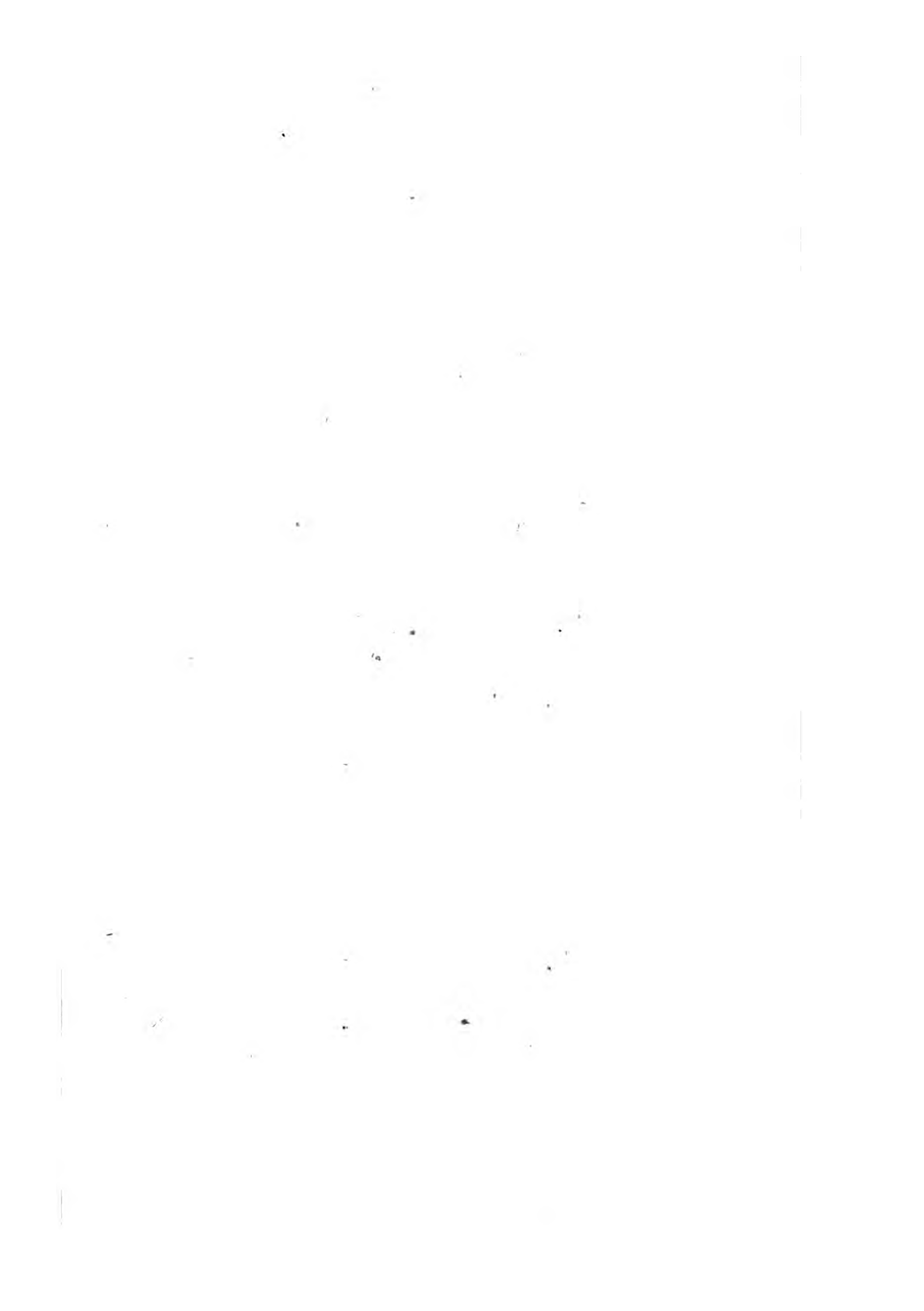
— Allons, il faut renoncer à obtenir de cet ivrogne un mot de bon sens... Va-t-en cuver ton vin à la maison, imbécile, et si tu rencontres en route ce mort qui s'en est allé avec sa belle, prie-le d'attendre mon retour.

Je me promenai quelque temps de la Conciergerie à la grille du Palais-de-Justice ; je regardais avec curiosité tous les fia-



pres qui passaient ou qui s'arrêtaient, et j'espérais à chaque instant voir reparaitre mademoiselle Machefer, dont je ne m'expliquais pas la disparition. Le voisinage de la rivière me faisait craindre que l'infortunée, en apprenant la perte définitive de son amant, ne se fût donné le triste plaisir de le rejoindre ; mais une femme ne se jette pas à l'eau, en plein jour, par-dessus un pont ou un quai de Paris, sans causer quelque attroupement ; or, je ne remarquais rien d'extraordinaire qui pût donner crédit à mes appréhensions. D'ailleurs, si mademoiselle Machefer s'était noyée en mon absence, Scévola m'eût annoncé fort stoïquement ce malheur sans recourir à la fable de Frédéric ressuscité. Où pouvait-elle être allée ? qui l'avait emmenée ? Je me

faisais un cas de conscience d'avoir abandonné cette jeune femme à moitié folle de douleur, au moment où, après avoir perdu son amant, elle allait peut-être perdre son père. Ce souvenir me suggéra la pensée de faire un effort pour lui rendre au moins celui de ces deux êtres que l'inexorable destinée ne lui avait pas encore enlevé tout-à-fait. Je m'acheminai aussitôt vers les Tuileries, où siégeait le Comité de sûreté générale.



## V.

Ce ne fut pas sans lutttes et sans obstacles que je pénétrai jusqu'à la salle des séances du Comité; mais là je trouvai un mur d'airain impossible à franchir. Je demandai à parler au citoyen Barrère; l'huis-

sier me répondit que le Comité était en séance et que personne n'avait le droit de pénétrer dans la salle où il était assemblé.

Cette séance durait depuis sept heures du matin ; il en était onze. Je m'assis dans un coin, et je me souvins alors pour la première fois que je n'avais pas plus déjeuné le matin que dîné la veille. Si j'avais eu des livres sous la main, j'aurais pu prendre mon mal en patience, mais cet affreux désœuvrement de l'attente ajoutait à mes tortures. Enfin, par bonheur, je m'endormis, et un songe bienfaisant vint me consoler en me rendant ma *République* de Bodin, aussi fraîche, aussi brillante que si elle n'eût fait que passer dans les mains d'un habile relieur. Ce doux rêve fut dissipé,

au bout de deux grandes heures , par la voix sonore et mordante de Barrère.

— Pardieu! cher ami, je te demande pardon de t'avoir fait un peu attendre, me dit-il en me prenant la main et en m'entraînant dans son cabinet, dont il ferma la porte derrière nous. Jacob! reprit-il d'un ton sévère et en me regardant fixement quand nous fûmes seuls : je ne te croyais pas capable de tremper dans des conspirations royalistes, toi, un philosophe! toi, un bibliophile!



— Quelles conspirations? lui demandai-je un peu troublé de l'apostrophe et de la mine qui l'accompagnait; tu me prends pour un autre!

— Et toi, pour qui me prends-tu ? crois-tu que je te laisserais guillotiner comme le premier venu, si coupable ou plutôt si imprudent que tu sois ?

— Imprudent ! coupable ! En France comme en Chine, on ne guillotine pas les gens sans leur dire pourquoi. Regarde-moi bien, Barrère.

— Quand je te regarderais, tu me parais en bonne santé et je t'en félicite ; mais tu devrais rougir d'une folie qui pouvait, qui devait te coûter cher.

— Si j'y comprends un mot ! Depuis un an que nous ne nous sommes vus, il s'est passé bien des choses, mon ami ! voilà quatre jours à peine que tu as failli avoir le

mauvais numéro dans la loterie des révolutions. Je n'ai su tout cela qu'en arrivant hier à Paris...

— Tu es arrivé hier à Paris? Tu veux dire par là que tu as eu si belle peur le 8 thermidor, que tu t'es cru déjà dans l'autre monde? Ma foi! tu peux te vanter d'avoir vu de près la guillotine! C'est le hasard qui t'a sauvé; sans ce livre que j'ai reconnu et qui m'a fait souvenir de toi, l'arrêt eût été exécuté, et franchement, cet arrêt-là, tu ne l'avais pas volé!

— Je t'écoute, mon ami, sans rien comprendre à tout cela. De quel arrêt parles-tu?... Ah! j'y suis, m'écriai-je en rattachant les paroles de Barrère à la tragique aventure de Frédéric. Je t'expliquerai com-



ment je me trouve mêlé, sans le savoir, à cette triste affaire.

— Allons, sans le savoir ! Tu as pu dire cela à Fouquier-Tinville, mais à moi ! On ne doit que la vérité à ses amis. Ainsi, quoique tout mauvais cas soit niable, tu me raconteras bien pourquoi tu es l'agent ou du moins le complice des agents de l'émigration.

— O mon Dieu ! repris-je en lotvoyant pour ne pas trop m'avancer dans un aveu complet ou dans une négation absolue, les apparences sont souvent trompeuses ! il y a des coïncidences si bizarres, si foudroyantes ! A propos, puis-je être tranquille sur le sort de ma *République* de Bodin ?

— Elle est entre mes mains, la voici ; mais je la garde comme pièce de conviction : j'en répons vis-à-vis du Comité de sûreté générale.

— C'est un sacrilège, mon ami, que de traiter ainsi un pareil exemplaire ! Non-seulement on peut l'égarer, le voler, mais encore le gâter.

— Compte sur moi pour sa conservation. Il est, en effet, charmant, et ce serait un meurtre de le sacrifier. Il a trouvé grâce devant le Comité de sûreté générale à cause de cette note autographe de l'auteur, qu'on t'a généreusement attribuée, malgré l'écriture et l'orthographe du seizième siècle :

• *Quant à moy, je me soucierois moins des institutions que des sentimens en une république, et m'est advis que la meilleure des républiques reposeroit mieux sur l'honnesteté des citoyens que dessus la sévérité des loix; d'où il appert que la vertu d'ung chascun faict le bonheur de tous et la force de la république.* »

Cet excellent Bodin semble avoir écrit là sous ma dictée, et, je l'avoue ici, en tout point si bien, que je signerais au bas : *Ne deleatur.*

Tu conçois que j'ai laissé mes chers collègues dans leur erreur, et j'ai fait chorus avec eux, en disant que l'auteur de ces maximes républicaines ne pouvait pas s'être donné un démenti à lui-même en cons.

pirant contre la République. Cependant il y avait presque flagrant délit; le volume renfermait deux ou trois chiffres, et, par un étrange hasard, ces chiffres se rapportaient à des correspondances secrètes saisies la veille, dont nos œdipes étaient fort embarrassés de déchiffrer le contenu. Moi, j'aurais voté des remerciements au livre et au propriétaire du livre dans lequel s'était trouvé ce trésor inespéré. Fouquier-Tinville en décida autrement, puisqu'il le condamna comme les autres...

— Un papier trouvé dans un volume ne prouve pas que le propriétaire du volume sache même ce qu'est ce papier !

— Voilà justement ce que j'ai dit pour ta défense dans le Comité de sûreté générale

rale ; mais ce n'était point assez pour faire suspendre l'exécution. J'ai fait valoir l'importance des révélations que tu pourrais faire, et j'ai obtenu à grand'peine un sursis.

— Je te suis bien obligé, et je t'assure que ma tête à bas n'eût point été moins gênante pour la République que ma tête sur mes épaules.

— Il était grand temps, n'est-ce pas, que le sursis arrivât ? On m'a rapporté que tu étais déjà sur la charrette, quand l'ordre du Comité de sûreté générale est parvenu à la Conciergerie. Le lendemain, tu sais la jolie bascule que nous avons faite pour nous débarrasser de Robespierre et de sa clique. Ce diable d'homme voulait absolu-

ment nous dévorer comme le Minotaure de Crète ; j'ai joué le rôle d'Ariane en fournissant le fil conducteur à Tallien qui, à l'instar de Thésée, a renversé le monstre. On fait ainsi de la mythologie une réalité sans se donner beaucoup de mouvement. Aussi, depuis cinq jours, nous n'avons, je crois, ni dormi, ni mangé, ni vécu. Ça été un tourbillon d'affaires, de discussions, de décrets. Le 9 thermidor n'est pas fini et Robespierre lui a laissé une vilaine queue que nous voudrions couper sans employer la guillotine. Je te dis tout cela pour m'excuser de t'avoir oublié ou du moins tenu en prison jusqu'à ce matin. On t'a remis la carte de sûreté et de civisme que je t'ai envoyée ?

— Oui, sans doute, répliquai-je en bal-

butiant, préoccupé de la crainte de nuire à Frédéric Spiegel, dont la délivrance miraculeuse m'était révélée au moment où sa mort ne me semblait que trop certaine. Cette carte? que faudra-t-il faire de cette carte? tu me l'as envoyée...

— Par précaution; car tu es toujours suspect, toujours condamné à mort, et tant que ton procès ne sera pas révisé et l'arrêt cassé...

— On peut réclamer l'exécution de cet arrêt? C'est fort désagréable. Mais enfin je compte sur toi pour obtenir réparation, réhabilitation...

— Sur moi, oui, pourvu que Collot-d'Herbois et Billault-Varennnes n'aient pas

le dessus ; car alors tu feras bien de chercher un autre protecteur. Mais je m'abandonne à bavarder avec toi, au lieu de t'interroger comme un juge du haut de son tribunal ; me diras-tu qui t'a fait royaliste ?

— Royaliste ! Je suis bibliophile, voilà tout. Diable d'idée, vraiment ! Faire de moi un royaliste, un conspirateur, un agent des émigrés.

— Les pièces sont là, mon cher ; grâce au chiffre que tu nous as procuré, on lit les correspondances des aristocrates et de leurs émigrés. Je ne sais pas encore tout ce que renferment ces correspondances ; mais si tu y es compromis, j'aurai plus de peine à te tirer d'affaire.



— Soyez aussi tranquille que je le suis ; je ne peux pas être compromis, par cette raison majeure, que je n'ai pas trempé là-dedans. Quant à ce chiffre trouvé dans un livre qui m'appartient, et je m'en vante, j'aurai ramassé le papier contenant la clé de ces correspondances que je ne connais pas.

— Où l'aurais-tu ramassé, ce papier ? Il y a des papiers qu'on ne perd pas et qu'on ne ramasse pas. Celui-ci, par exemple...

— Je crois me rappeler le fait, répliquai-je en mentant avec un aplomb que me donnait l'honnêteté de mon mensonge : c'est un bibliophile, un Allemand, dont j'ai oublié le nom, qui vint un jour voir mes

livres, et qui, par mégarde, en cherchant dans son portefeuille, laissa tomber ce papier.

— Cet Allemand, ce prétendu bibliophile, ne serait-ce pas un certain comte de Dalhem, qui nous est signalé comme le principal agent des émigrés français et même des ci-devant princes? Nous savons que ce personnage était à Paris il y a quinze ou vingt jours.

— C'est cela, ce doit être cela : le comte de Dalhem... Oui, je me souviens de son nom ; mais ce n'est pas un bibliophile, c'est un savant. Il est incapable de reconnaître une reliure ; il prend un Paseloup pour un Deresne, et réciproquement. Il a d'ailleurs le goût des livres, et justement

il avait jeté les yeux sur ce délicieux exemplaire de la *République* de Bodin, et il voulait que je le lui cédasse. Quand me le rendras-tu, mon ami? car il laisse un vide fâcheux dans une bibliothèque, et j'ai peur qu'on le maltraite ici.

— Est-ce que je ne sais pas ce que c'est qu'un livre? Un bibliophile est toujours bibliophile, même en temps de révolution, même en face du tribunal révolutionnaire.

— Oh ! que je suis heureux de t'entendre parler ainsi ! Ce sont là mes propres sentiments, et je t'avouerai que le sort de mon Bodin m'inquiétait, me chagrînait plus que le mien. Charge-toi donc de plaider ma cause, et prouve à tes collègues qu'un bi-

bliophile ne conspire jamais que pour arriver à la possession d'un livre qu'il désire. Je te recommande ma *République* de Bodin autant que la République française une et indivisible.

Je pris congé de Barrère, en me félicitant de m'être renfermé dans des réponses évasives qui ne donnaient pas plus de prise contre Frédéric Spiegel que contre moi-même ; je me réjouissais de savoir de source certaine que Frédéric n'avait pas subi son arrêt, et qu'il était peut-être en ce moment même réuni à sa maîtresse. J'avais tout-à-fait perdu de vue le citoyen Machefer, et quand je me souvins de lui, j'étais déjà en route pour regagner mon domicile. Retourner auprès de Barrère pour le prier

de s'intéresser au greffier du tribunal révolutionnaire, c'était probablement une démarche imprudente, sinon inutile. Je ne croyais pas d'ailleurs que cette démarche fût assez urgente pour ne pouvoir être remise au lendemain sans inconvénient ; j'avais hâte de revoir mademoiselle Machefer, de faire connaissance avec Frédéric, de m'entendre avec eux pour achever mon ouvrage ou plutôt celui du hasard en assurant la fuite de mon homonyme. J'éprouvais une vive et douce satisfaction en attribuant à mon nom de bibliophile l'heureux privilège d'avoir sauvé un homme. Cette satisfaction eût été sans mélange, si j'avais pu remporter avec moi, en guise de trophée, ma *République* de Bodin.

J'étais si impatient de rentrer chez moi,

que je ne remarquai pas cinq ou six personnages de mine et d'allure équivoques qui faisaient sentinelle à la porte de la rue, et qui s'écartèrent toutefois pour me faire place; mais un d'eux se détacha de la troupe, vint à moi, me barra le passage et me présenta un papier, après m'avoir examiné attentivement des pieds à la tête. Je repoussai le papier et voulus passer outre.

— Citoyen, au nom du Comité de salut public, je vous arrête, et je vous prie de me suivre à la maison de détention pour y être incarcéré de nouveau.

— Moi ! m'écriai-je, surpris de cette injonction que ma visite à Barrère était loin de me faire prévoir. Il y a erreur, citoyen, je viens de voir le citoyen Barrère qui sor-

taît du Comité de sûreté générale, et qui m'a même envoyé une carte de sûreté et de civisme.

— As-tu cette carte, citoyen? veux-tu nous la produire? Voici l'ordre du Comité qui nous autorise à mettre en arrestation le nommé Frédéric Spiegel, comte de Dalhem, précédemment arrêté et condamné sous le faux nom de Frédéric Jacob, maître de langues.

— Je vous jure, citoyen, que je suis bien réellement et que j'ai toujours été le citoyen Jacob, secrétaire rédacteur près le général Dugommier, commandant l'armée des Pyrénées. Voici du reste mon passeport, qui fait foi de ce que j'avance; et le citoyen Barrère, mon ami...

— Citoyens tu t'expliqueras avec qui de droit ; nous ne sommes pas des juges ; nous avons seulement mission de t'appréhender au corps et de te mener, de gré ou de force, dans une maison de détention, où tu seras écroué par ordre du Comité de salut public. Veux-tu nous suivre de bonne grâce ?

— De la meilleure grâce du monde, citoyens ; mais je proteste contre cette arrestation illégale , et je déclare formellement n'être pas le nommé Frédéric Spiegel , comte de Dalhem...

— Tu reconnais pourtant te nommer Jacob et habiter cette maison ? Il ne nous en faut pas davantage pour exécuter notre mandat.



— Soit, citoyens, du moment que vous mentionnez sur le procès-verbal ma protestation et ma déclaration, je n'ai plus d'objection à faire et je me mets à votre disposition. Scévola ! criai-je à mon domestique, qui s'était caché dans la cave et ne montrait que la tête à travers la porte entrebâillée : Ne touche à rien dans mon appartement, ne balaie et n'époussète pas, car la poussière gâterait mes livres ; tiens les fenêtres fermées de peur du soleil et de l'humidité ; tu me répons de mes livres sur ta tête, et s'il me manque un volume, je te fais guillotiner !

Je restai en prison au Luxembourg, pendant deux semaines ; je n'eus pas de peine à faire constater mon identité et à prouver

que je n'avais rien de commun avec Frédéric Spiegel, qui était sorti de la Conciergerie sur l'ordre de Barrère et avec une carte de sûreté signée de lui. Je démontrai aux plus incrédules que j'étais bien Jacob, bibliophile, arrivé de l'armée de Dugommier trois jours après le 9 thermidor, et fort étranger, par conséquent, aux faits antérieurs qui regardaient Frédéric Spiegel. J'aurais eu, sans doute, plus de peine à me tirer d'affaire sans l'intervention de Barrère, qui se porta ma caution ; il avait à cœur de me dédommager de la perte de ma *République* de Bodin, qui avait disparu de son cabinet, et que ses menaces ne firent pas plus retrouver que ses prières et ses promesses.

— Si je découvre le voleur , je le ferai

pendre, fût-il un bibliophile ! me dit-il en m'invitant à faire mon deuil de ce précieux exemplaire.

A ma sortie de prison, je ne reçus aucune nouvelle de Frédéric Spiegel et de mademoiselle Machefer, qui avait été vraisemblablement compagne de sa fuite ; mais deux mois après on m'adressa de Strasbourg, sans lettre ni avis d'envoi, une caisse de livres admirables, plus de cent incunables latins et français, de la plus magnifique conservation, quelques-uns imprimés sur vélin et ornés de miniatures, tous reliés en maroquin, la plupart provenant des célèbres bibliothèques du duc de la Vallière, de Crevenne, du cardinal de Brienne, et ce riche présent me toucha et

me ravit. Je ne pouvais en faire honneur qu'à Frédéric, qui me devait la vie, et, en effet, je trouvai cette note dans un des volumes que je feuilletai vingt-quatre heures durant, sans boire ni manger : « J'espère que vous voudrez bien accepter ces bouquins, en échange de votre *République* de Bodin, que je garde comme un souvenir de vous. »

— Bouquins! dis-je en souriant : on donnerait sa vie pour de tels bouquins! Dieu merci! ma *République* existe encore : c'est bien le plus joli exemplaire!.....

J'aurais été content d'apprendre que mademoiselle Machefer était heureuse, après avoir payé un douloureux tribut au

malheur des temps : son père avait été enveloppé dans la proscription qui frappa du même coup tous les agents du tribunal révolutionnaire en expiation de la Terreur. Si j'eusse été libre au moment de son procès, je me serais fait un devoir comme mandataire de sa fille de le défendre et de lui venir en aide par l'entremise de mon ami Barrère.

Douze ans plus tard, j'avais oublié cette aventure, j'avais oublié Aglaé Machefer, Frédéric Spiegel et même ma *République* de Bodin, lorsque je fus amené par les événements à voyager dans le grand duché de Posen. J'arrivai un soir, trempé de pluie et mourant de faim, ayant perdu en route ma valise et mon domestique,

dans un village voisin de Bromberg. Toutes les maisons s'étaient closes et je frappai inutilement aux portes; chaque habitant se tenait barricadé chez lui, comme prêt à soutenir un siège. Ce ne fut qu'en désespoir de cause que je m'adressai au château, ancien manoir du moyen-âge qui semblait sombre et silencieux, occupé par des sorciers ou des revenants. Une voix humaine me répondit pourtant, quand je demandai l'hospitalité jusqu'au lendemain matin. On me fit décliner mon nom, on m'invita à montrer mon passeport, qui fut communiqué au maître du lieu, démon ou magicien qui resta invisible. Celui-ci donna ordre de me recevoir, et l'on me reçut comme dans un château de fée. Je fus introduit dans un vaste salon gothique,

décoré de portraits rébarbatifs de burgraves, de margraves et autres illustres du temps jadis : un immense brasier avait été allumé, comme par enchantement : je pus me sécher et me réchauffer en attendant le souper, qui devait être la conséquence de cet accueil honorable.

Le souper ne tarda pas à être servi dans une grande salle éclairée par des lustres et des candélabres chargés de bougies : on eût dit un repas préparé pour un prince. Il n'y avait pourtant qu'un couvert, et c'était le mien. Je me mis à table, je mangeai de bon appétit, je bus d'excellent vin et je remerciai du fond du cœur mon hôte inconnu. Les huit ou dix valets en livrée qui circulaient autour de moi refusaient de ré-

pondre à mes questions autrement que par des saluts respectueux, quoique je leur parlasse toutes les langues que je savais, l'allemand, l'italien, l'espagnol, le latin même; je les soupçonnai alors d'être Polonais ou Russes. Quand je quittai la table, une espèce de majordome, marchant devant moi un flambeau d'argent à la main, me conduisit dans l'appartement qui m'était destiné.

C'était un appartement royal. Des tentures de soie, des tapis à personnages, des meubles en marqueterie, des porcelaines de Sèvres et de Saxe, et surtout un beau feu flambant qui me charma, car je ne me sentais pas disposé à me coucher, quoique le sommeil m'y conviât par toute l'influence



que lui donnait sur moi un souper succulent et copieux, Je n'étais pas certainement dans une caverne de brigands ou de faux monnayeurs ; mais une réception si solennelle me permettait de croire qu'on m'avait pris pour quelque prince déguisé, et je devais être prêt à me faire reconnaître pour ce que j'étais simplement, un bibliophile voyageur. Je m'installai, devant la cheminée, dans un large fauteuil qui pouvait me tenir lieu de lit, et qui me reçut à moitié endormi. Je ne tardai pas à m'endormir du plus profond sommeil que j'eusse goûté depuis le commencement de mon voyage. Je ne sais par quelle coïncidence bizarre je rêvai de ma *République* de Bodin ; je la revoyais, en pleurant, aussi fraîche, aussi éclatante dans sa reliure an-

cienne de maroquin rouge, que la dernière fois où je l'admirai dans les mains de Barrière. Je la touchais, je l'approchais de mes yeux et de mes lèvres avec une joie pure et douce qui ne ressemble pas à celle que procure la vanité ou l'avarice satisfaite. Je m'éveillai au milieu de cet agréable rêve.

Le rêve se changeait en réalité; ce que je tenais, ce que je pressais contre ma poitrine, ce que je mouillais de mes larmes, c'était bien mon exemplaire de la *République* de Bodin, édition de 1580, reliure ancienne en maroquin rouge à petits fers. Je me levai presque effrayé, n'en croyant pas ma vue qui s'obscurcissait et m'efforçant de chasser une illusion qui s'emparait de tous mes sens à la fois; mais la réflexion vint me démontrer que j'étais bien

réveillé, et que ma *République* ne s'évanouissait pas comme une fumée.

Tout-à-coup, la porte s'ouvre, et un homme encore jeune, de la figure la plus noble et la plus avenante, de la tournure la plus distinguée, parut d'abord ; puis il appela du nom d'Aglaé une charmante femme, qui entra aussi dans la chambre conduisant par la main quatre enfants, dont le dernier était à peine en état de marcher seul, tandis que le plus âgé, qui avait douze ans à peine, quittait ses frères pour venir se jeter dans mes bras. J'avais reconnu mademoiselle Machefer dans cette jeune mère, dont le sourire ineffable accusait le bonheur, et dont ce bonheur avait fait, pour ainsi dire, épanouir la beauté. Le vo-

lume que l'on avait déposé entre mes mains, pendant mon sommeil, me témoignait assez que le mari de cette belle personne, le père de ces jolis enfants, ne pouvait être autre que Frédéric Spiegel, comte de Dalhem.

— Mes enfants, s'écria la comtesse de Dalhem qui versait des larmes d'attendrissement, rendez grâce à ce digne ami qui a sauvé la vie de votre père !

— Ce n'est pas moi, madame, répondis-je avec émotion ; c'est la *République* de Bodin qui a tout fait.

FIN.



# TABLE DES CHAPITRES

## DU DEUXIÈME VOLUME.



	Pages.
CHAP. XVIII. . . . .	5
— XIX. . . . .	27
— XX. . . . .	45
— XXI. . . . .	67
— XXII. . . . .	89
— XXIII. . . . .	109
— XXIV. . . . .	129
Une aventure de Bibliophile. . . . .	143
— II. . . . .	169
— III. . . . .	211
— IV. . . . .	251
— V. . . . .	277

61623884

Handwritten text in Urdu script, oriented vertically. The text is faint and difficult to decipher, but appears to be a list or a set of notes. It includes several lines of text, possibly starting with 'میں نے' (I have) and 'میں کو' (to me), which are common phrases in Urdu. The handwriting is cursive and somewhat illegible due to the low contrast and angle.



N.F.  
CO



